QUELQU'UN A TUÉ

PAR EDGAR WALLACE

6 frs

HACHETTE

1,50 €

QUELQU'UN A TUÉ...

EDGAR WALLACE

QUELQU'UN A TUÉ...

(THE CASE OF THE FRIGHTENED LADY)

TRADUIT PAR GEORGES BERTRAND

HACHETTE

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette, 1933.

QUELQU'UN A TUÉ...

CHAPITRE PREMIER

Il n'est pas normal d'avoir pour valets de pied des Américains. Brooks lui-même le concédait au maître d'hôtel Kelver.

Brooks était un garçon robuste, sanglé dans sa livrée, portant lunettes. La plupart du temps, il mâchait du chewing-gum et ses mâchoires fonctionnaient avec la régularité d'un mouvement d'horlogerie. Gilder, qui possédait un esprit mathématique, avait constaté que la vitesse de ce mouvement variait entre un maximum de 56 et un minimum de 51 à la minute. Dans sa chambre, Mr Brooks fumait une grosse pipe qu'il bourrait d'un mélange mielleux de tabac qu'il faisait venir de Californie sans regarder à la dépense.

Ni Mr Brooks, valet, ni Mr Gilder, autre valet, ne convenaient au train de maison du Prieuré Marks.

C'étaient de modestes valets, assez sympathiques, si toutefois des valets américains peuvent être sympathiques. Ils ne frayaient avec personne, se montraient d'une politesse exagérée envers le reste du personnel, et tout le monde les aimait. Gilder, lui,

inspirait même une certaine crainte. C'était un homme décharné, au visage profondément sillonné de rides et à la voix caverneuse. De plus, il était doué d'une force physique prodigieuse.

Le garde-chasse John Tilling en avait fait l'expérience. C'était un être énorme aux cheveux roux, au visage rubicond et à l'esprit obsédé par la suspicion.

Sa femme était fort jolie et perdue dans des rêves que le sort n'avait malheureusement pas réalisés. C'est ainsi par exemple qu'elle n'avait pas trouvé le Roméo souhaité en ce palefrenier de village qui était plutôt vulgaire, qui sentait la bière et l'écurie et dont la chemise datait toujours du dimanche précédent. Mais c'était une vieille histoire. Maintenant, Mrs Tilling ne se contentait pas de garçons d'écurie. Son mari, d'ailleurs, n'en savait rien.

Un après-midi, Tilling arrêta Gilder qui se dirigeait vers le village.

— Permettez, dit-il.

Sa politesse était de mauvais augure.

— Vous êtes venu chez moi une ou deux fois ces temps-ci pendant que j'étais à Horsham.

C'était là plutôt une constatation qu'une question.

— Mais certainement, répondit l'Américain de la voix traînante qui lui était familière. Madame la Comtesse m'avait envoyé pour vous donner une commission. Comme vous n'étiez pas chez vous, j'y suis retourné le lendemain.

— Et vous ne m'avez pas trouvé cette fois-là non plus, grogna Tilling dont le visage s'empourprait.

Gilder le regarda à nouveau. Il n'était pas du tout au courant des mésaventures conjugales du garde-chasse, car les cancans ne l'intéressaient pas.

— Mais vous avez bien trouvé ma femme, et vous êtes resté avec elle pour prendre une tasse de thé.

Gilder se rebiffa. Son regard gris se durcit.

— Et puis après?

Il sentit immédiatement une main s'agripper à sa veste.

— Tâche de t'occuper de ce qui te regarde.

Gilder lui saisit le poignet et, lentement, le lui tordit. Tilling lâcha prise. Il n'offrait pas plus de résistance qu'un enfant.

— Fichez-moi la paix avec tout ça. J'ai pris du thé avec votre femme. Il se peut que vous la trouviez belle, mais, pour moi, elle ne représente que deux yeux et un nez. Mettez-vous bien ça dans la tête.

Il lui tordit encore l'avant-bras, doucement, mais avec vigueur. C'était un procédé qu'il avait longuement étudié. Le garde-chasse chancela, incapable de se maintenir en équilibre.

John Tilling était un homme à l'esprit lent, qui ne pouvait supporter deux émotions simultanément. Pour le moment, la seule attitude qu'il sût prendre était celle d'une profonde stupéfaction.

— Vous connaissez votre femme mieux que moi, reprit Gilder. Peut-être avez-vous raison en ce qui la concerne, mais vous vous trompez sûrement quant à moi.

Lorsqu'il revint du village, Gilder retrouva Tilling à l'endroit où il l'avait laissé. Le garde-chasse

n'avait pas l'air très combatif; il semblait même même tout contrit.

— Je serais très heureux si vous vouliez bien oublier ce qui s'est passé, master Gilder. Anna et moi nous avons eu une querelle. Je m'emballe comme une soupe au lait. Il y a trop de gens qui viennent tourner autour de chez moi, mais vous, vous êtes de la maison.

— Je ne suis pas marié, fit Gilder, mais je respecte l'esprit de famille. N'en parlons plus.

Une heure plus tard, Gilder racontait la scène à Brooks. Celui-ci l'écoutait gravement, les mâchoires en plein travail. Il n'ouvrit la bouche que pour faire un parallèle historique.

— Dites donc, avez-vous entendu parler de Messaline? C'était la femme de Jules César ou quelque chose dans ce genre-là.

Brooks avait lu énormément et sa mémoire était encombrée d'une quantité de détails. Bien que documentée, sa conversation avec son compatriote Gilder était cette fois pour le moins déplacée au Prieuré Marks.

En effet, le Prieuré était une antique demeure qu'Henry Tudor avait trouvée en ruines et avait fait restaurer pour son protégé le baron John Lebanon. On y trouvait les styles Plantagenet, Tudor, et le style moderne. Aucun architecte du XVIII[e] siècle ne l'avait marquée de son empreinte. Le Prieuré avait survécu à la naissance et au déclin de la renaissance victorienne, qui a produit tant d'amours et de chérubins aux formes bizarres et tant de chambres remplies de courants d'air. Sa vétusté lui conférait un charme très doux. Willie Lebanon

trouvait cette atmosphère irritante. Pour le Docteur Amersham, elle représentait une prison où un pénible devoir le maintenait enfermé. Pour Lady Lebanon, seule, le Prieuré, c'était la vie.

CHAPITRE II

Lady Lebanon était une personne toute menue, mais qui ne paraissait pas petite. Au contraire, ceux qui lui parlaient pour la première fois étaient frappés par son air de majesté.

Elle était hautaine, ferme et autoritaire. Ses cheveux noirs étaient séparés au milieu par une raie et formaient deux bandeaux sur les tempes. Ses traits étaient fins et réguliers. Dans ses yeux sombres brillait le feu inextinguible du fanatisme sincère. Elle était animée par le sentiment de la responsabilité que lui imposait son origine aristocratique. Le monde moderne lui restait étranger. Elle avait en horreur l'argot, les femmes qui fument et l'ostentation vulgaire.

Elle n'oubliait pas un seul instant qu'elle descendait d'une vieille famille de barons et était imbue du culte de ses aïeux.

Willie Lebanon s'était depuis longtemps rendu compte que la vie qu'il menait ne lui convenait pas. Bien que de petite taille, il avait passé avec distinction les examens du Collège Royal Militaire et avait servi pendant deux ans aux Indes dans le 30e régiment de hussards. Un accès de fièvre l'avait obligé à regagner la demeure familiale. C'est pourquoi il vivait dans l'oisiveté.

Ce jour-là, Willie avait décidé d'avoir une conversation décisive avec sa mère. Il la trouva dans son bureau, en train de faire sa correspondance. Elle fixa sur son fils ce regard scrutateur qui l'avait toujours déconcerté.

— Bonjour, Willie.

Sa voix était douce et vibrante, mais il y perçait un accent dur qui provoqua chez le jeune homme un tenaillement intérieur.

— Je voudrais vous demander de m'accorder quelques moments d'entretien, lança-t-il enfin.

Il essayait en vain de se dire qu'il était le maître du Prieuré, dans le comté de Sussex et de l'Abbaye du Temple dans le comté de Yorkshire. Le maître! Mais cette domination ne le remplissait que d'une satisfaction médiocre et ne stimulait aucunement son orgueil.

— Je t'écoute, Willie.

Elle posa sa plume, se renversa sur sa chaise, ses jolies mains fines croisées sur ses genoux.

— J'ai congédié Gilder, jeta-t-il tout d'un souffle. C'est un malappris... Un impertinent... C'est vraiment ridicule d'engager des valets américains qui ne connaissent pas un traître mot à leur métier. Vous en trouverez cent autres bien meilleurs à sa place. Brooks ne vaut pas mieux...

A bout de souffle, il s'arrêta. Si seulement il avait su jouer la colère! Après tout, il était le maître de la maison. Il était absurde qu'il ne pût renvoyer un domestique quand bon lui semblait, lui qui avait commandé un escadron! Il se racla la gorge et continua :

— Cette situation me rend grotesque. Les gens se

moquent de moi. Je suis la risée de tout le village.

— Que t'a-t-on raconté?

Willie détestait ce ton métallique que prenait parfois la voix maternelle.

— Eh bien, les gens disent par exemple qu'on me tient en lisière.

— Quelles gens? demanda la mère à nouveau. Studd peut-être?

Il rougit. Il fallait qu'elle fût d'une perspicacité diabolique pour avoir deviné du premier coup. Mais il voulut être loyal envers son chauffeur et préféra mentir.

— Studd, quelle idée! Vous ne pensez pas que j'engage des discussions de ce genre avec les domestiques. J'ai entendu tout cela d'une façon détournée. Toujours est-il que j'ai congédié Gilder.

— Je regrette, mais je ne peux pas me passer de Gilder. C'est assez inconsidéré de ta part de congédier un domestique sans me consulter au préalable.

— Mais je vous consulte maintenant.

Il avança un siège près du bureau et s'assit, faisant un effort héroïque pour affronter le regard de sa mère.

— Tout le monde trouve d'ailleurs leur conduite bizarre. Ils ne m'ont encore jamais appelé Mylord. Ce n'est pas que je tienne à ce titre, toutes ces formules sont stupides et peu démocratiques. Mais ces deux gaillards rôdent tout le temps autour de la maison. Vraiment, Maman, je crois que j'ai bien fait.

— Non, Willie, tu as très mal fait. J'ai besoin de

ces deux hommes. C'est absurde de ta part de leur reprocher d'être Américains.

— Mais je... commença-t-il.

— Je t'en prie, ne m'interromps pas quand je parle, mon cher Willie. Tu ne dois pas écouter les racontars de Studd. C'est un gentil garçon, mais je ne crois pas que ce soit un serviteur qui convienne au Prieuré.

— J'espère que vous n'allez pas le renvoyer, Maman? Je n'ai eu que trois domestiques qui me convenaient, et chaque fois vous les avez renvoyés sous prétexte qu'ils ne convenaient pas à la maison. Je crois plutôt que c'est parce qu'ils ne convenaient pas à Amersham.

Elle se raidit légèrement.

— L'avis du Docteur Amersham n'a rien à voir ici. Je ne lui demande jamais de conseils de cet ordre, dit-elle sèchement.

A nouveau il fit un effort pour affronter son regard.

— Au fait, quel rôle joue-t-il ici? Pratiquement, il habite au Prieuré. C'est un type absolument odieux. Si vous saviez ce que j'ai entendu dire sur son compte...

Soudain il s'arrêta net. Il venait de voir apparaître aux joues de sa mère deux taches roses, indices d'une violente colère.

Il poussa un soupir de soulagement lorsqu'Isla Crane entra dans le hall, quelques lettres à la main. La jeune fille aperçut la mère et le fils et fit mine de se retirer, mais Lady Lebanon l'appela.

Isla était une jeune personne de vingt-quatre ans, brune, svelte, assez jolie, mais d'une beauté un peu

spéciale. Il existe deux catégories de beauté. L'une qui coupe la respiration dès qu'on la voit, et l'autre que l'on découvre peu à peu avec étonnement. La première fois qu'on voyait Isla, on ne retenait guère sa physionomie. La troisième fois elle concentrait sur elle, à l'exclusion de toutes les personnes présentes, l'attention de l'étranger. Elle avait un regard grave, un peu triste et empreint de bonté.

Willie Lebanon la salua d'un sourire. Il aimait bien Isla. C'était une vague cousine qui remplissait les fonctions de secrétaire auprès de Lady Lebanon. Cependant, Willie, au contraire du Docteur Amersham, n'avait jamais remarqué qu'elle était belle. La jeune fille posa les lettres sur le bureau et parut soulagée de voir que la comtesse n'essayait pas de la retenir. Lorsqu'elle fut sortie, celle-ci s'adressa à son fils :

— N'as-tu pas remarqué qu'Isla embellit de jour en jour?

Ces propos sonnaient bizarrement dans la bouche de sa mère, d'habitude plutôt avare d'éloges. Il crut qu'elle cherchait à détourner la conversation, ce dont il n'était pas mécontent, étant donné qu'il avait épuisé toute son audace.

— Oh! oui, elle est très bien, dit-il d'un air convaincu dont il fut le premier à s'étonner.

— Tu devrais l'épouser, fit-elle calmement.

Willie fixa sur sa mère des yeux ahuris.

— Epouser Isla? En voilà une idée!

— Elle est de la famille, son grand-père était le frère cadet de ton père.

— Mais je n'ai aucune envie de l'épouser... commença-t-il.

— Sois raisonnable, Willie. Il faudra bien, tôt ou tard, que tu te maries et Isla est un bon parti. Il est vrai qu'elle n'a pas d'argent, mais cela n'a aucune importance. Elle a du sang, et c'est l'essentiel.

Willie n'arrivait pas à détacher de sa mère son regard stupéfait.

— Mais pourquoi voulez-vous que je me marie? La vie conjugale ne me dit rien. Isla est très gentille, mais...

— Il n'y a pas de mais, Willie. Il est temps que tu fondes un foyer. Si les gens disent que je te tiens en lisière, cette perspective de mariage devrait te réjouir.

— Evidemment, je ne prétends pas que je veux rester vieux garçon, mais tout de même...

Il hésita, ne trouvant aucun argument plausible pour justifier sa résistance.

— Pour être franc, continua-t-il, il faut que je vous dise que j'ai déjà essayé de lier amitié avec elle; il y a un mois, j'ai même cherché à l'embrasser... mais elle n'a pas marché.

— Quelle expression, Willie! s'écria la Comtesse en sursautant. Naturellement elle n'a pas consenti. C'est une jeune fille comme il faut.

L'entrée de Gilder vint fort à propos dispenser le jeune homme de plus amples explications à ce sujet.

La livrée de Gilder sortait de chez un très bon tailleur de Londres, mais l'Américain était un de ces hommes sur lesquels le meilleur vêtement perd tout son chic. L'ensemble faisait l'effet d'un article de confection. La veste pendait d'une façon

disgracieuse, le pantalon était bombé aux genoux. Sa silhouette était dégingandée, cadavérique, et son visage raidi dans une expression sévère.

— Vous avez besoin de moi, Milady? demanda-t-il machinalement.

Elle secoua négativement la tête, et le domestique sortit d'un pas digne.

— Songe à ce que je viens de te dire au sujet d'Isla, fit-elle sans écouter les protestations de son fils. Elle est ravissante. Elle est de sang noble. Je lui ferai part de mes projets.

— Alors, elle n'est pas au courant? s'écria Willie au comble de l'étonnement.

— Quant à Studd, continua la mère sans répondre à sa question et en fronçant les sourcils...

— J'espère que vous n'allez pas le congédier. C'est un type épatant. D'ailleurs, ce n'est pas lui qui m'a rapporté ces cancans.

Quelques minutes plus tard, Willie Lebanon rejoignait son chauffeur dans le garage où celui-ci était en train de réparer une voiture.

— Je crois que je vous ai rendu un mauvais service, Studd, dit-il soucieux. Je viens de dire à la Comtesse qu'on faisait courir des bruits... vous savez bien.

Studd haussa les épaules.

— Tant pis, Milord.

C'était un homme de trente-cinq ans environ, au visage jeune, un ancien soldat de l'armée des Indes.

— Je crois qu'il me faudra de toutes façons quitter votre service, et je le regrette profondément. Ce n'est pas à cause de Madame la Comtesse, qui

est très aimable bien qu'un peu hautaine avec le personnel, mais plutôt à cause de cet individu. Je ne peux pas l'encaisser.

Lord Lebanon n'avait même pas besoin de demander à qui le terme « individu » se rapportait.

— Si Madame la Comtesse en savait à son sujet autant que moi, dit Studd d'un air mystérieux, elle ne l'aurait certes pas laissé franchir le seuil de cette maison.

— Vous savez donc quelque chose?... demanda Willie avec curiosité.

— Quand le moment sera venu, j'aurai une petite révélation à faire. Il a été aux Indes, n'est-ce pas?

— Mais oui. Il y est allé me chercher; mais, auparavant, je crois qu'il y avait déjà passé deux ans dans le service médical.

Studd indiqua une voiture toute neuve remisée dans un coin du garage.

— C'est à lui. Je me demande où il prend l'argent pour se payer tout cela. A l'époque dont je me souviens, il était pauvre comme Job. Hein, qu'en dites-vous?

Willie Lebanon ne disait rien. Il avait déjà à plusieurs reprises posé des questions à sa mère à ce sujet sans jamais recevoir de réponse satisfaisante.

Il détestait le Docteur Amersham. Tout le monde le détestait dans la maison, excepté les deux valets et Lady Lebanon. C'était un petit bonhomme d'une élégance trop criarde, et qui usait de parfums trop violents. Il s'était enrichi par suite de circonstances mystérieuses. Il avait un magnifique appartement dans la Devonshire Street, deux ou trois splendides

chevaux de course et menait un grand train de vie.

La présence du Docteur Amersham au Prieuré ne surprenait pas Willie. Il se rappelait toujours l'y avoir vu. Il arrivait à n'importe quelle heure en coup de vent, passait une heure et repartait pour Londres.

En ce moment, le Docteur franchissait le seuil de la chambre de Lady Lebanon, prenait une cigarette dans un coffret d'or, l'allumait avec un parfait sans-gêne sous le regard dédaigneux de la Comtesse, qui avait ces familiarités en horreur.

Le Docteur Amersham lança une bouffée de fumée et dévisagea la Comtesse.

— Qu'est-ce que c'est que cette idée de marier Willie avec Isla? C'est la dernière nouveauté, si je ne m'abuse.

— Vous avez écouté à la porte.

— Bien sûr que j'ai écouté à la porte. Puisque vous ne daignez pas me mettre au courant de vos projets, il faut bien que j'en prenne connaissance par un moyen détourné. Eh bien! Isla?...

— Pourquoi pas? demanda-t-elle brusquement.

Les yeux du Docteur étaient injectés de sang. Son teint, qui n'avait jamais été au nombre de ses perfections physiques, était plus couperosé que jamais. La main avec laquelle il avait retiré la cigarette de ses lèvres tremblait légèrement. On voyait à son visage qu'il n'avait pas beaucoup dormi.

— C'est à ce sujet que vous m'avez demandé de passer ici? Il s'en est fallu de peu que je ne vienne pas. Cette nuit, j'ai eu une visite très fatigante chez un client...

— Vous n'avez pas de client, trancha la Comtesse. Il n'y a pas à Londres un homme assez fou pour se confier à vous.

Il sourit.

— Mais vous vous confiez à moi, et ça me suffit. Je ne puis guère désirer un meilleur client.

C'était une excellente plaisanterie, mais il était le seul à s'en amuser. Lady Lebanon garda un visage impassible.

— Votre chauffeur est un impertinent. De plus, je le trouve un peu trop familier avec Willie.

Si le Docteur n'aimait pas Studd, c'est aussi parce qu'il savait que la jolie femme du garde-chasse lui accordait ses faveurs, et cela froissait sa vanité de mâle.

— Après tout, ce n'est pas une si mauvaise idée, ce mariage, dit-il en revenant au sujet de l'entretien. Mais il est temps que je m'en aille. J'ai un rendez-vous très important cet après-midi.

— Non, vous resterez ici, dit Lady Lebanon sur un ton péremptoire. J'ai fait préparer votre chambre. Quant à Studd, il faudra naturellement le congédier. Il a raconté à Willie tous les cancans du village.

Le Docteur bondit sur son siège. Mrs Tilling ne saurait-elle tenir sa langue?

— A mon sujet? questionna-t-il hâtivement.

— A votre sujet? Mais que peut-on savoir sur vous?

Le Docteur ricana, légèrement confus. Sans plus de résistance, il se plia à la volonté de la Comtesse. Il eût d'ailleurs été bien inutile de se rebiffer.

— A propos, cria Lady Lebanon en le rappelant

au moment où il sortait de la pièce. Avez-vous rencontré Studd aux Indes? Il a été en garnison à Poona.

Une expression bizarre fit grimacer le visage du Docteur Amersham.

— A Poona? reprit-il d'une voix dure. A quelle époque?

— Je ne sais pas, dit Lady Lebanon en secouant la tête. Tout ce que je sais, c'est qu'il prétend vous avoir vu là-bas. C'est une raison de plus pour qu'il doive quitter le Prieuré.

Le Docteur Amersham en connaissait une troisième; mais il la garda pour lui.

CHAPITRE III

Mr Kelver, le maître d'hôtel du Prieuré, se demandait souvent s'il était conforme à sa dignité et à la bienséance d'être chaque soir séparé de l'appartement personnel de sa maîtresse à neuf heures du soir. En effet, à cette heure, la Comtesse fermait à double tour la lourde porte de chêne qui séparait l'aile nord-est du Prieuré du reste de la maison. Mr Kelver considérait comme un affront d'être traité sur le même pied que le restant du personnel et de ne pas pouvoir évoluer à sa guise dans les appartements.

Au reste, la réglementation de toute la maison était plutôt étrange. Plus d'une fois il avait confié ses préoccupations au chauffeur, bien qu'il fût assez réservé avec le personnel. Mr Kelver appartenait à une génération qui n'avait pas de notions très précises sur le rang du chauffeur, et il n'avait jamais songé à classer parmi la valetaille ce mécanicien habile et fier.

Quoi qu'il en fût, Studd était pour Kelver : « Monsieur Studd », et il occupait dans la confiance du maître d'hôtel une place à laquelle aucun domestique n'était jamais parvenu.

Voyant le chauffeur apparaître devant le garage, Kelver le salua d'un signe de tête.

Studd semblait agité. Au premier coup d'œil, Mr Kelver qui, par réflexe professionnel, se méfiait des domestiques, crut que l'homme avait bu.

— Je viens d'avoir une petite altercation avec Amersham. Ah! quel type! Officier de l'armée des Indes! Ah! ah! ah! Si seulement la Comtesse savait!

— Vraiment? dit Mr Kelver d'un air détaché.

Il avait pour principe de ne jamais encourager les potins, mais il n'était pas mécontent d'en entendre.

— Ecoutez ce qui m'est arrivé. J'ai rencontré dans le village un bonhomme très drôle qui a vécu aux Indes. Nous avons pris un verre ensemble au bar du « Cerf Blanc ». Moi, je ne parlais pas beaucoup, je ne faisais qu'écouter.

Kelver, mince, aristocratique, leva sa tête grisonnante et son nez aquilin et toisa le petit chauffeur.

— Eh bien! le Docteur Amersham...

A nouveau Studd fut pris de rage.

— Il a détraqué quelque chose dans sa bagnole. Ça demande au moins deux jours de travail et il veut que je le fasse en cinq minutes. A l'entendre, on dirait que c'est lui le patron.

— Le monde est fait de toutes sortes de gens, déclara sentencieusement Kelver.

— Que le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose! Notre patron, c'est Lord Lebanon, et il y a l'autre...

— Monsieur le Comte est très jeune, remarqua Mr Kelver avec dignité.

Le maître d'hôtel, dont la famille servait depuis des générations les grandes familles du pays, com-

prenait qu'il était incompatible avec la dignité de son rang de critiquer la conduite de ses maîtres.

On entendit des pas rapides sur le gravier du sentier, et le Docteur Amersham apparut.

— Eh bien! Studd, est-ce que ma voiture est prête?

Sa voix était rude, désagréable, et son allure provocante.

— Non, elle n'est pas prête, dit Studd d'un air agressif. Elle ne sera pas prête ce soir. Je vais au bal.

Le Docteur blêmit de rage.

— Qui vous en a donné la permission?

— La seule personne dans la maison qui soit autorisée à le faire, riposta le chauffeur en élevant la voix : Monsieur le Comte.

La colère faisait trembler la barbiche du Docteur.

— Vous pouvez vous chercher du travail ailleurs.

— Quel travail? Peut-être falsifier des chèques?

De blême qu'il était, le visage du Docteur devint écarlate, puis, peu à peu, se couvrit d'une sorte de grisaille.

— En tout cas, si je trouve un autre travail, ce sera un travail honnête, continua le chauffeur, et je ne risquerai pas de me faire pincer et de me faire chasser de l'armée.

Amersham ouvrit la bouche comme pour parler, mais ne put que balbutier quelques mots sans suite.

— Vous en savez trop long sur des choses qui ne vous regardent pas, grommela-t-il en tournant les talons.

Mr Kelver avait assisté à la scène sans broncher, ne sachant si son devoir était d'intervenir ou de faire semblant de ne rien entendre. Si seulement il avait été certain du rang qu'occupait Studd dans la hiérarchie du personnel...

— Ça lui en a bouché un coin! s'écria Studd triomphalement. Vous avez vu comme il a changé de couleur? Qu'en pensez-vous? Il va me zigouiller?

— Je ne crois pas, master Studd, que vous ayez bien fait de lui parler sur ce ton, dit Kelver d'une voix chargée de reproches.

Cette nuit-là, un bal costumé était organisé dans le village. A la tombée du jour, un Pierrot, une Colombine, une Gitane et un Hindou s'échappèrent de l'office du Prieuré. Mr Kelver n'approuvait pas beaucoup cette mascarade pour des serviteurs de bonne maison, mais il ne put dissimuler son admiration pour le superbe Hindou qu'était devenu Studd.

Après le départ du personnel, le maître d'hôtel vit le Docteur Amersham arrêté dans l'enfoncement du mur formé par une fenêtre dans le couloir central. Il s'entretenait à voix basse avec les deux valets, Brooks et Gilder. Ce groupe avait encore un autre spectateur, le jeune Lord Lebanon, qui, de la porte de sa chambre, suivait cette conférence avec amusement. Lorsqu'il passa devant le maître d'hôtel, il lui souhaita bonsoir et l'arrêta.

— C'est bien le Docteur, n'est-ce pas? demanda-t-il, car il était un peu myope.

— Oui, Monsieur le Comte, c'est le Docteur avec Gilder et Brooks.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc à palabrer ensemble? Décidément, c'est une drôle de boîte!

Kelver était un maître d'hôtel beaucoup trop stylé pour répondre à cette remarque. Au fond de lui-même, il pensait que la maison était en effet plutôt bizarre et que les deux valets étaient des personnages tout à fait déplacés au Prieuré. Mais ces choses n'étaient pas de sa compétence. La Comtesse le lui avait bien fait comprendre le jour de l'arrivée de Kelver. D'ailleurs, ces deux domestiques n'étaient pas exclus des appartements des maîtres, eux, même après neuf heures du soir.

— Je crois, Monsieur le Comte, que le monde est fait de toutes sortes de gens, dit-il philosophiquement.

Willie Lebanon sourit.

— Je vous ai déjà entendu prononcer ces paroles, master Kelver, dit-il en tapant amicalement sur l'épaule du maître d'hôtel.

CHAPITRE IV

Il était un homme du nom de Zibriski qui, ayant des goûts romanesques, se faisait appeler de Montmorency. Il avait d'ailleurs plusieurs autres noms moins distingués à l'usage des gens qui acceptaient d'écouler les banknotes confectionnées dans son imprimerie particulière.

Ce n'était pas un vulgaire faux monnayeur, mais un homme passé maître dans cette industrie. Il possédait une presse au Hanovre, une autre installée dans un petit hôtel d'une rue discrète à Ostende. Ses billets de cinq livres sterling étaient des chefs-d'œuvre d'impression qui défiaient l'œil le plus expert. Des caissiers de banque les acceptaient, et ils n'éveillaient aucun soupçon chez les croupiers de Deauville.

Un homme du nom de Briggs, ayant à son actif plusieurs condamnations, était venu passer quelques jours à Marks Thornton, où il avait pris pension au « Cerf Blanc ». C'était un agent du faussaire, auquel « M. de Montmorency » devait ce jour-là délivrer un joli paquet de billets destinés à la mise en circulation.

Le même jour, deux autres personnages arrivèrent à Marks Thornton qui, cependant, témoignaient moins d'intérêt à Briggs qu'à Zibriski lui-même.

— Je l'ai suivi jusqu'au village, dit le sergent Totty. A mon avis, il n'y a rien à attendre de ce côté-là.

— Votre avis, riposta l'inspecteur Tanner, de la brigade criminelle, n'a pas beaucoup d'importance. Ce n'est pas la première fois que je vous le fais remarquer.

— Et moi je vous dis qu'il vaut mieux arrêter Briggs tout de suite.

— Et sous quel prétexte? D'ailleurs, Briggs ne m'intéresse pas. C'est Zibriski que je veux. Toutes les fois que je vois la photographie de cet individu jetant des roses aux jolies femmes pendant la fête des fleurs à Nice, j'étouffe de rage. Il n'y a pas dans toute l'Europe une police capable de mettre la main sur cette fripouille qui n'a pas son égale dans le monde. Il n'y a même pas de preuves contre lui! Ça n'ira pas tout seul, Tom.

— Ce village n'est pas mal, dit le sergent. J'ai presque arrêté une chambre au « Cerf Blanc ». Il est stupide de rester en observation à une distance de six kilomètres. Il y a même un vieux château aux environs.

— C'est la demeure des comtes Lebanon.

— Ça sent l'antiquaille, remarqua le sergent Totty.

— J'espère bien, reprit l'autre. La première construction date de 1160.

Les deux détectives dépassèrent l'auberge du « Cerf Blanc » en suivant la route bornant le Prieuré. Dans tous les villages qu'ils visitèrent ce soir-là, il n'y avait pas trace de Zibriski. A onze heures du soir, ils se trouvèrent à l'auberge.

Zibriski ne devait paraître à l'horizon ni le lendemain, ni les jours suivants. A la fin de la semaine, Tanner retourna à Londres. Il avait d'excellentes informations sur les faits et gestes des bas-fonds et le fait que Zibriski avait changé de plan le confirmait dans ses suppositions. Toutefois, il se trompait.

En effet, le soir du bal masqué, Zibriski arriva, trouva son agent dans sa chambre et lui remit le précieux paquet. Briggs glissa la marchandise dans sa valise et, cela fait, il partit faire un tour avec cette belle assurance des criminels.

Soudain, il s'arrêta. Des flots de musique provenant d'un jazz-band parvinrent à ses oreilles. Il monta la côte, arriva jusqu'à la barrière du Prieuré où il s'assit en bourrant sa pipe et en suivant le fil de ses rêveries.

Tout à coup, il aperçut sur la route une silhouette étrange, vêtue d'une longue tunique et coiffée d'un turban. Il pouvait discerner les détails, à la lueur du croissant de la lune, Il grimpa sur la barrière, examinant attentivement l'apparition qui s'approchait. C'était bien un Hindou. Il se rappela aussitôt le bal masqué.

L'homme lui jeta en passant un joyeux bonsoir. A sa voix, Briggs comprit qu'il était éméché. Briggs se rassit, alluma sa pipe qui s'était éteinte.

Soudain, derrière lui, un râle effroyable déchira l'air. Cela ne dura qu'une fraction de seconde. Briggs sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Il se retourna, cherchant à percer les ténèbres, mais ne put rien voir. L'ancien forçat tira de sa poche un mouchoir et essuya son front en sueur.

A ce moment, il entendit le bruit des pas de quelqu'un qui courait dans sa direction, et bientôt il aperçut un homme qui s'approchait.

Sous la faible clarté de la lune, il discerna un visage orné d'une barbiche pointue, et tressaillit.

— Qui êtes-vous? cria-t-il d'une voix dont l'accent rauque l'étonna lui-même.

— C'est moi, le Docteur Amersham, répondit l'homme à la barbiche.

— Quelqu'un vient de pousser un cri, dit Briggs.

— Non, personne n'a crié. Vous avez peut-être entendu un hibou.

Amersham se retourna et s'enfonça dans la nuit. Briggs se rappela qu'il avait une petite lampe dans sa poche. Il la sortit et s'avança en s'éclairant. Il était déjà sur le point de revenir à son point de départ lorsqu'il aperçut, à la lueur de sa lampe, une tache claire à quelques pas de lui. Ce point clair était situé sur le sentier. Briggs fit un pas en avant, son cœur frappant à grands coups dans sa poitrine. Il hésita un instant, puis, serrant les dents, il continua son investigation.

C'était un homme, le même qu'il venait de voir passer sous un travesti d'Hindou. Il gisait inerte sur le sol. Autour de son cou, une écharpe rouge était étroitement serrée... Il était mort... étranglé.

Malgré la contraction de son visage, Briggs le reconnut. C'était le chauffeur du domaine avec qui il avait bu dans le bar.

Vivement il lui tâta le pouls, glissa sa main sous sa chemise brodée, cherchant l'emplacement du cœur. Puis il se releva, descendit le sentier, franchit d'un bond la barrière, son cœur battant toujours

à se rompre. En ralentissant le pas, il se dirigea vers le « Cerf Blanc ».

C'était l'affaire de la police. Il n'aimait pas être mêlé à ces choses-là, et pour cause.

Briggs quitta le village de bon matin, une heure avant que l'on trouvât le corps du chauffeur Studd.

CHAPITRE V

Mr Harthy Briggs gagna la gare Victoria, cherchant à se perdre dans la foule. Mais bientôt quatre agents en civil l'encerclèrent. On l'emmena à Bow Street où l'on fouilla sa valise. On n'attachait aucune importance à ses explications tendant à prouver que la valise ne lui appartenait pas et qu'il la portait pour rendre service à un ami nommé Smith. Son plus grand désir était de voir le contenu de cette valise s'évanouir comme par miracle.

— C'est la première fois que je vois ces paquets, affirmait-il en appuyant ses paroles par des serments et en invoquant le châtiment des dieux au cas où ses paroles seraient mensongères.

Quelques minutes plus tard, on le faisait comparaître devant l'inspecteur Tanner.

— Le fait que vous êtes trouvé porteur de faux billets de banque est une peccadille auprès de l'accusation contre laquelle vous aurez à vous défendre, commença Mr Tanner. Heir soir, vous vous trouviez à Marks Thornton. Un meurtre a été commis à cet endroit. Qu'avez-vous à me dire à ce sujet?

Mr Briggs n'en savait rien. Il était même étonné qu'on pût commettre un assassinat à un endroit

aussi pittoresque. Il demanda avec intérêt si l'arme du crime avait été retrouvée et proposa même qu'on le fouillât.

— A vous entendre, on dirait que vous savez que cet homme a été étranglé.

L'inspecteur ne pensait d'ailleurs pas que Briggs eût quelque chose à voir dans l'assassinat en question. C'était un trafiquant de fausse monnaie et un fameux fripon dont non seulement les exploits, mais encore le tempérament étaient bien connus de la police. Ce n'était pas un meurtrier.

Tanner alla trouver le chef constable. En réponse aux nombreuses questions qu'il lui posa, l'autre hocha la tête.

— Non, la police locale ne nous a rien signalé. Il s'agit d'un crime banal, sans doute d'une vengeance. Je viens d'ailleurs d'apprendre que le nommé Studd était en mauvais termes avec plusieurs personnes, mais cela n'avait jamais semblé bien grave.

Bill Tanner se procura encore quelques autres informations, mais aucune ne retint son attention. Studd s'était disputé une fois avec le garde-chasse qui l'avait soupçonné de tourner la tête à sa femme. Personne n'avait fait mention du Docteur Amersham. Dans le rapport qui était arrivé à Scotland Yard, ce nom ne figurait même pas, et ce n'est qu'une semaine plus tard, lorsque la police locale sollicita le concours des experts, que Tanner et son inséparable Totty se rendirent à Marks Thornton où ils entendirent parler pour la première fois du Docteur.

Au Prieuré, on les reçut plutôt froidement. Avec

circonspection, Tanner nomma le Docteur Amersham devant la Comtesse.

— Le Docteur nous rend quelquefois visite, dit-elle. Mais il n'était pas là la nuit du crime. Il nous avait quittés à dix heures du soir.

Le maître d'hôtel Kelver lui fournit les meilleures références sur le chauffeur assassiné. Le sergent Totty, qui avait simultanément mené son enquête à l'office, n'avait pas obtenu d'autre résultat.

— J'ai cherché la femme, mais elle n'y est pas, dit-il dépité. Un crime sans femme!

Tanner examina la photographie du défunt et s'empara de l'écharpe qui avait servi à la strangulation. C'était un morceau de tissu rouge foncé qui portait dans un coin une petite étiquette cousue, avec une inscription en hindoustani qui, après traduction, se révéla être le nom du fabricant. Il demanda à voir Lord Lebanon et le questionna. Ce jeune homme ne pouvait cependant pas lui apprendre grand-chose. Il aimait beaucoup Studd, ce que l'inspecteur avait déjà appris du maître d'hôtel, et sa mort lui avait causé un grand chagrin. Quant au troisième membre important de la maison, il le rencontra dans une allée du Prieuré tandis qu'il se dirigeait vers le village. Isla Crane marchait à pas rapides et était sur le point de le croiser, lorsqu'il l'arrêta.

— Excusez-moi, c'est bien à Miss Crane que j'ai l'honneur de parler? Je suis l'inspecteur Tanner, de Scotland Yard.

Il constata avec stupéfaction que les couleurs s'enfuirent immédiatement des joues de la jeune fille. La main qu'elle porta à ses lèvres tremblait. Elle

fixait sur lui des yeux dilatés par la crainte. Tanner avait déjà vu des regards de ce genre. Les personnes subitement confrontées avec la police se comportent d'une manière très bizarre, qu'elles soient coupables ou innocentes, mais l'inspecteur ne s'attendait pas à voir la jeune fille trahir une telle émotion. Elle était effrayée, terrifiée. Il la crut sur le point de s'évanouir et son étonnement s'en accrut.

— Ah! dit-elle enfin. On m'a dit que vous étiez arrivé... C'est au sujet de la mort de Studd, n'est-ce pas? Pauvre homme...

— Naturellement, vous ne pouvez pas dire grand-chose sur cette affaire.

Elle secoua la tête avant même qu'il eût fini de poser sa question.

— Bien sûr que non.

Puis, brusquement, elle s'éloigna. En la suivant du regard, l'inspecteur Tanner crut même distinguer qu'elle s'était mise à courir.

Le sergent Totty attendit que la jeune fille eût disparu au tournant et s'adressa à son supérieur.

— C'est étrange, dit-il.

— Ce n'est pas étrange du tout, rétorqua Bill Tanner. Ce n'est pas la première fois que je vois des gens se troubler ainsi. Une histoire de meurtre dans une maison aristocratique produit toujours un effet formidable.

Néanmoins Tanner sembla plutôt déconcerté ce jour-là.

Isla arriva au grand porche qui servait d'entrée principale au Prieuré. Le valet Gilder était assis sur une chaise, en train de lire un journal. A l'approche de la jeune fille, il se leva.

— Vous avez vu les flics?

Elle se retourna.

— Vous voulez dire les détectives?

Il acquiesça de la tête.

— Ils vous ont interrogée?

Elle le dévisagea un instant sans comprendre.

— Ils vous ont interrogée? répéta Gilder, un accent de nervosité dans sa voix caverneuse.

— Il m'a demandé si je savais quelque chose.

Elle lui tourna le dos et se dirigea vers la maison.

Lady Lebanon était assise dans le grand salon devant son bureau. Elle passait douze heures sur seize à cet endroit, étudiant les inscriptions héraldiques et les parchemins de la famille des Lebanon. Maintenant, elle prenait des notes sur un cahier. A la vue d'Isla, elle ferma le livre et glissa prestement le cahier dans un tiroir qu'elle referma à clef.

Elle s'aperçut que la jeune fille tremblait et ne pouvait articuler un mot.

— Il m'a interrogée, dit enfin Isla.

— Tu parles de l'inspecteur? et elle ajouta rapidement : A-t-il nommé le Docteur Amersham?

La jeune fille secoua la tête.

— Non. Que va-t-il arriver?

Lady Lebanon se renversa dans son fauteuil, appuya ses coudes sur les bras du siège et joignit les mains.

— Il y a des moments où je ne te comprends pas du tout, Isla, dit-elle d'un ton acerbe. A quoi veux-tu faire allusion?

— S'il découvre...

La femme, qui était assise devant son bureau, leva sur la jeune fille des yeux sombres.

— Je ne sais vraiment pas de quoi tu parles, Isla. S'il découvre quoi?

« Je préférerais que tu ne parles pas de choses qui ne te regardent pas. »

Ce soir-là, Isla Crane se retira dans sa chambre de très bonne heure. Elle dormait dans l'ancienne chambre du vieux Lord défunt, une pièce spacieuse et lugubre avec un immense lit à colonnes. Toutefois, elle resta longtemps avant de pouvoir s'endormir.

— Pourquoi donc va-t-elle se coucher à cette heure-ci?

— Qu'est-ce que cela peut te faire, Willie? Isla n'a rien à faire ici.

Lady Lebanon consulta la montre sertie de pierres précieuses qu'elle portait au poignet.

— Il est temps d'aller te coucher, toi aussi, mon petit. Tu ne dois pas veiller trop longtemps. As-tu parlé à Isla?

Le jeune homme secoua la tête.

— Non, je n'en ai pas eu l'occasion depuis ce terrible accident, dit-il en prêtant l'oreille. Tiens, une voiture arrive. Le Docteur Amersham sans doute?

— Oui, je l'attends ce soir.

— Il était là le soir du meurtre, n'est-ce pas?

Sa mère détourna son regard.

— Oh! il est parti très tôt, vers 10 heures, je crois.

— Voyons, Maman, répondit le jeune homme en souriant, j'ai vu sa voiture partir à 7 heures du matin. J'étais à ma fenêtre. Quelqu'un m'a dit aussi qu'il était sorti pendant la nuit.

— J'espère que tu l'as détrompé.

Il secoua négativement la tête.

— Quelle maison lugubre! Cela me donne le frisson. Je ne veux pas voir Amersham. Je monte dans ma chambre.

La porte s'ouvrit, mais ce ne fut pas pour livrer passage au Docteur dont la visite était si peu souhaitée. C'était Gilder qui portait un plateau chargé d'un siphon et d'un verre. Il versa quelques doigts de whisky et remplit le verre de soda. Pendant toute la durée de cette opération, Lord Lebanon observait les mouvements du valet.

Puis il prit le verre de la main de Gilder et le vida d'un seul trait. Ce n'est qu'alors qu'il sentit un arrière-goût amer.

— Quel drôle de whisky! dit-il.

Ce fut la dernière parole qu'il devait se rappeler avoir prononcée ce soir-là. Quatre heures plus tard, il se réveilla avec un mal de tête atroce et, en faisant la lumière, il constata qu'il se trouvait dans sa chambre. Il était couché dans son lit, vêtu de son pyjama. Avec un grognement, il se dressa sur son séant. Mais le vertige le gagna.

CHAPITRE VI

Lord Lebanon se leva, alla d'un pas incertain vers la porte et essaya d'ouvrir. Elle était fermée à clef. Désemparé, il se mit à rôder dans sa chambre, luttant contre le sommeil.

Il ne connaissait à fond que deux pièces dans le château. A son réveil, il s'était tout d'abord cru dans une troisième, mais peu à peu il reconnut les objets familiers. Près de son lit pendait la poire d'une sonnette électrique. Il sonna et attendit. Après une longue minute d'attente, il entendit enfin la clef tourner dans la serrure.

C'était Gilder. Le brave domestique était tout transfiguré. Ses yeux étaient hagards, sa veste, où manquaient quelques boutons, était déchirée, et toute sa personne portait les traces d'une lutte récente.

— Monsieur le Comte désire quelque chose? dit-il avec une politesse forcée.

— Qui a fermé ma porte?

— Moi, répondit le valet froidement. Quelqu'un est venu mettre la maison sens dessus dessous. Je n'ai pas voulu que vous soyez inquiété.

Le jeune homme le fixait attentivement.

— Qui cela? demanda-t-il brièvement.

— Vous ne le connaissez pas. Avez-vous besoin de moi?

— Apportez-moi quelque chose à boire, quelque chose de très frais. Le whisky que vous m'avez donné hier soir n'était pas bon.

Le valet avait-il discerné la suspicion dans la voix de son maître? En tout cas, il n'en témoigna aucun embarras.

— En effet, je crois que le whisky de la maison n'est pas fameux. Je demanderai à Madame la Comtesse d'en faire venir de la ville.

— Où est ma mère? demanda Willie Lebanon rapidement. Etait-elle là quand...

Gilder secoua négativement la tête.

— Non, Sir, elle était dans sa chambre.

— Et qu'est-il arrivé au juste? questionna Lebanon curieux.

— Vous pouvez venir vous rendre compte vous-même, dit le valet avec un sourire amer.

Lord Lebanon mit ses pantoufles et suivit le valet dans le couloir jusqu'à l'escalier qui descendait au salon.

Brooks se trouvait là, en bras de chemise, s'efforçant apparemment de mettre un peu d'ordre dans la pièce. Une table était complètement retournée, un sofa éventré, une pendulette de porcelaine en miettes. Les quatre bougies d'un grand candélabre pendaient lamentablement. Lebanon promenait un regard stupéfait sur ces ruines.

— Qui a fait cela? demanda-t-il d'un ton où il voulait mettre de l'autorité.

— Un ami du Docteur Amersham, dit Gilder avec une ombre de malice que Lebanon ne distingua pas.

Le parquet était jonché de débris de verre. Probablement la carafe de whisky avait été brisée.

Il était 3 heures et demie. Willie sortit respirer l'air frais de l'aube. La nuit était sombre et calme, et le silence fit frissonner le jeune homme. Au loin il aperçut une lumière et se rappela que c'était là, à la lisière du bois, que vivait le garde-chasse Tilling. Il ne devait pas être couché à cette heure-ci, son devoir étant de protéger le domaine contre les incursions des braconniers qui ne manquaient pas à Marks Thornton. Tout à coup, il entendit les pas de Gilder derrière lui. Le domestique s'approcha de lui en fumant un cigare avec une grande désinvolture.

— Tilling veille dans la nuit, il est à son poste?

Gilder ne répondit pas tout de suite. Il tirait d'énergiques bouffées de son cigare, ses yeux tournés vers la lumière lointaine.

— Tilling est parti pour Londres hier soir, dit-il soudain. Vous feriez mieux de rentrer, Monsieur le Comte. Vous n'avez sur vous que votre robe de chambre, et la nuit est très fraîche.

Sa voix était presque respectueuse.

Il y avait des moments où Lord Lebanon aimait assez cet Américain, son insolente familiarité l'amusait même.

— Mais enfin, qui est-ce qui est venu faire tout ce chambard?

— Un ami du Docteur Amersham, dit Gilder en souriant étrangement. A vrai dire, ce n'est peut-être pas un si grand ami que ça.

Tout à coup la voix du domestique changea.

— Que faites-vous ici, Miss?

Willy se retourna vers le perron. C'était Isla. Elle portait un peignoir très épais. Mais elle avait probablement ses vêtements en dessous, car elle avait ses bas et ses chaussures.

— Est-ce que tout va bien, Gilder? demanda-t-elle.

— Tout à fait bien. Vous n'avez pas à vous inquiéter. Le personnage qui a fait tout ce branle-bas est parti.

Il prononça ces dernières paroles d'une voix très ferme en posant sur la jeune fille un regard insistant comme pour rendre plus explicite son explication.

— Merci, dit-elle d'une voix haletante. Il est parti, dites-vous... Heureusement...

Quand la jeune fille fut rentrée dans la maison. Lebanon se tourna, étonné, vers le valet.

— Est-ce qu'elle a vu... tout cela?

Gilder hocha la tête.

— Il me semble, fit-il brièvement, d'un air peu disposé aux confidences. Mais Monsieur le Comte ferait mieux d'aller se coucher. Il est tard.

Lebanon ne protesta pas. Il était d'ailleurs tout à fait d'accord, car il se sentit soudain gagné par une fatigue irrésistible et une apathie extrême.

On l'avait drogué, il le savait, mais n'en concevait aucun dépit. Dans l'état de lassitude où il se trouvait, il ne pouvait même pas ressentir de colère.

CHAPITRE VII

L'inspecteur Tanner gardait dans son corps robuste et dans son esprit essentiellement pratique une dose de romantisme juste suffisante pour rendre la vie supportable. Il prétendait que, quand l'homme s'arrêtait de rêver, il mourait, et il avait sans doute raison, car les solutions des problèmes les plus terre à terre naissent quelquefois des rêves les plus extravagants.

C'était un partisan convaincu de la méthode qui consiste à rechercher les antécédents d'un homme suspect. Depuis que la spécialisation a gagné le métier de malfaiteur, les procédés d'investigation de Scotland Yard se réduisent à la simple consultation des dossiers. Ce jour-là, Mr Tanner étudiait les noms du fichier consacré aux étrangleurs. La liste était plus longue qu'on aurait pu le croire. Mais aucun de ces criminels ne correspondait à l'idée qu'il se faisait de l'auteur du crime du Prieuré.

Il se rendit dans son bureau où il trouva le sergent Totty confortablement installé dans son fauteuil. Il l'en délogea sans façon.

Le sergent Totty, lui, n'était pas très romanesque. C'était simplement un menteur ingénu quand il s'agissait de rendre compte de ses exploits. Un menteur sans danger d'ailleurs, puisque personne

n'ajoutait foi à ses fanfaronnades cousues de fil blanc. A contrecœur, Totty se leva et alla se poster dans l'embrasure de la fenêtre.

— Vous connaissez Amersham? demanda Tanner à brûle-pourpoint.

— Amersham? Oui, c'est une ville du Kent.

— Vous faites erreur, mon cher, Amersham est une ville du Buckinghamshire. Mais ce n'est pas de cela que je parle. Je fais allusion au Docteur Amersham.

Totty fit une moue dédaigneuse.

— Ah! ce type de Marks Thornton? C'est donc un docteur?

— Encore une chose que vous ne savez pas. Il se fait appeler Docteur, peut-être à juste titre, mais la question est de savoir s'il est Docteur ès lettres ou en médecine.

Il tira de sa poche un carnet qu'il feuilleta et lut :

— Il a un appartement à Ferrington Court, dans Devonshire Street. C'est un quartier trop coûteux pour un simple médecin. D'ailleurs, il possède plusieurs chevaux de course.

— L'un d'eux a gagné un prix l'autre jour, dit Totty d'un air entendu.

— Aucun d'eux n'a rien gagné depuis deux ans, rectifia poliment l'inspecteur.

Un silence se fit, rompu enfin par le sergent Totty.

— C'est à peine si j'ai entrevu cet homme.

— Cela n'a rien d'étonnant. Vous ne l'avez même pas vu du tout. Seulement, nous voulons avoir l'air de tout savoir! Le Docteur Amersham a fait un

séjour aux Indes, probablement en qualité de Docteur en médecine. Je voudrais bien savoir le rôle qu'il joue au Prieuré et ses rapports exacts avec la famille Lebanon.

— C'est peut-être lui l'auteur du crime, dit le sergent soudain alerté.

— Ce peut être lui, ou peut-être vous, ou encore n'importe qui dont vous trouverez le nom dans l'annuaire du téléphone.

— Ecoutez-moi, dit Totty, d'un ton important, voici ce que j'ai remarqué là-bas. Il y a un garde-chasse, un type qui a une tête d'enterrement. Je l'ai vu à l'auberge. Il avait ses mains posées sur le comptoir. De ma vie je n'ai vu des mains pareilles. L'aubergiste m'a raconté que cet homme a tué un chien, rien qu'avec ses mains, en l'étranglant. Et puis j'ai appris aussi qu'il a une femme trop belle pour lui.

— Que voulez-vous dire par là? Qu'elle est jolie ou coquette?

— L'un et l'autre. Elle aime bien jeter son bonnet par-dessus les moulins. Les gars du village en savent quelque chose. Studd, le chauffeur, était lui aussi dans ses bonnes grâces. Je me demande comment il se fait que je n'y aie pas pensé avant.

— Et ensuite? Je vous écoute, dit Tanner impatient.

Totty regarda le plafond comme pour y chercher l'inspiration.

— C'est à peu près tout ce que je sais. Ah oui! La nuit du crime il était à Londres avec le fils de l'aubergiste. C'est pourquoi d'ailleurs je n'ai pas poussé les investigations plus avant.

— Vous dites que Tilling était en ville... Vous allez me vérifier ça. Quant à moi, j'irai voir sa femme, et, auparavant, je rendrai visite au Docteur Amersham.

Il regarda sa montre. Il était 4 heures et demie.

— Dois-je vous accompagner? demanda Totty.

— Non, ce n'est pas nécessaire. Vous pouvez rester ici à vous rappeler les choses que vous avez oubliées.

Une demi-heure plus tard, Tanner arrivait à Ferrington Court. C'était un pâté de maisons d'apparence somptueuse.

— Le Docteur Amersham? demanda l'inspecteur au portier.

— Oui. Vous avez rendez-vous, Monsieur?

— Bien sûr, dit Tanner en souriant.

Il entra dans l'ascenseur, lorsqu'un nouveau venu se précipita vers la cage dont le portier allait refermer la porte. C'était un clergyman, un petit homme pâle, au visage égayé d'un sourire cordial.

Ils montèrent ensemble jusqu'au troisième étage. Le clergyman se dirigea vers le numéro 16, qui était aussi la destination de l'inspecteur. Un laquais en livrée ouvrit la porte. Le clergyman n'était sans doute pas étranger dans la maison. Le domestique crut que Mr Tanner accompagnait celui-ci, car, sans même se tourner vers Tanner, il dit:

— Je vais annoncer l'arrivée de Monsieur.

— Je ne suis pas pressé, et si vous voulez que je vous cède mon tour... Je suis John Hastings, le vicaire de Peterfield. Connaissez-vous Peterfield?

— De nom seulement, répondit Tanner poliment.

Le vicaire baissa la voix, et, d'un ton confidentiel:

— Je crois que ma visite coûtera quelques billets à notre ami Amersham. Il s'agit de financer la construction de la salle de réunion du village. Le Docteur a toujours été très généreux avec nous et...

La porte s'ouvrit et le Docteur Amersham apparut sur le seuil. Le sourire dont il salua le vicaire disparut à la vue de Bill Tanner.

— Bonsoir, Monsieur... Tanner, je crois.

— Oui, c'est mon nom, fit l'inspecteur. Vous avez une très bonne mémoire.

— Une mémoire excellente, renchérit Mr Hastings. Et j'en ai eu la preuve quand le Docteur est venu à Peterfield dans des circonstances...

— Je ne puis vous accorder que quelques instants, master Tanner. Voulez-vous passer dans la salle à manger?

La façon dont Amersham avait coupé la parole à Hastings était plutôt brusque.

— Vous n'y voyez pas d'inconvénient, n'est-ce pas? dit-il en s'adressant au vicaire.

Il passa dans la pièce voisine à la suite de l'inspecteur, et il ferma la porte.

— Eh bien, master Tanner, avez-vous des indices dans cette ténébreuse affaire?

— Non, Docteur, aucun ou presque. J'espère que vous pourrez me donner quelques précisions.

Le docteur Amersham le dévisagea d'un air soucieux et secoua négativement la tête.

— Malheureusement, je n'ai pas grand-chose à vous dire. Cette histoire nous a profondément bouleversés, Lady Lebanon et moi. Quant à la victime, ce n'était pas un personnage très sympathique, j'ai même eu plusieurs fois des altercations avec

lui. Il était impertinent et pas très bon chauffeur.

— Il était aussi très coureur, n'est-ce pas? dit Tanner. Une sorte de Don Juan?

Le Docteur le fixa avec étonnement.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire par là. Je ne suis pas au courant des détails de sa vie privée. Une femme serait donc, d'après vous, mêlée à l'histoire?

L'inspecteur sourit imperceptiblement et secoua la tête.

— Je n'en sais pas plus que vous à ce sujet, dit-il malicieusement, mais j'ai vaguement entendu parler d'une aventure qu'il aurait eue avec la femme du garde-chasse, Mr... — il s'arrêta comme pour chercher le nom — Tilling, n'est-ce pas?

Le Docteur fronça les sourcils. Cette supposition faisait souffrir sa vanité.

— C'est absurde, trancha-t-il d'un ton sec. Mrs Tilling est... comment dirais-je?... une personne très comme il faut.

— Elle est jolie, dit-on? questionna Tanner.

— Oui, je crois. Mais je vous assure, master Tanner, que vous faites fausse route. Mrs Tilling est une femme très réservée et d'autre part le chauffeur n'était guère une personne susceptible de... Mais qui vous a donc raconté tout cela?

Tanner haussa ses larges épaules.

— C'est un de ces bruits qui parviennent facilement à une personne qui sait écouter, dit-il dans un accès de bonne humeur. Mais j'ai aussi entendu dire que son mari était très jaloux. Qu'en pensez-vous?

— Son mari est un fou, répliqua le Docteur avec

humeur. Un vulgaire nigaud et une brute par-dessus le marché. Il maltraite abominablement sa femme.

Se rendant compte que Tanner l'observait attentivement, il changea de ton.

— Naturellement, moi je ne la connais pas très bien. C'est dans l'exercice de mes fonctions que j'ai été amené à faire sa connaissance.

Visiblement, le Docteur préférait changer de sujet, mais Tanner ne renonçait pas à le faire parler.

— Je croyais que vous la connaissiez bien, dit-il candide. Sans quoi je n'aurais pas engagé la conversation là-dessus.

— Pourquoi vouliez-vous que je la connaisse? demanda le Docteur froidement. C'est la femme d'un employé du domaine et elle n'est pour moi qu'une cliente.

— Naturellement, murmura Tanner. Ainsi, à votre avis, tous ces potins sur l'aventure entre Studd et Mrs Tilling ne reposeraient sur rien?

— Absolument, déclara le Docteur avec emphase. Les gens du village qui n'ont rien à faire adorent les cancans et les médisances.

— Après tout, vous avez sans doute raison. Je m'excuse de vous avoir dérangé. Je ne vous importune pas plus longtemps, surtout qu'un de vos amis vous attend.

Il tendit la main à Amersham.

— Ah! vous voulez parler de Mr Hastings? Le connaissez-vous?

Amersham avait posé cette question comme sans y attacher d'importance, mais l'inspecteur sentit percer dans sa voix une anxiété mal contenue. Lors-

que Tanner secoua négativement la tête, Amersham reprit :

— C'est un très brave vicaire de province. Je l'aide un peu pour ses œuvres. Mais à propos, master Tanner, est-ce vrai qu'un criminel bien connu à été arrêté à Marks Thornton la nuit du crime? Je serais curieux de savoir si vous suivez cette piste.

— Ce n'est pas à proprement parler un criminel bien connu. Non, aucun soupçon ne pèse sur lui dans cette affaire. C'est un vulgaire faussaire. Il a été aux Indes. Vous l'y avez peut-être rencontré. Il s'appelle Briggs.

Le Docteur Amersham pouvait à la rigueur contrôler les muscles de son visage, mais plus difficilement la circulation de son sang. De rouge il devint subitement jaune, puis encore plus rouge. L'inspecteur Tanner n'en croyait pas ses yeux. Le nom du faux monnayeur avait produit sur Amersham une impression formidable.

— Non, je ne le connais pas, articula lentement Amersham. C'est la première fois que j'entends prononcer son nom. Je suis allé aux Indes il y a cinq ou six ans... vous le savez peut-être. J'étais engagé dans le service médical. C'était un emploi très dur et j'ai préféré y renoncer... Pour comble, les fluctuations de la roupie... et en général les conditions de travail...

Il parlait d'une façon incohérente, mais commençait déjà à regagner la maîtrise de soi et bientôt un sourire découvrit ses dents blanches.

— Si vous croyez que je puis vous être utile en quelque chose, n'hésitez pas à faire appel à moi. Vous pouvez me téléphoner ici même. J'y suis pres-

que toute la journée, sauf les deux ou trois jours par semaine où je vais au Prieuré. Nous écrivons, Lady Lebanon et moi, un livre en collaboration. C'est un secret, et j'espère que je puis compter sur votre discrétion. C'est une étude héraldique. J'ai quelques connaissances en la matière.

Au lieu d'appeler l'ascenseur, Tanner descendit l'escalier de marbre, l'esprit si bien préoccupé par ses pensées qu'il n'aperçut même pas le sourire du portier à son passage.

Un des problèmes qu'il s'efforçait de résoudre était celui des circonstances particulières dans lesquelles Amersham avait rendu visite à l'église où Mr Hastings était le vicaire. Une autre question qui le tourmentait était de savoir pourquoi Amersham avait blêmi en entendant prononcer le nom de Briggs. Quel rapport pouvait-il exister entre un criminel de bas étage ayant passé la majeure partie de sa vie en prison et l'officier attaché au service médical des Indes? Enfin, pourquoi le Docteur avait-il défendu avec tant de véhémence la réputation de Mrs Tilling?

Ce dernier point pouvait s'expliquer d'une façon très simple. Mrs Tilling était sans aucun doute une personne désirable et le Docteur Amersham n'était peut-être pas le dernier à s'en apercevoir.

Tanner se retrouva dans Devonshire Street et chercha un taxi libre, lorsqu'il se rendit compte tout à coup qu'un homme l'observait de l'autre trottoir. L'homme venait de se retourner, subitement intéressé par les instruments de chirurgie exposés dans la vitrine d'un magasin. Mais il ne s'était pas détourné assez vite pour que Tanner

n'eût eu le temps de le reconnaître. L'homme fasciné par les engins cruels de la vitrine n'était autre que le garde-chasse Tilling qui, sans aucun doute, était là pour surveiller le domicile d'Amersham.

CHAPITRE VIII

L'inspecteur Tanner était sur le point de traverser la rue lorsque Tilling, qui l'avait aperçu, s'éloigna rapidement. Bill Tanner le suivit. Bientôt le garde-chasse disparut à un coin de rue : il était probablement monté dans un taxi.

L'inspecteur retourna à Scotland Yard, plus intrigué que jamais par l'affaire du Prieuré Marks. Il était en train d'examiner un dossier quand Totty vint le trouver.

— Je viens de vérifier mes renseignements. Tout est en règle. Tilling a passé la nuit dans une auberge de Newcut...

— Vous n'avez pas eu le temps d'aller à Newcut, observa Tanner.

— Et à quoi sert le téléphone? demanda Totty.

— En tout cas, il ne doit pas servir aux investigations de la police, dit gravement Tanner.

— Vous pouvez vous fier à moi, rétorqua Totty, imperturbable. Tilling a bel et bien passé la nuit loin de Marks Thornton.

— Ecoutez-moi bien, Totty, si vous êtes aujourd'hui en veine de travailler, je puis vous confier une mission qui ne vous déplaira pas. Allez à Ferrington Court et surveillez-moi bien le Docteur Amersham. Voyez s'il est chez lui et qui sont ses visi-

teurs. Tâchez d'entrer en conversation avec ses domestiques et peut-être aussi avec son portier.

Totty rechigna.

— A vrai dire, ce n'est pas du travail de sergent.

— En effet, c'est un travail d'inspecteur. C'est pourquoi je ne le confie pas à d'autre qu'à vous. Mais si l'affaire du Prieuré ne vous intéresse pas, j'enverrai Ferraby...

— Oh! le sergent Ferraby est quelqu'un de très capable, mais, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'irai moi-même.

Le sergent Ferraby était la bête noire de Totty. C'était un beau jeune homme qui avait toujours passé ses examens avec succès, et Totty poussait l'admiration au point de l'imiter.

L'argument de l'inspecteur Tanner était excellent pour inciter Totty à poursuivre son travail avec une conscience inaccoutumée. Il est vrai que sa tâche devait être singulièrement facilitée par le fait que le portier de l'immeuble était un ancien agent de police. Totty le reconnut aussitôt et le salua cordialement.

— C'est très drôle, dit le portier, que Tanner ne m'ait pas reconnu cet après-midi. Qu'est-ce qu'il est venu faire ici? C'est pour cet Amersham?

— Bien sûr. Pour qui voudriez-vous qu'il vienne?

— Il y a longtemps que je m'attendais à une visite de ce genre. Surtout depuis que je sais que son nom est mêlé à cette histoire.

— Quel genre d'homme est-ce?

Le portier hocha la tête.

— Il traite ses domestiques comme des chiens.

C'est un drôle d'oiseau. Je pourrais vous fournir quelques détails intéressants, dit-il mystérieusement.

Ils entrèrent dans la petite loge où le portier se retirait quand l'ascenseur ne fonctionnait pas.

— Si vous restez ici, personne ne pourra vous apercevoir en passant. — Il lui désigna un siège. — Vous parlez d'un Docteur. L'autre jour, il a donné une réception, tous les voisins se sont plaints... Des femmes, du champagne, une véritable orgie.

— Vraiment? dit Totty curieux d'en savoir davantage.

Malheureusement, ces orgies se passaient derrière les portes closes, et le portier ne savait que ce que Joe, le valet, lui avait rapporté.

— Il est chez lui, en ce moment?

L'autre secoua négativement la tête.

— Non, il est sorti il y a une demi-heure. Mais il doit rentrer bientôt, il a un rendez-vous. Une jeune personne doit venir lui rendre visite. Il m'a dit que, si elle arrivait avant lui, il fallait la faire attendre dans le salon.

— Et le valet n'est pas là?

— Non, il lui a donné congé ce soir.

Ces paroles furent accompagnées d'un clignement d'œil entendu, et Totty, qui connaissait le langage muet du peuple, comprit que le congé du domestique et la visite de la jeune personne n'étaient pas une simple coïncidence.

— Est-ce que Tanner le soupçonne de quelque chose? Cela ne m'étonnerait d'ailleurs pas, remarqua le portier. Ce type m'a toujours paru très suspect. Il a un argent fou que quelqu'un lui donne

sans doute. Il ne couche ici que trois nuits par semaine, et le reste du temps il fait la noce.

Totty jeta un coup d'œil dans le vestibule et se recroquevilla dans un coin. Des pas résonnaient sur les degrés de marbre du vestibule. Le portier sortit vivement de la loge dont il éteignit la lumière et, la seconde d'après, Totty put voir le médecin se diriger vers l'ascenseur.

A peine venait-il de monter qu'un autre bruit de pas se fit entendre, et, dans une des glaces, il put voir se refléter la silhouette d'une jeune fille. Il ouvrit la bouche d'étonnement, car il avait déjà vu cette personne au Prieuré... C'était Isla Crane.

Elle était vêtue d'un long manteau et coiffée d'un petit chapeau enfoncé sur les yeux qui la rendait presque méconnaissable. Mais Totty était un physionomiste sans pareil. Il remarqua que la jeune fille était légèrement pâle, elle avait l'air fatiguée et nerveuse.

Elle jeta les yeux à droite et à gauche et se tournait déjà vers la loge lorsque, par bonheur, l'ascenseur redescendit avec le portier.

— Par ici, Mademoiselle. Vous venez voir le Docteur Amersham, n'est-ce pas?

— C'est cela, murmura-t-elle à voix basse.

Totty attendit que le portier fût redescendu

— La voilà, dit celui-ci. Ce ne sont pas les femmes qui lui manquent.

Il eut un sourire expressif.

Totty ne répondit pas. Cette visite n'avait rien d'extraordinaire. La jeune fille était la secrétaire de Lady Lebanon, et la Comtesse avait sans doute un message à faire remettre au Docteur. Pourtant

elle n'avait pas l'air d'une personne qui vient s'acquitter d'une commission. Sa nervosité, sa pâleur n'étaient pas normales.

— Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de jeter un coup d'œil dans l'appartement? demanda-t-il soudain.

Le visage du portier restait grave. Mais le policier se réveillait en lui. Il y avait un balcon tout le long de l'appartement du Docteur où l'on pouvait accéder par l'appartement voisin, justement vide.

— Je ne sais pas si je dois le faire, sergent. S'il s'agissait d'une chose importante, d'une arrestation, ce serait différent.

Mais Totty n'eut pas beaucoup de peine à le convaincre.

Isla Crane avait à peine appuyé sur le bouton que la porte s'ouvrit.

— Entrez donc, ma chère.

Le Docteur Amersham était cordial, paternel, plus amical qu'en présence de Lady Lebanon.

— C'est si gentil de votre part d'être venue! Permettez-moi de vous débarrasser de votre manteau.

Mais Isla ne manifestait pas l'envie de prolonger sa visite.

— Non, merci. Je préfère le garder. D'ailleurs, je ne veux rester que quelques minutes. Comment saviez-vous que j'étais en ville?

Le Docteur sourit et l'introduisit dans le salon.

— J'ai eu une conversation au téléphone avec la Comtesse; elle m'a dit que vous vous trouviez à Londres. J'espère que je ne vous gâche pas votre soirée. C'est pitoyable de voir quelle triste vie vous menez au Prieuré.

— Je vais à Stevenage demain matin pour voir ma mère, dit brièvement la jeune fille.

Le Docteur lui avança une chaise, mais elle ne s'assit pas.

— Lady Lebanon m'a indiqué l'hôtel où vous alliez descendre, et j'ai eu la chance de vous y joindre avant votre départ.

— Que me voulez-vous?

Son ton était exempt de toute aménité, et le Docteur s'en rendit compte.

— Je croyais que vous m'aviez fait appeler pour une affaire importante. Sans cela je ne serais pas venue.

— Comme vous êtes rude! Permettez-moi de prendre votre manteau.

La tâche du Docteur n'était pas facile.

— Que me voulez-vous?

— Savez-vous qu'on vous a trouvé un mari?

Et comme elle ne répondait pas:

— Comment, vous n'avez rien à dire? Vous serez comtesse Lebanon. Vous pourrez traiter de haut les petites baronnes et tout le menu fretin de l'aristocratie. C'est un bel avenir. A propos, il vaut mieux que la Comtesse ne sache pas que vous êtes venue me voir.

La jeune fille jeta à son interlocuteur un regard rapide.

— Pourquoi, puisque cela la concerne?

— Cela ne concerne que vous et moi... Et le projet de votre mariage. Ce sera une chance de vous avoir, pour lui, ou plutôt pour elle. Mais je vois que vous n'avez guère l'air enthousiaste.

Elle mordillait ses lèvres sèches.

— Lady Lebanon m'a dit ou plutôt m'a fait comprendre son projet. Mais je n'ai pas l'intention de me marier et je le lui ai dit.

Le Docteur éclata de rire.

— Et je parie qu'elle n'en fait aucun cas et qu'elle tient à son idée. Lady Lebanon est une personne autoritaire et, quand elle a décidé quelque chose, il est inutile de résister.

S'il espérait une réponse, il fut déçu. Il attendit une seconde et, comme Isla s'enfermait dans son mutisme, il s'irrita.

— Pourquoi diable ne voulez-vous pas enlever votre manteau? Soyez donc raisonnable, Isla. Nous deux, nous voguons sur la même barque. Nous sommes les humbles serviteurs de Sa Grandeur. Notre travail consiste à dissimuler nos sentiments...

— Est-ce tout ce que vous aviez à me dire? Car si c'est tout, je m'en vais.

Isla se retourna, mais, avant qu'elle pût se rendre compte de ce qui se passait, des bras vigoureux l'enlacèrent. Il n'était pas facile de se dégager de l'étreinte de cet homme. Sa petite barbiche lui piquait le visage. Ses yeux avaient un reflet qui la terrifiait.

— Isla, croyez-moi, je suis votre ami, dit-il essoufflé. Je veux vous aider dans les tristes jours qui vous attendent.

— Permettez-moi de m'en aller, dit-elle énergiquement.

Sur le mur de la pièce se trouvait une petite plaque de métal munie d'un bouton, si élégante qu'on ne croyait pas qu'elle pût avoir une utilité pratique. Lorsque le Docteur eut lâché son étreinte, Isla cou-

rut vers le mur. D'un doigt elle appuya sur le bouton.

— Vous allez me laisser sortir immédiatement.

Amersham haletait sans mot dire. Il savait qu'il était vaincu. Il ouvrit la porte :

— Vous pouvez partir. J'étais stupide de vouloir vous aider. Ne faites donc pas l'enfant. Vous êtes tout à fait en sécurité ici.

— Oui, surtout quand j'ai le doigt sur le signal d'alarme. Vous ne tenez pas à ce que je vous rende ridicule.

Dehors, sur le balcon, le sergent Totty approuvait de la tête.

— Bien joué!

Il observa la jeune fille qui sortait de la pièce, laissant le Docteur seul.

Amersham se mit à arpenter la chambre, les mains dans les poches, son menton barbu appuyé sur sa poitrine. Totty entendit la sonnerie du téléphone et vit le Docteur décrocher l'appareil. Il prononça quelques paroles incompréhensibles, éteignit la lumière et passa dans sa chambre à coucher.

Totty suivit ce mouvement sur le balcon. Les volets étaient fermés, mais, à travers une fente, il put observer Amersham. Celui-ci ouvrit un tiroir, y chercha quelque chose qu'il glissa dans sa poche. Il ne put distinguer l'objet, mais, à en juger d'après la forme, ce devait être un revolver ou un pistolet automatique.

Enfin, il prit son pardessus dans la penderie, noua autour de son cou un cache-col blanc et sortit. Totty l'imita.

— Le voilà qui sort maintenant, dit le portier. Sa voiture l'attend déjà dehors. Vous devriez lier connaissance avec le chauffeur; il vous donnerait des renseignements sur son patron.

Lorsque la voiture démarra, emportant le Docteur Amersham, Totty sortit de sa cachette. Il se dirigea vers une cabine téléphonique et demanda la communication avec Scotland Yard. Mr Tanner n'était pas là. Il ne le trouva pas non plus à son appartement particulier. Totty revint alors à Ferrington Court. Sur son chemin, il eut l'impression qu'un homme l'observait à quelques pas de là. Il examina la silhouette et sursauta. L'étranger avait sans doute l'intention de lui adresser la parole, car il s'avançait au-devant de lui.

— Vous êtes bien Tilling, n'est-ce pas?

— Oui, en personne, répondit le garde-chasse d'une voix maussade. Je vous ai déjà vu sortir de cette maison. Vous êtes allé voir le Docteur Amersham?

— Dites donc, s'indigna Totty. Savez-vous seulement que je suis détective? Vous n'avez aucun droit de me poser des questions.

— Quelle était cette femme qui est entrée dans la maison? Vous l'avez vue? demanda-t-il impatiemment.

— Oui, je l'ai vue.

— Vous la connaissez? Est-ce qu'elle est sortie avec lui? Je suis arrivé trop tard pour la voir venir. Et puis le larbin a appelé la voiture et je n'ai pas pu bien la voir quand elle montait.

— A votre avis, qui était-ce?

— Je crois que ce n'était pas elle. Elle n'est pas

aussi grande et ne s'habille pas comme cela. Mais qui était-ce?

— Soyez tranquille, ce n'était pas votre femme.

L'homme en resta abasourdi.

— Quelle idée! Pourquoi voudriez-vous que ce soit ma femme? Elle est à Marks Thornton. Et lui, où est-il parti?

— Le Docteur Amersham? Eh bien, il est allé à Marks Thornton. Dites donc, mais, au fait, l'ami, qu'avez-vous à espionner le Docteur?

— Occupez-vous de ce qui vous regarde.

A ces mots, Totty lui saisit le bras et le fit tourner sur lui-même.

— Tâchez d'être poli.

— Je vous demande pardon, sergent, dit le garde-chasse d'un air radouci. J'ai des ennuis de famille...

Il partit, tandis que Totty revenait à Ferrington Court.

— Vous ne savez pas, par hasard, où est partie la jeune fille?

— A Treen's Hotel, Tavistock Square, fit le portier. C'est du moins l'adresse qu'elle a donnée au chauffeur.

Totty n'avait pas grande envie d'interroger la jeune fille, mais il avait tout son temps devant lui. Machinalement, il se dirigea vers Tavistock Square. A l'hôtel, on lui dit que la jeune fille n'était pas encore remontée dans sa chambre; elle se trouvait dans le salon en train d'écrire une lettre. Elle était seule lorsque Totty entra et ne le reconnut pas tout d'abord.

— Excusez-moi de vous déranger, Mademoiselle,

je suis le sergent Totty, chargé de l'affaire du Prieuré.

Elle s'arrêta d'écrire et tourna vers lui des yeux étonnés.

— Ah! oui, je vous reconnais, maintenant.

Sa voix était un peu haletante.

— Vous voudriez me poser des questions?

Totty sourit avec amabilité, s'assit sur le bord d'une chaise et posa son chapeau sur ses genoux.

— Je vous ai vue sortir de la voiture et je me suis dit: « Tiens, voici Miss Crane », et puis: « Non, ce n'est pas elle. Qu'est-ce qu'elle viendrait faire en ville? » et puis encore: « C'est tout de même elle... »

La jeune fille écoutait cette explication, reprenant confiance.

— Qu'y a-t-il de nouveau au Prieuré, Mademoiselle? Elle se renversa dans son fauteuil, les mains croisées sur ses genoux.

— Rien que vous ne sachiez déjà.

— Comment va le Docteur Amersham? demanda-t-il résolument.

La jeune fille poussa un long soupir.

— Cela fait longtemps que je ne l'ai vu.

Totty eut un sourire bienveillant.

— C'est curieux! J'aurais juré que je vous ai vue sortir de Ferrington Court.

La jeune fille bondit sur son siège.

— En effet, je l'ai vu ce soir, mais je ne savais pas que cela pouvait vous intéresser, Monsieur Totty. Je m'aperçois que vous m'avez suivie.

— Je ne cherche pas à le nier. J'étais surpris d'apprendre que le Docteur vous avait fait venir ce soir après avoir donné congé à son domestique.

Un instant, elle parut alarmée, puis un sourire plissa les commissures de ses lèvres.

— Je vous remercie, Monsieur Totty. Vous avez été mon ange gardien.

— Cela m'arrive quelquefois, dit-il avec une fausse modestie.

Totty ne pouvait guère résister à la tentation de faire des révélations dramatiques.

— Oui, Mademoiselle, et même, au cas où vous n'auriez pas trouvé le signal d'alarme, j'étais là, moi.

Elle le dévisagea d'un air interrogateur.

— J'étais sur le balcon. Mais ne pouvez-vous pas me donner quelques renseignements sur cet homme?

Elle hésita, puis hocha la tête.

— Non, sauf que c'est un grand ami de Lady Lebanon.

— C'est un joyeux garçon.

Elle sourit malgré elle.

— Je ne l'ai jamais vu très gai, peut-être entendez-vous par là...

— Précisément, dit Totty avec un rire discret. On prononce souvent son nom en même temps que celui de la femme du garde-chasse... Comment s'appelle-t-elle déjà?

Il scrutait le visage de la jeune fille. Visiblement ces petits scandales n'étaient pas arrivés jusqu'aux oreilles d'Isla, car sa surprise n'était pas feinte.

— Vous croyez? Le Docteur et Mrs Tilling? Oh! non, c'est impossible!

— Savez-vous que le Docteur vient de partir pour le Prieuré? dit-il pour terminer cette entrevue infructueuse.

La jeune fille sembla étonnée et il surprit le re-

gard qu'elle jeta sur la lettre qu'elle avait commencée.

— En êtes-vous sûr?

Le sergent Totty déclara qu'il ne se trompait jamais. En réalité, depuis une demi-heure, il torturait son esprit pour trouver un argument plausible pour appuyer son pressentiment.

Après avoir pris congé d'Isla, il retourna à Scotland Yard pour rédiger son rapport. Un agent lui fit savoir que Mr Tanner l'attendait.

— Eh bien, qu'avez-vous trouvé? demanda l'inspecteur. Asseyez-vous là, s'il vous plaît, ôtez votre chapeau — l'habitude veut qu'on se découvre en parlant à un supérieur, surtout dans le bureau particulier de celui-ci —, n'approchez pas trop vos mains de ma boîte à cigarettes et donnez-moi autant de faits et aussi peu d'inventions que possible.

Le sergent Totty était suffisamment fatigué pour être laconique.

— Eh bien, vous ne m'apportez guère de nouveau, en dehors de ce projet de mariage qui ne m'intéresse d'ailleurs aucunement. Tilling était là-bas, n'est-ce pas? Je l'y ai aperçu l'après-midi.

— Il est jaloux, remarqua Totty.

— Et il a d'excellentes raisons pour l'être. Vous tâcherez de vous mettre au courant du retour d'Amersham, car j'ai à lui parler aussitôt. Il n'est pas très prudent pour lui d'ignorer qu'il est surveillé par un jaloux qui a déjà étranglé un chien.

— Et qui a étranglé un chauffeur, suggéra Totty.

Mais Bill Tanner hocha la tête d'un air dubitatif.

— J'en doute fort. L'homme a été étranglé avec un morceau de tissu provenant des Indes. Tilling

se serait simplement servi de ses mains. Non, il nous faut suivre l'autre piste, celle d'Amersham. Il a fait un séjour aux Indes.

Il pressa le bouton de la sonnette.

— Vous avez besoin de quelqu'un? Puis-je vous être utile?

— J'ai besoin de Ferraby. Je vais le charger de pister Miss Crane. Si cela vous dit quelque chose, je peux vous confier ce travail.

Ferraby entra dans le bureau. C'était un jeune homme grand, plein de verve, mi-impertinent, mi-respectueux. Lorsqu'il eut compris de quoi il s'agissait, son visage s'éclaira.

— Miss Crane! J'en suis ravi.

— Vous la connaissez? demanda Tanner étonné.

— Je l'ai aperçue la dernière fois où je suis allé au Prieuré, dit le jeune homme en rougissant légèrement. C'est une bien jolie personne.

Totty hocha la tête d'un air réprobateur.

— Vous n'êtes pas sérieux, mon garçon, dit-il, et, pour une fois, il ne se trompait pas, car si le sergent Ferraby acceptait avec tant d'enthousiasme cette mission, la beauté de Miss Crane n'y était pas pour rien.

CHAPITRE IX

Isla Crane ignorait complètement qu'elle était filée, et si on lui avait dit qu'un officier de Scotland Yard observait le moindre de ses gestes, elle en aurait été bien surprise.

La mission de Ferraby était rendue plus difficile par le fait que la jeune fille le connaissait et lui avait même parlé lors de la première visite de la police au Prieuré. Ayant accompagné discrètement Isla jusqu'à Stevenage, il se rendit au « Cerf Blanc ». Là, il lia conversation avec Tom, le fils de l'aubergiste.

— Vous êtes de Scotland Yard? demanda l'autre. Je vous ai vu avec l'inspecteur Tanner. Y a-t-il du nouveau dans l'affaire de Studd?

— Non, rien, dit Ferraby.

Il était un peu ennuyé de ne pas pouvoir garder l'incognito.

— Je ne me trouvais pas au village cette nuit-là. J'étais à Londres, chez mon oncle qui fêtait son anniversaire, et j'y suis resté, dit Tom.

— Avec Tilling? demanda sur un ton détaché Ferraby.

— Tiens, vous êtes donc au courant? En effet, nous sommes partis ensemble, mais Tilling est rentré de bonne heure.

— Il n'a pas passé la nuit chez votre oncle?

— Non, il n'y avait pas de place pour lui. D'ailleurs, c'est un garçon un peu querelleur, surtout quand il a bu quelques verres. Je n'ai pas insisté pour qu'il reste. Il est rentré par le dernier train. Je ne sais pas quelle mouche l'a piqué. On ne peut plus lui parler. Avez-vous de nouveaux indices, Monsieur Ferraby?

— Je suis obligé de vous causer une déception, dit l'autre, je ne suis pas ici pour cette affaire. Je viens seulement pour me reposer.

Le jeune homme le dévisagea, incrédule.

— Vous êtes peut-être là pour ce faux monnayeur? Comment s'appelait-il donc? Briggs, je crois. Il était ici la nuit du crime. Mon père et moi, nous nous sommes même demandé s'il n'y aurait pas de rapport. Il est vrai qu'il n'avait pas l'air d'un assassin, mais, à regarder les photographies des criminels, aucun d'eux n'en a l'air.

— Vous feriez un excellent détective, déclara Ferraby, et il commença à lui poser des questions au sujet de Tilling.

— Que voulez-vous, disait le jeune homme sans souci de cohérence, cette coquine pousserait l'homme le plus sobre à boire. Ce n'est pas sa faute, le pauvre! Il mène une vie de chien. Quand il l'a connue, elle était femme de chambre chez la Comtesse. Elle provoquait tous les hommes. On dit même que le Docteur...

Il s'arrêta net.

— Le Docteur Amersham, n'est-ce pas?

Le jeune homme ne répondit pas et se mit à frotter le comptoir avec un zèle redoublé.

— Je n'aime pas beaucoup les potins, grogna-t-il.

Le lendemain matin, Ferraby fit un tour dans les environs et s'approcha de la maisonnette du garde-chasse. Il s'assit sur une pierre, fumant sa pipe, et, après une heure d'attente, sa patience fut récompensée. Une jeune femme descendait le sentier, portant un panier à provisions à la main. En passant près de Ferraby elle lui jeta un regard qui n'était pas tout à fait indifférent.

Elle était jolie; avec un peu de frais et de bonne volonté, elle aurait même pu être très belle. Elle était mise avec goût. Ses souliers étaient élégants et ses bas de soie claire étaient très fins. Le petit chapeau collé à ses tempes n'était pas de ceux qu'on trouve dans les magasins bon marché. Le sergent Ferraby remarqua même à son poignet une petite montre encerclée de brillants. Lorsqu'elle passa devant lui, il lui adressa la parole.

— Excusez-moi, c'est bien ici le Prieuré Marks.

Elle se retourna immédiatement. On aurait dit qu'elle n'attendait que d'être interpellée.

— Oui, c'est bien ici.

Sa voix avait quelque chose de commun, mais ses yeux brillaient d'un éclat vif. Le rouge de ses lèvres était avivé artificiellement. Le village lui reprochait de se peinturlurer.

— A vrai dire, vous lui tournez le dos. L'entrée du château est de l'autre côté. Voulez-vous que je vous y conduise? proposa-t-elle timidement.

— Vous m'obligeriez infiniment.

Tout en s'avançant, elle se retourna à deux ou trois reprises, comme si elle craignait d'être suivie. Apercevant le regard étonné de Ferraby, elle expliqua:

— Il m'avait semblé entendre la voix de mon mari. Vous connaissez quelqu'un au château?

— Oui, un peu.

— La Comtesse? demanda-t-elle d'un air malicieux.

— Oui, j'ai été présenté à la Comtesse.

— Et le jeune Comte, vous le connaissez aussi?

— Je l'ai vu une ou deux fois. Ce matin encore je l'ai vu descendre la route.

La jeune femme le regarda d'un air méfiant.

— Puisque vous savez où se trouve la route du château, pourquoi m'avez-vous demandé le chemin?

Sans se déconcerter, Ferraby décida d'y aller carrément.

— Tout d'abord, je ne vous ai pas du tout demandé le chemin. Ensuite, quand on veut adresser la parole à quelqu'un, on dit n'importe quoi.

Il n'eut pas à regretter sa franchise, car, au lieu de se fâcher, la jeune femme éclata de rire.

— Vous vouliez donc m'adresser la parole! Vous allez encore faire jaser les gens qui se préoccupent déjà assez de moi. Vous ne connaissez sans doute pas le Docteur Amersham? demanda-t-elle d'un ton qu'elle voulait rendre indifférent.

— Je l'ai déjà vu quelque part et je crois même qu'on nous a présentés.

— C'est un très chic type, et formidablement intelligent! Il faut vous dire que j'admire les gens intelligents. Il n'y en a pas beaucoup dans le monde. Je préfère même l'esprit à la beauté. Le Docteur Amersham a énormément voyagé, et d'ailleurs un médecin sait déjà beaucoup plus de choses que n'importe qui. N'est-ce pas, Monsieur...?

— ...Ferraby. Et votre mari n'est pas intelligent?

Un sourire ironique passa sur le visage de la jeune femme, qui se figea en une expression dure.

— Mon mari, dit-elle, est un homme assez gentil, mais pas très brillant. Mais voici la route du château, que vous auriez d'ailleurs fort bien trouvée sans moi. Etes-vous pour longtemps dans le pays?

Ferraby était un beau garçon. C'était un de ces hommes qui plaisent aux femmes au premier coup d'œil.

— Un ou deux jours, peut-être, commença-t-il, puis il s'arrêta net et rougit violemment.

Isla Crane descendait la route et lui jeta un regard en passant devant lui. Ce regard lui disait deux choses: d'abord qu'elle le reconnaissait, ensuite qu'elle était étonnée de le voir en conversation avec la femme du garde-chasse. Il aurait voulu courir pour la rattraper et lui donner des explications, mais il se maîtrisa.

— C'est Miss Crane, dit Mrs Tilling, à qui la confusion du jeune homme n'avait pas échappé. C'est la secrétaire de la Comtesse. Elle fait des manières, bien qu'elle n'ait pas un sou en dehors de ce que la Comtesse lui donne. Mais il y a des femmes qui sont fières, même quand elles sont pauvres. Vous la trouvez jolie? Pas moi. Elle ne fait pas très jeune, continua-t-elle d'une voix où perçait de l'aigreur. Son teint n'est pas trop vilain, mais elle n'a pas d'expression.

Puis, tout à coup, elle lui tendit sa main gantée et partit.

Ferraby eut l'impression que quelqu'un l'observait de derrière un rideau du « Cerf Blanc ». C'était Tom,

le fils de l'aubergiste, qui le salua avec un large sourire.

— Eh bien, vous lui avez tapé dans l'œil. Non, mais quelle femme! Moi, je me garde d'elle comme de la peste, je vais bientôt me marier et ma fiancée n'aime pas les histoires.

Il se démenait derrière le comptoir.

— Vous croyez qu'il est trop tôt pour prendre un bock?

— Il n'est jamais trop tôt pour moi, dit Ferraby, peu respectueux de la vérité.

Tout à coup, il sentit une main lourde s'appesantir sur son épaule.

— Vous connaissez ma femme?

Il se retourna et dévisagea le garde-chasse. C'était un garçon plutôt laid, dont les yeux flamboyaient d'une fureur mal contenue.

Ferraby appuya ses coudes sur le comptoir, sans détacher son regard de l'homme.

— Si vous posez encore votre main sur mon épaule, dit-il délibérément, d'un coup de poing je vous défonce la mâchoire. Je ne connais pas votre femme, car je devine que vous êtes Tilling. J'ai fait route avec elle et si vous voulez en savoir plus long je vous envoie rouler dehors d'un coup de pied.

L'homme était un matamore dont le courage ne faisait pas long feu.

— J'ai tout de même bien le droit de savoir, grogna-t-il, déjà capitulant.

— Vous avez avant tout le droit d'être poli, rétorqua Ferraby.

— Je ne veux pas que des étrangers accostent ma femme.

— Je ne suis pas un étranger, dit Ferraby, mis de bonne humeur. Je suis un détective de Scotland Yard, donc un ami de tout le monde.

Ebahi, Tilling regardait fixement le jeune homme et sa voix devint rauque comme celle d'un homme en proie à une émotion subite.

— De Scotland Yard, balbutia-t-il. Je ne savais pas.

Puis il ajouta rapidement:

— Vous l'avez interrogée?

CHAPITRE X

Avant que Ferraby eût pu lui répondre, l'homme avait tourné les talons et était sorti de l'auberge.

Ferraby n'était pas un buveur, surtout pas un buveur matinal. Mais la buvette était un excellent poste d'observation. Il resta donc, le verre à la main, à contempler la route, dans l'espoir de revoir Isla Crane. Il brûlait d'impatience de lui parler, de lui expliquer sa conversation avec Mrs Tilling.

Enfin il l'aperçut. Déposant vivement son verre, il essuya ses lèvres et, avec une négligence feinte, il se dirigea vers la route. Il réussit à capter un regard de la jeune fille et lui donna un coup de chapeau.

— Vous ne me reconnaissez pas, Miss Crane?

— Mais si, répondit-elle en souriant. Vous êtes Mr Ferraby. N'est-ce pas vous que j'ai croisé tout à l'heure avec Mrs Tilling? Vous êtes sans doute en mission ici?

— En effet, nous avions à vérifier plusieurs informations au sujet de ce faux monnayeur.

Elle poussa un soupir de soulagement. Il semblait qu'elle redoutât son interrogatoire. Ils se dirigèrent ensemble vers le château et, à une centaine de pas de l'entrée, elle s'arrêta.

— Vous ne devriez pas m'accompagner plus loin, Monsieur Ferraby, dit-elle, sans quoi on pourrait croire que ce n'est pas l'affaire du faux monnayeur qui vous intéresse, mais celle du meurtre du Prieuré, et cela ennuierait beaucoup la Comtesse.

Elle se retourna brusquement, scrutant la route. Son ouïe était plus fine que celle de Ferraby, car elle avait déjà perçu un bruit de pas sur le gravier. Le passant approchait. C'était un jeune homme en vêtements de flanelle, la tête nue. Il salua de loin la jeune fille.

— Vous connaissez le Comte Lebanon? demanda-t-elle à voix basse.

— Je l'ai déjà vu, mais je ne crois pas qu'il m'ait reconnu.

— Bonjour Isla.

Le jeune homme regarda attentivement le détective.

— Mais je vous connais, s'écria-t-il.

Son visage se contracta dans un effort pour concentrer ses souvenirs.

— Vous êtes venu ici avec Mr Tanner. Votre nom est Ferret... Ferraby, plutôt...

— Vous avez une excellente mémoire, Milord, dit le détective en souriant.

— C'est ma seule qualité. Mais, à propos, que faites-vous ici? Vous faites passer un interrogatoire à cette pauvre Isla? Moi, personne ne m'a rien demandé, même pas Tanner. Avez-vous vu le Docteur Amersham?

Cette question s'adressait à la jeune fille.

— Je ne savais pas qu'il fût ici.

— Vous connaissez le Docteur Amersham? de-

manda Lord Lebanon en se tournant vers Ferraby.

— Très peu.

— Je voudrais pouvoir en dire autant. Son intimité serait peut-être très instructive pour un détective, mais nullement pour des gens paisibles de notre espèce.

Il regarda Ferraby d'un air préoccupé.

— Mais, au fait, qu'est-ce que vous êtes venu faire ici? C'est au sujet de ce meurtre, sans doute.

— Non; Mr Ferraby dit qu'il s'occupe de l'affaire du faux monnayeur qui est passé par ici.

— En effet, je me rappelle. Est-ce au « Cerf Blanc » que vous êtes descendu, Monsieur Ferraby? Vous auriez dû venir au Prieuré. Je suis sûr que la Comtesse n'y aurait pas vu d'inconvénient. Quant à moi...

Il intercepta le regard de la jeune fille et s'arrêta net.

— Vous êtes sans doute très mal à votre aise dans cette auberge. C'est une véritable écurie.

— Voyons, Willie, c'est une auberge très convenable, remarqua la jeune fille.

— J'ai la meilleure chambre, dit en souriant Ferraby, et une excellente paire de jambes pour en sortir quand je ne m'y sens pas bien.

Le jeune Comte se mit à rire.

— J'espère que vous ne vous mettez pas à marcher pendant votre sommeil.

Tout à coup, il eut l'air de regretter ces paroles.

— Je vous demande pardon, Isla.

A la grande stupéfaction de Ferraby, la jeune fille devint rouge, puis blême.

— Vous venez au château maintenant, Monsieur Ferraby? Je vous accompagne.

— Non, Monsieur Ferraby a fait quelques pas avec moi, mais il retourne au village.

— Dans ce cas, je vais faire un tour au village, moi aussi.

La jeune fille partit presque sans dire un mot d'adieu.

— Isla, cria le jeune Lebanon, si vous voyez Gilder caché derrière ce buisson, vous pouvez lui dire que je sais qu'il est là. Il peut sortir de sa cachette. Ça lui évitera d'attraper des rhumatismes, l'herbe est très humide.

Tout en marchant, Ferraby remarqua, tout étonné, que la jeune fille s'était effectivement arrêtée devant le buisson désigné par Lord Lebanon et parlait à une personne invisible.

— Je savais qu'il était là, murmura le jeune homme, et, prenant le bras de Ferraby, il pressa le pas.

Il était d'une taille au-dessous de la moyenne et arrivait à peine à l'épaule de Ferraby.

— Vous faites certainement beaucoup de... filatures dans votre métier, c'est bien le terme qu'on emploie, je crois. Quelle sensation cela vous ferait-il si, à votre tour, vous vous sentiez suivi? Quant à moi, je ne trouve pas cela drôle du tout.

— On vous a donc suivi? demanda Ferraby surpris.

Lebanon hocha la tête si énergiquement que ses lunettes à monture d'écaille glissèrent de son nez.

— En dépit de ce que je viens de dire à Isla, je

suis suivi, même en ce moment, constata-t-il calmement.

Ferraby se retourna et aperçut, en effet, un homme de haute taille qui avançait lentement, à quelque distance derrière eux. Il reconnut un des valets qu'il avait aperçus lors de sa première visite au Prieuré.

— C'est une sensation bien désagréable, mais on s'y fait à la longue. Tenez, je vais vous dire une confidence.

Il lâcha le bras de son compagnon et le dévisagea.

— Savez-vous pourquoi je vous accompagne? Pour embêter cet homme qui est derrière nous! Et quand je dis embêter, je pense « effrayer ». Si je ne me trompe, il a dû vous reconnaître, et sachant que vous êtes de Scotland Yard, il a encore plus la frousse. Ne me demandez pas pourquoi, je n'en sais rien. Mais il suffit de prononcer le nom de Scotland Yard dans notre demeure ancestrale pour produire une atmosphère auprès de laquelle le Grand-Guignol fait l'effet d'un boudoir intime.

Ils traversèrent la grand-route et se dirigèrent vers le « Cerf Blanc ». Là, le jeune Lord prit congé du détective.

Ferraby resta un moment sur le seuil de l'auberge, à suivre du regard Willie qui s'éloignait. Gilder était toujours à ses trousses. Apparemment il ne voulait pas perdre son maître de vue.

Tom, le fils de l'aubergiste, avait assisté à cette scène.

— Tiens, je ne savais pas que vous connaissiez le Comte.

Il était sans doute impressionné par l'amitié qui semblait unir les deux jeunes gens.

— C'est un garçon très bien, mais je ne changerais pas avec lui pour un million.

— Pourquoi? demanda Ferraby.

— Parce qu'il n'est pas maître chez lui. Les vrais maîtres, ce sont la Comtesse et le Docteur. Lord Lebanon, c'est un peu comme la cinquième roue du carrosse. Un de ces matins...

Il se contenta de hocher la tête éloquemment.

— Eh bien, quoi, un de ces matins? questionna Ferraby après un long silence.

— Je n'en sais rien. Ils ont déjà eu Studd. Ils auront peut-être aussi le Comte. Studd en savait trop long, et j'ai comme l'impression que le jeune Lord leur met lui aussi des bâtons dans les roues.

Il refusa de préciser ses sombres pronostics. Néanmoins, le soir même, Tom communiqua à l'inspecteur les détails de sa conversation.

CHAPITRE XI

Les soirées du Prieuré étaient lugubres, même quand tout allait bien. Ce jour-là, Amersham était parti pour Londres et Willie Lebanon n'avait personne à qui chercher noise. Isla était montée dans sa chambre de très bonne heure et Lady Lebanon avait refusé catégoriquement de faire une partie de trictrac et d'écouter les potins du village. Même dans ses bons jours, elle n'était pas très communicative, et Willie, de son côté, n'arrivait pas à s'intéresser aux sciences héraldiques.

Le jeune Lord était légèrement inquiet. Il pressentait que sa mère avait quelque chose à lui dire, quelque chose de pas trop agréable. Le silence dans lequel elle s'enfermait était de mauvais augure et faisait prévoir une sortie pénible.

— Avec qui t'es-tu promené ce matin, Willie? demanda-t-elle enfin.

Le jeune homme chercha à rassembler son courage pendant un instant.

— Avec quelqu'un que je connais. Je ne sais plus comment il s'appelle.

— C'est un officier de police, je crois.

— C'est possible, dit Willie en feignant l'indifférence.

— De quoi parliez-vous?

— De rien. On a bavardé un peu. Il est descendu au « Cerf Blanc ». C'est un très chic type. Il est venu ici pour recueillir des renseignements au sujet d'un faux monnayeur.

Elle se mordit les lèvres et fixa ses yeux sombres sur son fils.

— Il est venu ici pour recueillir des renseignements au sujet du meurtre.

— Du meurtre de Studd?... Vous croyez?

— Oui, c'est certain, on l'a vu parler à Mrs Tilling. J'espère que tu as été discret, Willie.

Le jeune homme fut pris d'un accès d'hilarité.

— Discret? Ça c'est pas mal. Je n'ai pas à être discret, puisque je ne sais rien! J'ai peut-être des soupçons, mais c'est tout. Si j'avais une certitude, j'aurais abattu l'assassin comme un chien, surtout si c'est l'individu que je pense.

Lady Lebanon ne sourcilla pas. Elle fixait son fils d'un regard presque hypnotique.

— Tu parles beaucoup trop à la légère, Willie, dit-elle d'une voix ferme. Comprends-tu seulement le danger qu'il y a à diriger les soupçons sur quelqu'un? La police est capable d'élaborer une version qui suffirait à envoyer un homme parfaitement innocent en prison.

— Un homme parfaitement coupable, dit Willie en s'obstinant. Voyons, maman, je ne vous comprends pas du tout. On dirait que vous voulez protéger l'assassin de Studd.

La Comtesse se raidit, mais son visage ne trahit pas ses sentiments.

— Qu'as-tu dit à cet officier?

— Rien.

Il se leva brusquement et jeta le journal qu'il tenait à la main.

— Il ne s'est pas montré la moitié aussi curieux que vous, maman. Je vais me coucher.

Comme il se dirigeait vers l'escalier, il vit Gilder debout sur une des premières marches, son visage grognon encore enlaidi par une expression méchante.

— Attendez un instant, Milord. Qu'avez-vous raconté à cet oiseau?

— Gilder! cria Lady Lebanon d'une voix impérative. Laissez passer le Comte.

Willie blêmit de fureur et ne trouva rien à dire. Il bouscula le valet et gravit l'escalier quatre à quatre.

— Vous vous y êtes pris bien maladroitement, Gilder.

— Je vous demande pardon, Milady, répliqua le valet sans qu'aucun regret ne perçât dans sa voix. Ce policier m'a exaspéré aujourd'hui. Je croyais que l'enquête était déjà terminée. Et voilà qu'ils recommencent de plus belle. Cet homme est un agent de Tanner.

— Oui, il est descendu au « Cerf Blanc ». Je ne serais pas mécontente de savoir exactement ce qu'il est venu faire ici et quand il compte s'en aller.

Lady Lebanon prit la cassette où elle serrait son argent et monta l'escalier. C'était une personne méthodique. Elle se levait et se couchait selon un horaire rigoureux, excepté les jours où la visite du Docteur Amersham venait troubler l'ordonnance de sa vie. Cependant, le dernier client retardataire ayant été poliment mis à la porte du « Cerf Blanc »,

le sergent Ferraby sortit faire un tour. Il emprunta le même chemin que le matin et se trouva bientôt devant la maison du garde-chasse. Dans l'obscurité, il entrevit une silhouette devant la porte. C'était une femme enveloppée d'un châle sombre qui fumait une cigarette.

— Tiens, c'est vous, dit Mrs Tilling en étouffant sa voix. Le pays n'est pas bien gai, vous vous ennuyez, sans doute.

— Mais non, pas du tout. Mais à propos, j'ai vu votre mari ce matin. Ma tête ne lui revient pas.

La jeune femme haussa les épaules.

— Ça ne m'étonne pas. Ils sont plutôt rares les gens dont la tête lui revient. Pour le moment il est à son travail, il y a des braconniers par ici. Je regrette de ne pas pouvoir vous faire entrer, mais nous pourrions peut-être nous promener.

Ferraby était indécis.

— Non, je préfère rentrer me coucher au « Cerf Blanc ». Je suis fatigué.

Mrs Tilling éclata d'un rire moqueur.

— Vous avez peur de Johnny. Vous pouvez être tout à fait tranquille. J'ai l'habitude de me promener le soir; il n'y voit pas d'inconvénient, pourvu que je ne m'éloigne pas de la maison.

Tout à coup, sa voix changea.

— Qui a tué Studd? demanda-t-elle.

Sa voix avait un accent métallique et vibrait d'une colère dont il ne l'aurait pas crue capable.

— Ignoble assassin! Vous verrez, Monsieur Ferraby, que je le trouverai avant la police!

Elle haletait et sa voix était entrecoupée de sanglots.

— Studd était votre ami, n'est-ce pas?

— Il était mon amant, dit-elle d'un ton de défi. C'était le seul homme au monde que...

Elle s'arrêta, ne pouvant réprimer son émotion.

— J'étais sur le point de demander le divorce pour me marier avec lui. Il m'avait promis de m'emmener loin de ce sale village. Si je trouve le coupable, je ne m'embarrasserai guère de scrupules, je l'enverrai tout droit à la potence.

Une rage mal contenue perçait dans sa voix. Ferraby l'écoutait avec un intérêt croissant.

— C'est au sujet de cette affaire que j'aurais voulu vous parler ce soir. Je vous attends ici depuis deux heures. Vous pensiez peut-être que je recherchais un flirt. Eh bien, vous vous trompez. Je voulais seulement tirer de vous ce que vous saviez sur cette affaire, mais je vois que vous ne savez rien.

Un silence de mort régnait autour d'eux. Seules les gouttes d'eau tombaient de temps en temps des arbres, car il avait plu dans la journée.

— C'est en venant me rejoindre qu'il a été tué.

— Votre mari est rentré cette nuit-là par le dernier train. Vous le saviez?

Elle le fixa d'un air incrédule.

— Non, il n'est rentré que le lendemain matin.

— Et moi je vous dis qu'il est rentré dans la nuit, répéta Ferraby, avec le dernier train.

Il put l'entendre respirer fortement.

— Mon Dieu, est-ce bien vrai? Je n'en savais rien.

Ils se dévisageaient dans la pénombre. La seule lumière provenait d'une petite lampe à pétrole qui éclairait l'entrée du village.

— Ah! ça, c'est déjà quelque chose, dit-elle enfin. Bonsoir, Monsieur Ferraby.

Avant qu'il ait eu le temps de répondre, elle avait disparu dans l'obscurité. Il se dirigea vers l'auberge, plongé dans ses réflexions.

C'était à juste titre qu'il avait vanté le confort de sa chambre: une grande pièce basse mais spacieuse, dont le papier était peut-être un peu trop criard, mais dont le mobilier était massif et le lit à colonnes prometteur.

Il se mit à son aise, lut encore pendant une demi-heure, ouvrit le vasistas, tira les rideaux presque transparents et se dévêtit.

Ferraby était à l'âge où l'on a le sommeil sain et profond. D'ordinaire, il s'endormait dès que sa tête touchait l'oreiller, mais, cette nuit-là, de longues minutes s'écoulèrent avant qu'il se sentît envahir par le sommeil. Sa dernière sensation fut d'entendre les douze coups de minuit qui sonnaient à l'église du village.

Puis il commença à rêver. Ce fut un cauchemar torturant, horrible. Il marchait aux côtés d'Isla Crane, le long de la route, lorsque quelqu'un le surprenait par derrière et lui jetait quelque chose autour du cou. Le nœud se serrait de plus en plus. Il faisait des efforts pour pouvoir respirer. Sa tête s'était enflée démesurément. Il luttait désespérément quand il se réveilla. Ce n'était pas un rêve: son cou était pris dans un lien étroitement serré.

Il se dressa sur son lit, cherchant à se libérer de l'entrave. Il tirait farouchement sur le lien, mais sentait ses forces défaillir. Dans un suprême effort, il tendit le bras jusqu'à la chaise où il avait posé

son veston. Dans une poche se trouvait son canif. Il le retira, l'ouvrit et, d'un geste sauvage, attaqua l'étoffe.

L'instant d'après il était libre, mais il roula à moitié évanoui par terre.

Vaguement il entendit un bruit de pas, puis sa porte s'ouvrit.

— Qu'y a-t-il?

C'était la voix de Tom. Le fils de l'aubergiste aperçut le détective gisant sur le plancher, posa sa bougie sur la commode et redressa Ferraby. L'aubergiste arriva à son tour. Les deux hommes traînèrent le détective vers la fenêtre pour le faire mieux respirer.

Ferraby revint à lui, mais ses genoux tremblaient encore et sa tête était en proie au vertige.

Il désigna un chiffon rouge qui traînait par terre.

— Ramassez ça, dit-il. J'en aurai besoin.

Il avait compris que c'était un pendant de l'écharpe qui avait servi à étrangler Studd.

Tout prouvait que son agresseur devait être doué d'une force herculéenne. De plus, il n'avait pu pénétrer que par la fenêtre. Il y avait encore la trace de son soulier sur la croisée.

A la lumière du jour, Ferraby se mit à inspecter les lieux. Mais il ne put trouver aucun indice, en dehors de cette empreinte de soulier, d'ailleurs peu précise. Il téléphona aussitôt à Tanner.

— Je suis honteux, dit-il en guise d'excuse. Je suis venu ici chercher l'étrangleur et c'est lui qui m'a eu.

— Il est sans doute plus habile que vous, fit sèchement Bill Tanner.

L'inspecteur lui demanda encore s'il avait vu Amersham à Marks Thornton.

— Non, il n'est pas là; il est parti hier soir.

— Il n'est pas rentré à Londres, répondit Tanner. Je crois qu'il faut tout de même le chercher du côté de Marks Thornton. Renseignez-vous sur place. Et surtout n'oubliez pas de rapporter votre écharpe.

Le soir, lorsque Ferraby arriva à Londres, il ne trouva plus l'inspecteur dans son bureau. Il pensa qu'il s'était croisé sur la route de Marks Thornton avec son chef. Il ignorait que Tanner avait pris une tout autre direction.

CHAPITRE XII

L'inspecteur Tanner arriva dans l'après-midi dans un riant village du Berkshire. Au lieu d'aller directement au presbytère de Peterfield et d'interroger le sympathique Révérend John Hastings, il alla visiter les ruines du château. Il y trouva de vieux registres ecclésiastiques qui remontaient à 1400. Bref, l'inspecteur Tanner passa un après-midi fort instructif. Lorsqu'il revint à Londres, il n'y trouva plus Ferraby, mais un rapport que celui-ci avait rédigé à la hâte, ainsi que l'instrument de la tentative criminelle.

Le rapport était ainsi conçu:

« Vous aviez raison en ce qui concerne Amersham. Il a passé la nuit à Cranleigh, à cinq kilomètres de Marks Thornton. Il est descendu à l'auberge et a laissé sa voiture au garage et je n'ai pas pu établir l'endroit où il a passé la soirée et la nuit. »

Tanner lut et relut la note, la plaça dans un dossier et ferma le tiroir à clef.

L'affaire du Prieuré Marks le passionnait de plus en plus. Sans mettre au courant Ferraby, il envoya un troisième détective sur place et lui-même dirigea ses recherches d'un autre côté: il chercha à établir les circonstances du décès du vieux Lord Lebanon, mort subitement pendant le séjour de son fils aux

Indes. Le lendemain matin, le nombre des détectives chargés de l'affaire du meurtre du chauffeur fut porté à douze. L'un d'eux annonça à son chef le retour du Docteur Amersham à son appartement; un autre continua les recherches amorcées par Tanner à Peterfield; un troisième poursuivait de patientes investigations au consulat américain.

A sept heures du soir, Tanner apprenait que le Docteur Amersham venait de quitter Ferrington Court pour aller au Prieuré. Aussitôt, il partit de Scotland Yard, muni d'un mandat de perquisition.

Le portier de Ferrington Court dut évidemment lui ouvrir la porte de l'appartement.

— Je serai obligé de mettre le Docteur au courant dès son retour, observa-t-il.

— Certainement. Toutefois, si vous l'oubliez, je vous en serai très reconnaissant. Je tâcherai de tout remettre en ordre.

Assisté de Totty, l'inspecteur se livra à un examen méthodique de l'appartement. Tout prouvait dans cet intérieur que le Docteur était loin d'être un anachorète. Les pièces étaient luxueusement meublées et ornées de bibelots précieux apportés des Indes. Le bureau céda à la clef persuasive de Totty, mais ils n'y trouvèrent rien de révélateur sur les ressources ni le mode de vie du propriétaire. Il semblait que le Docteur Amersham pratiquait un peu, car on découvrit dans sa chambre à coucher une trousse médicale et quelques instruments de chirurgie. Cependant, ces outils devaient depuis longtemps rester inutilisés, car ils étaient enduits d'une forte couche de graisse.

C'est Tanner qui devait faire la plus précieuse

découverte. Lorsque tous les tiroirs du bureau furent vidés, il remarqua que deux d'entre eux étaient plus courts que les autres. Il frappa sur la cloison du fond qui rendit un son creux. Une fente minuscule lui permit d'introduire son ongle et d'ouvrir la cachette. Sa main rencontra une matière souple. Il siffla de contentement: c'était une écharpe rouge, faite du même tissu que celle trouvée autour du cou de Studd.

Il appela Totty qui, pourtant peu avare de paroles, resta muet devant cette découverte. Dans un coin de l'écharpe, une étiquette identique à celle de l'instrument du crime portait le nom du même fabricant.

Les deux détectives se dévisagèrent en silence. Enfin, Tanner parla:

— Je vais demander demain au Docteur Amersham de m'expliquer ce que cela veut dire, dit-il en scandant ses mots, et je ne crois pas qu'il en soit ravi.

***

Il y avait au Prieuré deux personnes qui se détestaient cordialement: le maître d'hôtel, Mr Kelver, et la femme de chambre de la Comtesse, Jane.

Cette animosité remontait au jour où Jane, avec son entrain habituel, avait rapporté à Mr Kelver des potins sensationnels sur la Comtesse, potins qu'elle tenait, disait-elle, d'une source digne de foi. Mr Kelver avait écouté, impassible. Lorsqu'elle eut fini, il lui dit:

— Voyez-vous, Miss Jane... j'aurais préféré que

vous ne me mettiez pas au courant de ces choses-là. La vie privée de mes maîtres ne m'intéresse pas outre mesure. Les membres de l'aristocratie jouissent de certains privilèges qui peuvent sembler aux basses classes... disons spéciaux.

Le visage de la femme de chambre devint écarlate.

— Alors, pour vous, je suis de basse classe, commença-t-elle, rageuse.

D'un geste péremptoire, Kelver la fit taire. C'est ce geste qu'elle ne devait jamais lui pardonner. Depuis, ils s'étaient voué l'un à l'autre une profonde animosité, passive de la part du maître d'hôtel, agressive de la part de Jane. Mr Kelver n'en souffrait pas. Toute sa vie s'était passée dans l'atmosphère hostile de l'office. Cela donnait du piment à son existence.

Jane était une femme de chambre privilégiée. Elle avait accès à toutes les parties du château, même après l'heure où les autres serviteurs se voyaient confinés dans l'aile qui leur était réservée. On savait qu'elle jouissait d'une certaine influence auprès de la Comtesse et on l'entourait du plus grand respect.

Ce jour-là, le maître d'hôtel remarqua que Jane n'était pas dans son assiette. Elle était agitée, nerveuse et d'une humilité qui ne lui était pas coutumière.

— J'espère, Monsieur Kelver, que vous voudrez bien passer l'éponge sur tout ce qui s'est passé entre nous. Si jamais une jeune fille a eu besoin d'un ami, c'est bien moi aujourd'hui.

Elle lui ouvrit son cœur. La Comtesse, très bizarre depuis le matin, venait de la congédier sans aucune raison.

— Je ne sais vraiment pas ce qu'elle a à me reprocher. Tout la mécontente aujourd'hui. Mais cela n'a pas d'importance, je voulais de toute façon lui rendre mon tablier. J'en ai soupé de cette sale boîte.

— Miss Jane, murmura Kelver scandalisé.

— Parfaitement, une sale boîte, une maison hantée. J'en ai vu des choses, Monsieur Kelver, le soir, pendant que vous étiez de l'autre côté. Mais quand le moment viendra je saurai parler.

— Voyons, chère Miss Jane, dit Kelver de sa voix pontifiante. La parole est d'argent et le silence est d'or. Le monde est fait de toute sorte de gens. En effet, Mme la Comtesse n'est pas dans sa disposition habituelle aujourd'hui. Elle doit avoir des ennuis. Vous devriez comprendre que les gens bien nés ont le droit d'avoir leurs sautes d'humeur.

En effet, la nuit précédente n'avait pas été très calme au Prieuré. Le Docteur Amersham était arrivé à neuf heures du soir, dans des dispositions plutôt aigres.

— Chère Comtesse, dit-il, je vous serais obligé de m'avertir plus tôt quand vous aurez besoin de moi. J'avais justement un rendez-vous très important.

Lady Lebanon était assise, très droite, dans le fauteuil du grand salon, sa pâleur de cire accentuée par l'éclat sombre de ses yeux menaçants.

— Je suppose que c'est au sujet de ce détective que vous m'avez appelé. S'il est assez fou pour se laisser étrangler...

— Qui vous l'a dit? demanda-t-elle rapidement.

— J'en ai entendu parler.

— Par qui? répéta-t-elle.

— Par Gilder. Il m'a appelé au téléphone.

Pendant un bon moment, elle le regarda sans mot dire. Puis:

— Ce n'est pas pour vous parler du détective que je vous ai appelé. C'est pour une affaire qui vous concerne.

Elle prit une feuille de papier sur le bureau.

— Une femme est venue me voir ce matin, une fille de salle d'un bar du village.

L'expression du Docteur se transforma en un clin d'œil.

— Eh bien? demanda-t-il d'un air de défi.

— Il paraît que vous lui avez fait la cour.

Il éluda la question.

— Balivernes! Si vous écoutez tout ce qu'on vous raconte!

— C'est vrai? demanda-t-elle à nouveau. Cette personne vous connaît intimement... C'est à dessein que je choisis mes termes...

— Je ne suis pas ici à confesse.

— J'ai entendu d'autre part des histoires concernant la femme de Tilling.

Il eut un rire forcé.

— Evidemment. Si « certaines histoires » vous intéressent! J'espère que vous ne m'avez pas fait venir exprès de Londres pour me gronder comme un enfant qui a dérobé un pot de confitures?

Elle le fixa un instant, puis baissa le regard.

— C'est donc vrai? dit-elle. Vous êtes un grossier personnage! Cela ne peut pas continuer ainsi.

Il s'installa dans un fauteuil, alluma un cigare, tira une bouffée et dit:

— C'est tout à fait mon avis. En effet, cela ne peut

pas durer plus longtemps. J'ai décidé de quitter l'Angleterre pour aller me fixer en Italie. J'en ai par-dessus la tête de ce sale travail.

Elle se redressa. Son langage vulgaire la blessait au vif.

— Vous avez touché de beaux salaires pour faire ce « sale travail », remarqua-t-elle.

Le Docteur partit d'un rire sonore.

— Nous n'avons pas la même conception des beaux salaires. Mais je ne veux pas entrer en discussion à ce sujet. Comme je vous le disais, je pense quitter l'Angleterre, m'acheter une villa à Florence et oublier l'existence du Prieuré.

— Et vous voudrez peut-être oublier aussi l'existence de mon compte en banque. Cela me rendrait service.

Le Docteur sourit.

— Ce n'est pas votre compte, mais celui de Willie. Il voudra bien, comme jusqu'ici, signer les chèques. Non, cela, en effet, je ne l'oublierai pas. J'y tiens même tout particulièrement.

L'électricité était dans l'air. La Comtesse pressa la sonnette qui se trouvait sur la table.

— Nous en reparlerons demain matin. Mais je vous prie, Amersham, de veiller un peu à votre conduite. Vous compromettez ma maison. Vous n'êtes pas un tout jeune homme.

La vanité du Docteur Amersham était blessée et on pouvait lire son dépit dans son regard.

— Mon âge n'a rien à voir ici. D'autre part, je ne reste pas ici cette nuit; je rentre à Londres séance tenante.

Elle le regardait avec mépris.

— Je n'avais jamais réalisé à quel point vous êtes vulgaire.

— Vous réaliserez encore autre chose. Vous réaliserez, par exemple, que la police va perquisitionner ici et que votre sort dépend de cette perquisition. Vous réaliserez que vous êtes à ma merci et cela vous incitera à être plus prudente. Et maintenant, je m'en vais. J'aurai peut-être quelques mots à dire à l'inspecteur Tanner.

Lady Lebanon secoua la tête, incrédule.

— Je ne le pense pas. D'ailleurs, personne ne vous croira. Osez seulement leur dire quelque chose. Vous semblez oublier, mon cher Amersham, que vous êtes compromis vous-même.

Il la foudroya du regard. On aurait pu croire qu'il allait la battre.

— Bien, dit-il enfin. On verra ça. Je reste.

Il traversa le salon, et la Comtesse entendit la lourde porte se refermer sur lui. Elle ne bougea pas, les yeux fixés sur la fenêtre obscure.

— Vous m'avez appelée, Milady?

La Comtesse tressaillit. C'était Jane. Lady Lebanon avait déjà oublié qu'elle avait sonné. Depuis quand la femme de chambre était-elle là? Qu'avait-elle entendu? Comme lisant dans les pensées de sa maîtresse, la femme de chambre déclara:

— J'ai attendu que vous soyez seule pour venir.

— Bien, dit Lady Lebanon. Je serai dans ma chambre dans quelques minutes.

Jane entendit un bruit de pas rapides dans l'escalier. Elle se retourna. C'était Isla.

— Qu'as-tu donc, Isla? demanda la Comtesse d'une voix brusque.

— Je n'ai rien, répondit la jeune fille.

Mais elle mentait. Son visage exprimait une peur atroce.

D'un geste, la femme de chambre fut renvoyée.

— Mais dis-moi ce que tu as, insista Lady Lebanon, et elle lui désigna la carafe sur la table.

La jeune fille secoua négativement la tête.

— Je ne veux pas de vin. Où est Gilder? s'enquit-elle.

— Je ne sais pas. Dans sa chambre, probablement.

— Non, il est sorti, cria la jeune fille d'une voix terrifiée. Et Brooks aussi est sorti. Je les ai vus de ma fenêtre. Mon Dieu, ça va recommencer.

Elle s'affaissa dans un fauteuil. Lady Lebanon ne la regardait pas. Ses yeux sombres scrutèrent le couloir, perçant presque la lourde porte. Aucun bruit ne parvenait du dehors. Puis, dans la nuit noire, un cri déchira l'air qui lui glaça le sang dans les veines, un cri bref, inachevé. Ensuite, tout retomba dans le silence. La Comtesse se tenait raide, le regard vide fixé dans la nuit, tandis qu'un pressentiment terrible naissait dans son âme.

CHAPITRE XIII

L'inspecteur Tanner dirigeait à Scotland Yard un cours à l'usage des détectives en herbe. Il puisait dans son expérience des cas qui lui servaient à former l'esprit d'investigation de ses élèves. Ce jour-là, les chaises étaient rangées dans la petite salle comme d'habitude et le tableau noir était posé devant la chaire.

Totty arriva, vit le tableau noir et eut un mouvement de recul instinctif. On lui annonça que l'inspecteur le priait de l'attendre. Lorsque Ferraby arriva à son tour, Totty était déjà installé au bureau de Tanner.

— Eh bien, on a donc voulu priver Scotland Yard de son plus fameux limier? fit-il, railleur.

— Merci de votre compassion, Totty. Où est Tanner?

— Il vient à l'instant. Comment va votre gorge?

— A merveille. Mais savez-vous que cette jeune fille est vraiment charmante?

— Quelle jeune fille?

— Miss Crane. Je crois que c'est bien la créature la plus malheureuse du monde.

— Ah! je comprends, maintenant. Vous êtes allé au Prieuré dans l'intention de la consoler. Pour un détective, c'est du bon travail.

Ferraby était insensible aux pointes de Totty.

— Il paraît qu'elle va se marier avec le jeune Comte, dit Ferraby.

— Tant mieux pour elle; elle sera Comtesse. Rien ne manquera plus à son bonheur.

— Vous avez une drôle de conception du bonheur, remarqua froidement Ferraby.

Tanner entra dans la pièce.

— Eh bien, vous ressentez-vous encore de votre aventure de cette nuit? demanda-t-il à son agent.

— Je suis honteux d'être tombé dans un piège, alors que j'étais venu en poser un moi-même. Mais, à part la petite blessure faite à mon amour-propre, je n'ai pas été trop atteint.

— Alors, puisque vos facultés ne sont pas atteintes, dites-moi ce que vous avez appris au sujet de Mrs Tilling. Je crois qu'elle sait quelque chose, ou plutôt qu'elle devine, poursuivit Tanner. Vous avez eu une altercation avec son mari, n'est-ce pas?

— Oh! c'est la façon normale de s'entretenir avec cet homme.

Tanner frottait nerveusement son menton.

— Trop de soupçons pèsent sur cet homme pour que ce soit lui le coupable. Ainsi, le Docteur se trouvait dans les environs. Et avez-vous appris quelque chose sur le compte de Briggs?

Totty contemplait les chaises encore vides.

— J'espère, patron, que vous ne me retenez pas pour votre cours. J'en ai fini avec les études. Si j'avais passé mes examens, je serais aujourd'hui

chef constable. C'est cette reine Elisabeth qui m'a mis dedans.

— Oui, dit Ferraby. Vous avez prétendu qu'elle était morte en 1066.

Totty éclata.

— Et puis après? Quelle importance peut bien avoir la date de sa mort? Est-ce que cela ferait de moi un meilleur inspecteur si je savais qu'elle est morte en 1815? Un détective n'est pas un historien. Moi, je n'ai pas besoin qu'on m'apprenne la théorie. J'ai de la jugeotte, ça vaut mieux, dit-il d'un air satisfait en se frappant le front.

— Eh bien, puisque vous avez de la jugeotte, dites-moi ce que vous pensez du cas du Prieuré, répondit Tanner.

— C'est simple comme bonjour. De quelque côté que vous tourniez, vous en revenez à Amersham. Il a été dans le domaine la nuit de l'assassinat du chauffeur. On a trouvé chez lui une écharpe identique à l'instrument du crime. Il était encore à Marks Thornton la nuit où l'on a attenté à la vie de notre cher Ferraby.

Il s'échauffait tout en parlant.

— Eh, eh! quand je me mets au travail, ce n'est pas pour des prunes. Et je vous rappelle qu'Amersham a des antécédents.

L'huissier introduisit Briggs, menottes aux poignets. On lui désigna une chaise, on lui délia les mains et on lui offrit une cigarette.

— Et maintenant, sortez ce que vous savez, Briggs. Vous vous trouviez au village la nuit du crime, c'est bien exact, n'est-ce pas?

— Oui, dit Briggs d'une voix plaintive. Je ne l'ai

jamais nié. Je veux bien aider la police dans la mesure de mes moyens. C'est une erreur judiciaire de me mettre sous les verrous. Je suis innocent comme l'enfant qui vient de naître...

— Oui, oui, on connaît ça. Mais qu'avez-vous à ajouter à vos déclarations précédentes?

Briggs ne se le fit pas répéter deux fois. Il raconta sa rencontre nocturne avec l'Hindou, puis les cris.

— Alors j'ai vu un homme courir dans ma direction. Il était essoufflé et quand je lui ai demandé qui il était, il m'a répondu: « Docteur Amersham. »

— En êtes-vous sûr?

Mais Tanner ne doutait pas de la véracité de ses paroles. Il connaissait trop bien les criminels pour distinguer quand ils mentaient ou disaient la vérité.

Briggs se leva et s'approcha du bureau. Il rendait sa révélation aussi dramatique que possible.

— Monsieur Tanner, dit-il lentement, j'ai une excellente mémoire pour les voix. Dès que j'ai entendu la voix de cet homme, je l'ai reconnue.

— Vous le connaissiez donc déjà?

— Oui, j'avais fait sa connaissance à la prison de Poona. Je purgeais ma peine et, lui, il attendait son procès dans une affaire de faux. Il était alors officier de l'armée des Indes et avait contrefait sur des chèques la signature d'un camarade, mais on a étouffé le scandale.

Tanner observait le détenu d'un air incrédule. Le Docteur Amersham serait un faussaire? C'était pour le moins inattendu.

— Dites donc, est-ce que vous ne brodez pas?

— Je ne brode pas du tout. Vous n'avez qu'à té-

légraphier aux Indes et vérifier ce que je viens de vous dire. Je vais même vous donner la date: le 15 novembre 1918.

— Mais le Docteur Amersham est un gentleman, un officier de l'armée royale.

— Bien sûr que c'était un officier, mais cela ne l'a pas empêché de signer du nom d'un autre officier. Il a eu de la chance d'être élargi comme cela. Je ne sais pas ce qu'il est devenu par la suite. On m'a dit qu'il avait épousé une métisse. Il a été mêlé encore à d'autres scandales, mais là-dessus je ne puis rien vous dire. En tout cas, ce que je peux vous affirmer, c'est que c'était la voix de Leicester Charles Amersham.

— Eh bien, qu'est-ce que je vous disais? fit Totty lorsqu'on eut reconduit Briggs. Je me demande sur qui il a jeté son dévolu maintenant. Sur Lady Lebanon, sans doute.

— C'est très bizarre. Je savais qu'Amersham n'était pas blanc comme neige, mais je ne me serais jamais douté qu'il ait eu de tels antécédents.

A ce moment, le sergent Ferraby entra en coup de vent dans la pièce.

— Voulez-vous recevoir Lord Lebanon ? demanda-t-il.

— Il est ici? fit Tanner étonné. Faites-le entrer. Que diable peut-il nous vouloir?

— Je vous engage à me garder pendant cette entrevue, dit Totty d'un air hautain. J'ai un peu l'usage de l'aristocratie.

Bill Tanner lui répondit par un regard amusé.

Le jeune Lord Lebanon entra, jeta un regard circulaire sur la pièce, posa son chapeau, ses gants

et sa canne sur une des chaises libres et dévisagea tour à tour Totty et Tanner.

— Je crois que c'est vous qui êtes chargé de cette affaire. D'ailleurs, je vous reconnais, vous êtes Mr Tanner et ce monsieur est votre adjoint.

Totty prit un air important.

— Je m'appelle Totty, dit-il avec dignité.

— Totty? Tiens, c'est un drôle de nom.

— C'est le nom d'une vieille famille italienne, fit le sergent Totty de la voix la plus distinguée qu'il était capable d'émettre.

Le visiteur restait encore indécis et jetait des regards inquiets vers la porte.

— Est-ce que personne ne nous écoute?

L'inspecteur Tanner en fut abasourdi. Dans sa longue carrière, il avait eu l'occasion d'écouter les confidences de maints innocents et coupables, mais aucun n'avait jamais fait une observation de ce genre.

— Non. Personne ne nous écoute. N'oubliez pas que nous sommes à Scotland Yard.

La visite du jeune Lord l'avait passablement étonné. C'était bien la dernière personne qu'il s'attendait à voir arriver dans les bureaux de la police.

— Je crois qu'il était de mon devoir de venir ici. Depuis que j'ai parlé à M. Ferraby, j'ai pris ma décision.

Une idée traversa l'esprit de Tanner.

— Il semble que vous ayez l'habitude qu'on écoute à votre porte, puisque vous le craignez même ici, dit Tanner.

Le jeune homme parut hésiter un moment.

— En effet, cela m'arrive quelquefois. Et cela

pourrait m'arriver aussi bien ici. A propos, est-ce que M. Ferraby est détective?

Tanner acquiesça de la tête.

— Tiens, je croyais que c'était un gentleman, dit naïvement le jeune homme, et Totty s'apprêtait déjà à lui faire comprendre la noblesse des agents de Scotland Yard, lorsqu'un regard fulminant de Tanner l'arrêta.

— Voyons, Lord Lebanon, je vous avoue que votre visite me surprend. Je suppose que vous avez quelque déclaration à me faire pour éclaircir ce mystère. Il est vrai que je n'ai aucunement le droit de vous interroger, mais, puisque vous êtes là, j'espère que vous nous aiderez spontanément.

L'inspecteur avait décidé de ne pas laisser la conversation dégénérer en causerie mondaine.

— Plusieurs personnes du Prieuré me semblent suspectes, poursuivit l'inspecteur, y compris...

Il s'arrêta, ménageant son effet.

— Ma mère, dit le jeune homme imperturbable.

Cela ne s'annonçait pas mal. Tanner hocha la tête d'un air d'assentiment.

— Oui, dans un certain sens. Nous croyons qu'elle sait bien plus de choses qu'elle n'en dit. Mais je fais surtout allusion à un ami de la maison, au Docteur Amersham.

Lord Lebanon sourit énigmatiquement.

— Cet homme reste mystérieux pour moi et je crois qu'il l'est aussi pour vous. Quant à ma mère...

Il s'arrêta comme pour chercher une expression adéquate, mais renonça à achever sa phrase.

— De toute façon, il vaut mieux que vous soyez au courant de tout. Je vous dirai ce que je sais sur

le compte d'Amersham. Vous en jugerez. Pour être franc, il faut que je vous avoue que je déteste cet homme. La haine qu'il m'inspire est si forte que je ne saurais parler de lui impartialement.

Il s'assit, sembla chercher un début, tâchant sans doute de mettre le plus d'objectivité possible dans son récit dramatique.

CHAPITRE XIV

— Je crois que je ferai bien de commencer par vous raconter ma propre histoire. Je n'ai jamais été très solide, j'ai passé deux ans seulement à Eton, et ensuite on m'a donné un précepteur et une voiture particulière. Mon père était infirme et menait une vie de reclus. Je ne pourrais pas dire qu'une grande affection unissait notre famille. Je respectais mon père, mais je le craignais surtout.

« Le Prieuré a toujours été un lieu assez triste et même quand j'étais collégien je n'aimais pas y passer mes vacances. Voyez-vous, Monsieur Tanner, je n'ai pas, comme ma mère et mon père, l'orgueil de tout ce qui touche à ma famille. Pour eux, chaque pierre du Prieuré était sacrée et ils révèrent les traditions des Lebanon à l'égal des Saintes Ecritures.

« Après mes études, j'ai passé quelque temps en compagnie de mon précepteur en Suisse, dans le midi de la France et en Allemagne. La tradition de ma famille veut qu'un des fils au moins entre dans un régiment de cavalerie. Je me suis donc fait inscrire à l'Ecole Royale Militaire et si je n'ai pas été un très brillant élève, du moins je n'étais pas un cancre.

« Entre temps, je ne vis Amersham que cinq ou

six fois. Il venait souvent au Prieuré pour soigner mon père. J'ai appris alors qu'il avait fait un séjour aux Indes et qu'il avait quitté l'armée par suite de circonstances assez particulières.

« Je n'ai jamais eu de sympathie pour lui. Dans les premiers temps, il se montrait plutôt humble avec mes parents, mais, peu à peu, il s'enhardit et commença à se mêler de choses qui ne le regardaient pas.

« Mon régiment est parti pour les Indes, peu après mon entrée dans l'armée, et j'en étais très content. C'est là-bas que j'ai appris la nouvelle de la mort de mon père. Je n'en ressentis pas un chagrin très violent, je vous l'avoue, parce que je tiens à être tout à fait sincère et que je ne veux pas me faire passer pour meilleur que je ne suis en réalité.

« Aux Indes, je vivais assez bien; on chassait beaucoup et si la société était parfois ennuyeuse, elle n'était pas insupportable. Le seul événement désagréable qui me soit arrivé là-bas, c'est lorsque j'ai tué par mégarde un de mes porteurs pendant une chasse au tigre.

« Je n'avais aucune raison de rentrer en Angleterre, surtout que ma mère est une personne parfaitement capable de gérer pour le mieux notre domaine. J'aurais désiré finir mon service aux Indes, mais j'ai eu les fièvres et j'ai été malade pendant très longtemps. Ce devait être assez grave, puisque ma mère m'a rappelé à la maison. Elle a envoyé Amersham me chercher...

« Je ne l'avais pas vu depuis longtemps et il me parut tout de suite très antipathique. Il y avait quelque chose de louche dans son attitude. Il évitait le

monde, ne sortait jamais de son bungalow et je constatai qu'il avait laissé pousser sa barbe. Toute sorte de bruits couraient sur son compte, mais je n'y pris pas garde. Ce n'est qu'avant de quitter les Indes que j'ai appris l'histoire de cette métisse que je vous raconterai par la suite.

« De retour en Angleterre, je trouvai au Prieuré une situation complètement changée. Amersham faisait l'effet d'être le véritable maître du château et deux nouveaux valets américains y étaient installés. Ils y jouaient un rôle qui dépassait de loin leurs attributions.

« Ma mère n'avait presque pas changé. Je trouvai une nouvelle venue, Isla. C'est la fille d'une cousine de ma mère, une personne très gentille et très intelligente. Elle assume auprès de ma mère les fonctions de secrétaire, mais, en fait, elle est plus que cela. Ma mère est très attachée à elle. A vrai dire... (ici Lord Lebanon hésita un peu) je dois l'épouser bientôt. Ce n'est pas que j'aie grande envie de me marier, mais telle est la volonté de ma mère.

« J'ai pu constater aussitôt après mon arrivée qu'une atmosphère tendue régnait dans la maison. Amersham y occupait la place prépondérante et les valets se montraient impertinents avec tout le monde, bien que personnellement je n'aie pas à me plaindre d'eux. Je compris cependant qu'un mystère pesait sur le Prieuré, mais je ne me serais jamais douté que ma présence pût les embarrasser si je ne m'étais pas aperçu un jour que j'étais surveillé. Etait-ce ma maladie et mon retour inopiné qui contrecarraient leurs projets, je ne suis jamais arrivé à le démêler. Toujours est-il que ma mère

semblait dans un état d'anxiété permanent. Peu à peu, je m'y suis habitué.

« La première révélation me fut faite le jour où, ayant congédié Gilder pour sa maladresse, je constatai qu'il ne songeait nullement à s'en aller. J'étais furieux et j'insistai auprès de ma mère, mais en vain. »

Il rit mollement.

« Autant lui demander de faire raser le Prieuré! Après deux tentatives infructueuses, je dus me rendre à l'évidence. C'étaient mes serviteurs, je les payais, mais je ne pouvais les commander.

« J'aurais encore accepté les deux Américains, mais Amersham! c'était trop. Cet étranger prenait des allures insupportables et étalait sa richesse avec ostentation. Il ne sait pas se comporter avec les domestiques; il les traite en égaux, ce qui ne cadre pas du tout avec les conceptions de ma mère, qui voit dans son personnel une espèce inférieure. Pourtant, ma mère ne lui en a jamais fait le reproche.

« L'homme qu'Amersham détestait entre tous était Studd, le chauffeur, mort dans les circonstances tragiques que vous savez. Il ne se passait pas une journée sans qu'ils se prissent de querelle, et même le soir de l'assassinat de Studd ils eurent une dispute. Je ne sais ce qu'Amersham avait contre ce pauvre garçon. Peut-être Studd savait-il quelque chose sur son compte, quelque chose de suffisant pour s'attirer l'animosité du Docteur. Soit dit en passant, Studd avait fait son service militaire aux Indes.

« Je viens de vous dire que mon mariage avec Isla est décidé. Isla est une personne charmante et

tout à fait normale, du moins elle l'était jusqu'à la mort de Studd. »

Tanner bondit sur son siège.

— Jusqu'à la mort de Studd? Et qu'est-il arrivé depuis?

— Elle a beaucoup changé. Elle a toujours l'air en proie à la panique. Elle sursaute quand on lui adresse la parole inopinément et fait l'effet d'une personne qui craint de voir apparaître un spectre. De plus, elle est somnambule.

« Je savais depuis toujours qu'il existait des gens qui marchaient dans leur sommeil, mais, avant Isla, je n'en avais jamais vu. Un soir, j'étais assis dans le salon, en train de boire du whisky-soda, et j'étais sur le point de monter me coucher, quand j'entendis des pas dans l'escalier. C'était elle, en chemise de nuit, s'avançant d'un air hagard. Je lui adressai la parole, mais elle ne me répondit pas. C'était à vous donner le frisson. Elle descendit dans le salon, eut l'air de chercher quelque chose, puis, lentement, remonta l'escalier. Je m'approchai d'elle: ses yeux étaient grands ouverts et elle marmonnait quelque chose; je n'ai pas pu distinguer ses paroles.

« Cela lui est arrivé deux fois à ma connaissance. Je savais qu'il était dangereux de l'éveiller et, la première fois, je suis allé avertir ma mère qui l'a reconduite dans sa chambre. Ma mère semblait très affectée par cette découverte, bien qu'elle ne soit pas très sensible. Je crois qu'elle ne m'a jamais embrassé de sa vie.

« Vous pensez bien que ce projet de mariage ne me réjouit pas outre mesure. Ce n'est pas drôle de courir la nuit à la recherche de sa femme.

— Vous dites qu'elle est somnambule, répéta Tanner songeur. Est-ce qu'Amersham le sait?

— Bien sûr qu'il le sait, fit le jeune homme amèrement. Y a-t-il quelque chose à la maison qu'il ne sache pas? Je crois même qu'il lui a prescrit un traitement, mais je ne sais pas si elle l'a suivi.

— Et vous dites qu'elle a peur. De quoi?

— De tout. Quand la boiserie craque, elle frissonne. Elle ne sort jamais le soir et, la nuit, elle s'enferme à clef dans sa chambre.

Tanner était absorbé par ses pensées. Voilà qui compliquait encore davantage l'histoire du Prieuré.

— Vous avez fait mention d'une histoire de métisse en parlant d'Amersham? Qu'est-ce au juste?

— C'était une très jolie jeune fille. Je suis même étonné que vous ne soyez pas au courant. Cela s'est passé peu après son arrivée aux Indes pour me chercher. La jeune fille a été trouvée dans son bungalow... étranglée.

Tanner sauta sur ses pieds.

— Comment? s'écria-t-il, incrédule.

Si c'était vrai, alors, le mystère du Prieuré n'en était plus un.

— En êtes-vous sûr?

— Tout à fait. C'était une fort jolie personne, bien que d'origine assez basse. Quand on l'a trouvée étranglée à l'entrée de son bungalow, ce fut un scandale. Dans sa chambre on trouva les traces d'une lutte. Les journaux disaient alors que ce devait être un indigène qui s'était vengé sur elle d'une vieille rancune. Mais maintenant, je songe qu'on a trouvé autour de son cou une écharpe rouge toute semblable à celle qu'on a retrouvée sur Studd.

— Et votre mère le sait?

Lord Lebanon hésita.

— Je n'en suis pas sûr. Il est si difficile de se rendre compte de ce qu'elle sait ou ne sait pas. Et maintenant, Monsieur Tanner, que me conseillez-vous de faire? Vous allez probablement me dire que je n'ai qu'à interdire à Amersham l'accès de la maison, mais vous compteriez sans ma mère. Mes ordres n'ont aucune valeur quand elle y oppose son veto... Je vous invite à venir passer le week-end au Prieuré.

Tanner sourit.

— Et qu'en dira la Comtesse?

— Je n'en sais trop rien, admit le jeune Lord en faisant la grimace.

— Savez-vous ce que je vous conseillerais? D'aller passer quelques années à l'étranger.

— C'est facile à dire. Si ma mère et Amersham n'y consentent pas, j'aurai beau faire... J'ai déjà insinué à ma mère que je voudrais aller en Amérique vivre dans un ranch et oublier l'existence du Prieuré. Elle répond alors que ma place est là et étouffe tous mes projets dans l'œuf.

Il se leva de sa chaise et s'approcha de la table. Il avait cessé de sourire. Une expression pitoyable se peignait sur son visage.

— Il faut que je vous dise, Monsieur Tanner, que je suis un faible. Je n'arrive pas à opposer ma volonté à celle de ma mère. Je suis complètement réduit à sa merci et, pour être tout à fait franc, je n'ai pas le courage de lutter.

Tout à coup, il s'agita.

— Il y a quelqu'un qui écoute à la porte, murmura-t-il.

— Mon cher Lord Lebanon, commença Tanner, je vous certifie...

— Vous permettez que je regarde?

— Ouvrez la porte, Totty.

Totty s'exécuta et, sur le seuil, eut un mouvement de recul. Un homme était dehors, la tête penchée en avant comme pour mieux entendre. C'était Gilder, le valet.

— Excusez-moi, Messieurs, dit-il en pénétrant avec assurance dans la chambre, M. le Comte a oublié son porte-cigarettes et je le lui apporte.

— Mais pourquoi écoutiez-vous à la porte? interrogea Tanner sévèrement.

— Quelle idée! Je n'ai pas écouté. Je ne savais pas dans quelle pièce vous vous trouviez et, avant de frapper, je voulais reconnaître la voix de Lord Lebanon.

— Qui vous a laissé entrer?

— Mais, l'agent d'en bas, fit Gilder sans manifester le moindre embarras.

Il tira de sa poche un porte-cigarettes et le tendit à son maître, puis, ayant salué la société d'un signe de tête, il s'éloigna.

L'audace de cet homme était stupéfiante. Tanner aurait bien voulu savoir depuis quand il était derrière la porte et ce qu'il avait entendu. Ce sacrilège dans les propres murs de Scotland Yard le révoltait.

— Vous voyez que je n'étais pas complètement fou, observa Lebanon. J'avais bien l'impression aujourd'hui que je ne quittais pas seul le Prieuré.

— Depuis quand êtes-vous surveillé ainsi?

— Depuis mon retour des Indes. Je l'étais peut-

être déjà auparavant, mais je ne m'en étais jamais aperçu.

— Votre mère est-elle au courant?

— Ça en a tout l'air. En tout cas, Amersham le sait certainement.

— Savez-vous où se trouve maintenant Amersham?

— Hier soir il est venu au Prieuré. Mais il est reparti aussitôt. Ma mère l'a dit à déjeuner, sans quoi je n'aurais même pas su qu'il était venu.

Tanner alla vers son bureau, prit une feuille de papier et y traça quelques mots.

— Pouvez-vous me donner la date exacte de la mort de cette métisse?

— Accompagnez-moi au Prieuré. Je vous fournirai tous les faits, c'est inscrit dans mon journal.

Lord Lebanon prit son chapeau et sa canne.

— Je n'ai pas le droit de vous poser des conditions, mais je vous serais très reconnaissant si vous ne disiez rien de notre conversation à Amersham. Ça pourrait m'attirer des ennuis. Venez passer le week-end au château. J'aurai peut-être encore autre chose à vous raconter. Connaissez-vous Peterfield? C'est un petit village du Berkshire.

Tanner leva sur lui un regard scrutateur. Il ne s'attendait pas du tout à cette question.

Ce jeune Lord Lebanon était sans doute moins bête qu'il n'en avait l'air. Il connaissait aussi les secrets de sa mère et plus d'une chose qui restait mystérieuse pour Tanner.

— Qu'attendez-vous pour arrêter Amersham? demanda Totty qui ne démordait pas de sa version.

— Vous n'apprendrez donc jamais le métier de

détective? observa Tanner. Vous ne savez donc pas qu'il faut avoir des preuves pour arrêter quelqu'un? Après mon cours, vous vous rendrez à l'appartement du Docteur et vous lui direz que je désire lui parler et que je l'attends à Scotland Yard.

Les aspirants détectives affluaient et toutes les chaises étaient déjà occupées. En quelques phrases brèves, Tanner leur exposa le cas du meurtre du Prieuré. Après quelques généralités, il commença l'analyse du caractère d'Amersham. A vrai dire, il ne suivait pas là son plan primitif, mais la nouvelle tournure des événements lui avait suggéré cette leçon.

— Je ne vous impose pas la version de sa culpabilité, dit-il, et voici pour quelles raisons...

Un messager entra avec un télégramme que Totty ouvrit.

Tanner poursuivit:

— J'ai recueilli ce matin des faits nouveaux que je ne pourrai pas discuter en détail en ce moment. Amersham est sans aucun doute un sujet suspect et, en cherchant l'explication du meurtre du chauffeur, il faut prendre en considération non seulement le fait qu'il s'est trouvé à Marks Thornton, mais encore qu'on l'a vu sur le lieu du crime quelques instants après l'événement. Tous les indices concourent...

— Monsieur Tanner!

C'était la voix émue de Totty.

— Où se trouve l'aile ouest du château?

Tanner marqua un endroit sur le tableau noir qui représentait le plan du Prieuré. Totty lut un passage du télégramme:

Massif à cinquante mètres au sud de l'aile ouest.

De nouveau Tanner indiqua un point.

— Mais pourquoi cette question?

Totty ne répondit pas. A la plus grande stupéfaction de son supérieur, il alla vers le tableau noir, prit la craie et traça une grande croix au point indiqué.

Tanner crut d'abord qu'il s'agissait d'une plaisanterie.

— Mais que faites-vous là? demanda-t-il enfin avec rudesse.

La voix de Totty tremblait d'émotion.

— C'est là qu'a été trouvé il y a une demi-heure le corps du Docteur Amersham.

L'instant d'après, Tanner avait déjà le télégramme en main. Il lut:

Très urgent. Corps Docteur Amersham au Prieuré à 11.7 *derrière massif* 50 *mètres au sud de l'aile ouest du château. Victime étranglée mais instrument du crime non retrouvé. — Chef Constable.*

CHAPITRE XV

Un jardinier qui traversait le domaine du Prieuré pour se rendre au village vit soudain son attention attirée par une masse sombre sous un massif de rhododendrons. Il crut que c'étaient des vêtements abandonnés et s'approcha pour s'en assurer, lorsqu'il eut un tressaillement...

C'était tout ce qui restait d'Amersham. Ses mains étaient encore crispées derrière sa tête, comme pour se défendre d'un agresseur invisible. Son cou portait une trace bleue. Le criminel avait emporté l'instrument du meurtre.

On fit venir un médecin du village. Celui-ci constata qu'Amersham était décédé depuis plusieurs heures. Un examen plus détaillé put déterminer l'heure exacte de la mort. Lorsqu'on annonça la nouvelle à Lady Lebanon, elle garda un calme surprenant.

— Il faut avertir immédiatement la police. Lancez tout de suite un télégramme à Scotland Yard.

Dès son arrivée, Tanner passa rapidement en revue les poches de la victime. Il n'y trouva rien d'intéressant: trois billets de banque de 100 livres et un passeport. Les photographes arrivèrent, puis on enleva le corps, non sans avoir fait un examen des

lieux très attentif. Aucune trace de lutte ne put être découverte; cependant, sur le gravier, on trouva des marques de roues. La voiture semblait avoir quitté la route pour descendre sur le gazon, puis être retournée sur la route dans la direction de Marks Thornton. A cinquante pas environ du dernier tournant, Totty trouva une petite mare de pétrole et deux allumettes. L'une d'elles avait juste l'extrémité consumée et l'autre était à moitié brûlée.

Accompagné de Ferraby, Totty inspecta le gazon. Tout ce qu'ils en rapportèrent fut une cigarette qu'ils montrèrent à Tanner.

— C'est une Chesterford, dit l'inspecteur. Une marque américaine, mais on peut s'en procurer partout. Gardez ce mégot et les allumettes, et maintenant cherchons les empreintes des pieds. Nous les trouverons sans doute à l'endroit où la voiture a quitté la route.

Le gravier était humide. Il avait plu un peu pendant la nuit et le sol n'était pas encore sec. Les traces des roues étaient très distinctes.

— Où est cette voiture? demanda Ferraby.

— Le chef constable m'a dit qu'elle avait été retrouvée abandonnée à deux kilomètres d'ici.

Il jeta un regard circulaire.

— Les voilà justement avec la voiture. Dites-leur de s'arrêter, Totty, il ne faut pas confondre les traces. Et allez comparer les empreintes de leurs roues.

Totty revint et annonça que la voiture était sans aucun doute la même. A l'intérieur, on avait découvert des empreintes de souliers, mais tout à fait insuffisantes.

— Je crois pouvoir reconstituer le meurtre, dit Tanner. L'auteur du crime a sauté par derrière à l'intérieur de la voiture. Celle-ci est maintenant fermée, mais j'ai la certitude qu'elle était découverte au moment du crime. On peut voir qu'elle a été fermée à la hâte. C'est à cet endroit que l'écharpe a été jetée autour du cou du Docteur. Aussitôt, la voiture a quitté la route et a parcouru un trajet désordonné jusqu'à l'endroit où l'on a retrouvé les traces de pétrole. Elle a dû rester là quelque temps, puis quelqu'un est venu la chercher. Ce quelqu'un a allumé une cigarette avant de monter en voiture. Il a ouvert un paquet de Chesterford — Ferraby vient justement de retrouver un morceau de carton — et la première cigarette s'étant cassée dans sa main, il l'a rejetée. Il lui a fallu deux allumettes pour allumer la seconde. Puis il a conduit la voiture jusqu'à l'endroit où elle a été retrouvée. Un policier a remarqué cette voiture à deux heures et demie du matin, mais elle était fermée et le chauffeur avait disparu. Cela précise l'heure du crime. Amersham a quitté le Prieuré peu après onze heures. Quelques minutes plus tard, il était assassiné et conduit en voiture là où son cadavre a été trouvé. Le meurtrier s'est alors occupé de la voiture.

L'inspecteur se frottait vigoureusement le menton du geste qui lui était familier.

— Maintenant, la question est de savoir pourquoi l'assassin a laissé le cadavre de sa victime dans le domaine du Prieuré, alors qu'avec sa voiture il aurait pu l'éloigner du lieu du crime. Ce détail est assez troublant.

Il procéda à l'examen attentif de la voiture, dont

il fit baisser la capote. La montre du tableau de bord était brisée et la carrosserie était maculée de boue devant le siège du chauffeur.

— La montre, c'est Amersham qui l'a brisée, dit Tanner. Lorsqu'il sentit quelque chose se resserrer autour de son cou, il se débattit et ses pieds heurtèrent la montre. La boue retrouvée à côté provient probablement de ses souliers. Naturellement, je vais tout de suite interroger les domestiques et je demanderai à voir Lady Lebanon et les deux valets. Est-ce que Lord Lebanon est rentré?

— Oui. Il nous a devancés d'environ un quart d'heure. Mais le voici qui se dirige vers nous.

— Je vous laisse avec lui, Ferraby, dit Tanner en se dirigeant vers le château.

Le maître d'hôtel lui annonça que la Comtesse était dans sa chambre, mais que quelqu'un désirait lui parler. Les informations fournies par Jane semblèrent si importantes au policier qu'il lui accorda plus d'une demi-heure.

— Avez-vous vu la Comtesse ce matin?

— Non, Monsieur. Je suis montée dans sa chambre, mais elle ne m'a pas laissée entrer et m'a avertie que je devais quitter la maison au plus tôt.

— Quelle heure était-il environ?

— Neuf heures. Elle m'a fait payer mon mois et elle semblait si pressée de me voir partir que j'ai préféré rester.

Elle sourit triomphalement.

— Etait-ce avant la découverte du cadavre?

— Oui, Monsieur. Je me suis dit que c'était assez bizarre de vouloir me faire prendre absolument le train de dix heures, et je l'ai raté exprès.

— Et vous n'avez même pas pu jeter un coup d'œil dans sa chambre?

— Non, mais je sais qu'elle ne s'est pas couchée cette nuit. Ses chaussures sont trempées. Je les ai trouvées dans le cabinet de toilette. La robe qu'elle portait hier soir est pleine de boue. Mr Kelver lui a monté du café ce matin et il a dit que le lit n'était pas défait. Vous pouvez le lui demander.

— Bien sûr que je le lui demanderai. Etiez-vous au courant du meurtre avant la découverte du cadavre?

La réponse fut négative. L'inspecteur Tanner appela Totty et lui demanda de chercher des traces de talons féminins près du lieu du crime.

— Il me faut la preuve de la présence d'une femme dans les environs de ce buisson.

Puis il alla interroger le maître d'hôtel qui l'attendait dans le salon. Mr Kelver s'offrit de bonne grâce à lui fournir toutes les informations qu'il possédait. Il parlait avec recherche, et les récents événements eux-mêmes n'avaient pas réussi à le faire se départir du ton emphatique qui lui était habituel.

— Voici le salon du château, Monsieur l'inspecteur. Autrefois, ce n'était qu'un salon d'attente, mais, il y a quelques années, le défunt Lord l'a fait complètement réinstaller et lui a donné son aspect actuel.

La pièce semblait un peu plus gaie à la lumière du jour. Il remarqua le bureau de Lady Lebanon qu'il connaissait déjà. Les deux valets se tenaient dans un coin, attendant probablement leur tour. L'inspecteur sentait qu'ils observaient chacun de ses gestes. Ils avaient probablement déjà leurs répli-

ques toutes prêtes et n'en démordraient pas. Tanner appela le plus grand.

— C'est vous qui vous nommez Gilder, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur.

Le valet avait tout son sang-froid et il était presque affable.

— J'ai eu déjà l'honneur de vous voir ce matin. Je suis arrivé un peu avant vous, poursuivit-il.

L'alibi était puéril.

— Depuis quand faites-vous partie du personnel du château?

— Depuis huit ans.

— C'est-à-dire avant la mort de Lord Lebanon?

— Parfaitement, Monsieur.

Il souriait en parlant. On aurait dit qu'il prenait plaisir à ces petites conversations.

— Vous remplissez ici les fonctions de valet de pied, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur.

— Scotland Yard a procédé à une rapide enquête à votre sujet. On a découvert que vous possédiez un compte courant à la London and Provincial Bank.

Un large sourire s'épanouit sur le visage de Gilder.

— Vraiment, vous êtes très habiles à Scotland Yard. J'ai de plus en plus d'admiration pour vous.

— Et nous pensons qu'il est pour le moins étonnant qu'un valet soit titulaire d'un compte courant.

— C'est un métier qui nourrit son homme, fit Gilder toujours aimable.

— Et lui permet même, à ce qu'il paraît, de réaliser de très jolies économies.

— Oui, à condition de connaître les bons pla-

cements. Quant à moi, j'ai un dépôt de 3 à 4.000 livres, dit-il d'un ton détaché.

Tanner avait espéré le confondre par cette découverte, mais il le trouvait parfaitement calme, imperturbable. Cet homme était dangereux et il n'était pas bon de sous-estimer ses capacités.

L'inspecteur appela l'autre valet qui s'approcha, les mains dans ses poches.

— Vous aussi, vous êtes citoyen américain?

— Oui, gronda Brooks, mais je n'ai pas de compte en banque.

— Vous êtes ici depuis longtemps?

— Depuis six ans.

— Vous êtes engagé en qualité de valet?

Brooks fit un signe affirmatif de la tête.

— Pourquoi avez-vous choisi ce métier?

— Probablement parce que je suis de nature servile.

Se moquait-il de la police? Il était tout aussi imperturbable que son compatriote. Il avait un air robuste et portait la trace d'une cicatrice sur une joue.

Tanner la remarqua.

— Oh! c'est une vieille histoire! C'est au cours d'une rixe qu'un type m'a blessé.

— Et vous étiez déjà valet à cette époque? demanda Tanner ironiquement.

— Je crois bien.

Le détective se tourna vers Gilder.

— Connaissez-vous très bien cette maison? Lady Lebanon m'a autorisé à visiter les lieux. Pourriez-vous me conduire?

— Certainement, dit Gilder.

— Bien, fit Tanner; vous pouvez disposer. Je vous ferai appeler.

Les deux valets sortirent.

— Où est Miss Crane? demanda Tanner à Kelver.

— Elle est au jardin, Monsieur l'inspecteur. La pauvre demoiselle est très affectée par tous ces malheurs. Elle est fortement impressionnée.

Ferraby entra dans le salon.

— Allez trouver Miss Crane, lui dit Tanner, engagez la conversation avec elle et voyez ce que vous pouvez en tirer. Elle en sait certainement plus long qu'elle voudra vous le faire croire, mais c'est à vous de la faire parler.

Et quand Ferraby fut sorti:

— N'avez-vous rien entendu cette nuit? demanda-t-il à Kelver.

Celui-ci fit signe que non.

— Aucun bruit, aucun cri?

— Rien du tout, Monsieur l'inspecteur.

Tanner n'était pas encore convaincu.

— Vous vous rappelez la nuit où le chauffeur a été tué. Vous n'aviez rien entendu non plus?

— Non, Monsieur l'inspecteur, je vous l'aurais dit la première fois que vous êtes venu ici.

— Personne n'a pénétré ici hier soir? Aucun domestique ne vous a parlé d'une visite?

— Non, Monsieur, mais je vous ai vu tout à l'heure parler avec Jane, dit-il en jetant un regard circulaire et en baissant la voix. Elle a été renvoyée ce matin. Vous pensez bien qu'une femme de chambre congédiée est toujours prête à fournir des informations sur ses maîtres.

— Merci, je lui ai déjà parlé.

Kelver, qui se tenait au pied de l'escalier, jeta un regard en haut vers quelqu'un qui restait encore invisible pour Tanner.

— Voici Madame la Comtesse.

Lady Lebanon descendit les marches, parfaitement calme et maîtresse d'elle-même. Le cerne de ses yeux était plus accentué que d'habitude, ce qui confirmait la version de Jane. Mais si elle n'avait pas dormi, sa voix ne trahissait aucune émotion et, à l'entendre parler, on n'aurait pas pu deviner qu'un événement extraordinaire venait de la bouleverser.

— Avez-vous tout ce dont vous avez besoin, Monsieur Tanner? Kelver, vous faciliterez à l'inspecteur son entrevue avec les domestiques. Croyez-vous pouvoir finir les interrogatoires aujourd'hui?

Elle parlait d'un ton presque indifférent; elle se dirigea vers son bureau et prit quelques lettres posées sur son sous-main.

— Je ne crois pas, répondit Tanner.

Il l'observait attentivement. Lady Lebanon était une personnalité comme il n'en avait encore jamais rencontré. Ni les promesses ni les menaces ne pourraient venir à bout d'elle. Il sentait que s'il arrivait à la faire parler, ce serait le couronnement de sa carrière.

— J'ai fait retenir deux chambres pour vous au « Cerf Blanc », dit-elle. C'est une auberge confortable, en dépit de la triste mésaventure arrivée à votre collègue.

L'inspecteur remercia la Comtesse.

— Vous m'avez dit que je pourrais visiter la maison.

— Certainement, Brooks vous servira de guide.

Pensive, elle se tenait près de son bureau, ses doigts posés sur son sous-main.

— L'homme semble avoir été tué dans le parc, dit-elle.

Tanner sursauta.

— L'homme? répéta-t-il.

Elle eut un geste d'impatience.

— Oui, le Docteur Amersham.

— Effectivement, il a été tué dans le parc, dit Tanner en reprenant son sang-froid. Le château est situé au milieu du parc, il est très possible que quelqu'un ait entendu du bruit.

Elle acquiesça de la tête.

— Oui, ce serait intéressant à savoir.

Elle pressa la sonnette sur la table et, immédiatement, Brooks apparut sur le seuil.

— Voulez-vous faire visiter la maison à l'inspecteur Tanner? dit-elle.

CHAPITRE XVI

Dès que le détective fut sorti à la suite du domestique, Kelver demanda quelques moments d'entretien à la Comtesse.

— Si Madame la Comtesse veut bien me le permettre, j'aurais à lui parler d'une chose assez désagréable. Pour moi, du moins. C'est demain la fin du mois et je voulais demander à Madame la Comtesse, avec tout le respect que je lui dois, de bien vouloir accepter mon congé.

Lady Lebanon fronça les sourcils. Le monde entier se liguait donc contre elle ce jour-là !

— Madame la Comtesse comprendra, poursuivit-il nerveusement, que ces événements... comment dirai-je... sensationnels ont fait à sa maison une publicité indésirable.

Il était plus emphatique que jamais.

— Mais cela ne vous concerne aucunement, dit aimablement la Comtesse.

— Madame la Comtesse voudra bien m'excuser, repartit fermement le maître d'hôtel, je me rends parfaitement compte que cela affecte en premier lieu Madame la Comtesse et Monsieur le Comte; toutefois, ce regrettable événement porte également préjudice à ma personne. Pendant mes longues années

de service, mon nom n'a jamais été mêlé à aucune affaire... que je pourrais définir comme étant du domaine de la curiosité publique.

— Mais en quoi cela peut-il vous nuire?

Kelver eut un geste d'impuissance.

— Je n'y puis rien, mais les gens du monde se méfient des domestiques dont le nom a été prononcé au sujet d'une affaire criminelle. Je tiens à rester digne de mon passé. Madame la Comtesse sait sans doute que j'ai eu l'honneur de servir comme maître d'hôtel chez Son Altesse le Duc de Mekenstin et de Zieburg...

C'était péremptoire. La Comtesse comprenait parfaitement la position de son maître d'hôtel et était la première à compatir à ses ennuis. Si elle avait pu s'excuser de ce qui était arrivé au Prieuré, elle l'aurait fait.

— Comme vous voudrez, Kelver. Je regrette sincèrement votre décision. Je n'arriverai pas facilement à vous remplacer.

Il s'inclina cérémonieusement. Il en était persuadé, mais se montrait tout de même satisfait de cet hommage rendu à ses bons services.

— Où est M. le Comte? demanda-t-elle.

— Dans sa chambre. Il vient de rentrer du parc.

— Dites-lui que je désire le voir.

Willie Lebanon entra. Il avait un air abattu et craintif. En arrivant, il s'était efforcé de rassembler tout son courage, mais, devant l'éclat sombre des yeux de sa mère, il sentit toute sa faiblesse.

— C'est vraiment terrible, commença-t-il.

— Où es-tu allé ce matin, Willie? J'ai vu ta voiture quitter le Prieuré.

Il se mordit les lèvres.

— Je suis allé en ville, Maman.

— Mais où précisément?

Le jeune homme s'efforça de sourire, mais ne put que grimacer.

— Je suis allé à Scotland Yard, déclara-t-il sur un ton de fausse assurance.

— Pour quoi faire?

Il évita son regard et parla à contrecœur.

— J'ai eu peur de tout ce qui se passait dans cette maison et... j'ai décidé d'y aller.

— Willie!

Il sentit ses dernières forces l'abandonner.

— Voyons, Maman, vous me traitez comme un enfant.

— Tu as eu tort d'aller à Scotland Yard. Si la police a quelque chose à découvrir, elle le fera bien sans ton aide. C'était pour le moins déplacé de ta part et tu me fais vraiment de la peine. As-tu parlé d'Amersham?

Elle en arrivait au point qui l'intéressait. Elle savait par Gilder que son fils s'était rendu à Scotland Yard, mais elle n'avait pu deviner ce que celui-ci avait raconté au détective.

— Non, dit Willie Lebanon d'un air boudeur. Tout ce que je leur ai dit, c'est que c'était un étrange personnage. Je leur ai dit surtout qu'il y avait quelque chose que je ne comprenais pas dans cette maison. Les deux valets, par exemple, et surtout Gilder. Ah! pourquoi suis-je revenu des Indes!

Elle se dressa et marcha droit vers lui. L'expression de son visage était terrifiante.

— Tu n'iras plus à Londres sans mon autorisa-

tion et tu ne raconteras rien à la police de ce qui se passe à la maison. Tu m'as compris?

— Oui, Maman, grogna-t-il.

— J'aimerais te voir te conduire avec plus de dignité, poursuivit-elle. Il n'est pas nécessaire qu'un Lebanon lie amitié avec un policier ou un individu de cette espèce.

— Je n'en sais rien, dit-il maussade. Toute cette histoire de famille ne tient pas debout... Mais savez-vous que Gilder m'a suivi jusqu'à Scotland Yard? Et qu'il ne m'a pas quitté d'une semelle jusqu'au Prieuré? Il avait pris une voiture.

— Il n'a fait que suivre mes ordres, déclara-t-elle. Cela te suffit?

Il rit, impuissant.

— Oui, Mère.

Puis, comme il se levait:

— Ne t'en va pas. J'ai quelques chèques à te faire signer.

Elle prit un carnet de chèques dans son tiroir et le posa sur le bureau. Il s'approcha à contrecœur et trempa le porte-plume dans l'encre. C'étaient des chèques en blanc, comme d'habitude.

— C'est vraiment ridicule. Vous ne remplissez jamais les chèques avant de me les faire signer. J'aurais peut-être tout de même le droit de savoir...

— Signe, s'il te plaît.

Si le jeune homme avait obéi à sa première impulsion, il aurait renversé l'encrier sur le carnet de chèques, ou encore aurait fait voler celui-ci par la fenêtre. Mais, sous le regard impératif de sa mère, il ne put que signer, tout en récriminant.

D'ailleurs, qu'est-ce que cela pouvait bien lui

faire? Il savait qu'il était riche et que sa mère gérait sa fortune à merveille. Il lui tardait de rejoindre les policiers, dont la société l'amusait.

La Comtesse se dirigea vers l'escalier. A mi-chemin elle s'arrêta. Quelle imprudence! Elle revint vite sur ses pas, regarda à droite et à gauche et prit dans le tiroir de son bureau un paquet rouge. Puis, avec une main toujours tremblante, elle ouvrit la porte d'un petit poêle à anthracite et jeta le maudit objet sur la braise, en l'enfonçant avec un tisonnier d'acier. C'était fou d'avoir laissé cette pièce à conviction dans le tiroir, à la merci de la police. Lorsqu'elle se rassit dans son fauteuil, elle tremblait encore de tous ses membres. Maintenant, elle attendait son tour d'interrogatoire. Elle préparait à l'avance les réponses les plus évasives.

Ce n'était pas la première fois que Lady Lebanon se trouvait dans une situation analogue. Sa vie s'était passée à dissimuler des secrets et à porter un masque. Mais maintenant elle savait que c'était l'épreuve suprême, l'épreuve de laquelle sa vie dépendait.

CHAPITRE XVII

Le sergent Totty était paresseux, rétif, buté, mais il avait une grande qualité : il avait du flair. Sans beaucoup chercher, il trouva la trace d'un haut talon tout près du bord de la route. Il y avait une seconde empreinte à un pas des roues de la voiture.

Il découvrit même autre chose. Un minuscule flacon en argent rempli d'une essence aromatique. Auprès des massifs de rhododendrons sous lesquels le cadavre d'Amersham avait été retrouvé, il ne put cependant relever aucune trace. Il était en pleine investigation quand il sentit peser sur lui le regard des deux valets.

— Vous cherchez les empreintes, Monsieur Totty? Vous allez sans doute trouver la trace des souliers de Madame la Comtesse. Elle a fait un tour par ici ce matin.

— Elle n'a pas quitté sa chambre ce matin, dit Totty.

— Vous croyez? C'est possible. Je ne sais pas, je n'étais pas là. Ce sont les domestiques qui m'ont dit qu'ils l'avaient vue sortir de sa chambre. Brooks prétend la même chose.

— Dites donc, fit Totty, pris d'une inspiration

géniale. Vous n'auriez pas une cigarette à m'offrir?

Gilder plongea sa main dans la poche de sa veste et en sortit un porte-cigarettes en argent.

— Voici des Chesterford, dit-il le plus naturellement du monde. Ce sont les mêmes que celles que vous avez ramassées ce matin. Peu avant l'arrivée de la police, j'ai allumé ici une cigarette.

— Comment savez-vous que je les ai trouvées?

— C'est Mr Ferraby qui les a trouvées, rectifia Gilder avec un large sourire. Comme vous voyez, il y a en moi l'étoffe d'un excellent détective; je sais non seulement trouver des traces, mais encore en fabriquer.

Totty crut conforme à sa dignité de ne pas répondre. Il poursuivit ses recherches, poussa plus avant dans le pré jusqu'à la rangée d'arbres parallèle à la route. Il voulait déjà revenir sur ses pas lorsqu'il aperçut un pliant sous un arbre. L'herbe maigre était recouverte de cendre de pipe et, près du siège, il découvrit une pipe à moitié fumée. Une dizaine d'allumettes brûlées jonchaient le sol. Quelqu'un était resté ici un bon moment et avait même laissé des traces de chaussures cloutées.

Totty fit encore une autre découverte. Derrière les arbres, l'herbe était beaucoup plus haute et elle dissimulait un fusil à double canon. L'arme ne devait pas être là depuis longtemps, car elle ne portait pas trace de rouille. Il glissa les balles dans sa poche et revint à l'endroit où il avait laissé Gilder. Celui-ci sortait maintenant de l'entrée principale du château et l'appelait de loin :

— Eh, sergent!

Tout à coup son regard tomba sur l'arme portée par Totty, et son expression changea.

— Où avez-vous trouvé ça? demanda-t-il.

— Si quelqu'un est ici pour poser des questions, c'est moi, dit Totty d'un air rogue. Connaissez-vous cet objet?

— Ça m'a tout l'air d'être le fusil du garde-chasse.

— Et ça? demanda-t-il en sortant la pipe de sa poche.

— Ça, je ne puis pas vous le dire. Moi-même je ne fume pas la pipe, mais peut-être qu'en analysant la cendre vous trouverez le propriétaire. Je crois avoir lu dans le temps...

— Où est Mr Tanner? interrompit le sergent d'une voix rude.

Tanner était encore à l'étage supérieur. Jusque-là ses recherches n'avaient donné aucun résultat. Il avait inspecté toutes les chambres sous la conduite de Brooks. L'appartement du jeune Lord était petit et pourvu d'un mobilier plus moderne que les autres. La plus grande chambre était occupée par Isla Crane. C'était une énorme pièce à panneaux, lugubre, et qui n'avait pas dû être modifiée depuis 200 ans. Le maigre mobilier, un lit à colonnes, une table de toilette, un canapé et quelques chaises, accusait encore sa nudité.

— C'est l'ancienne chambre du feu Lord, expliqua Brooks. Elle est hantée par les esprits. C'est la seule pièce du château qui me donne le frisson.

Tanner longea lentement les murs en frappant sur les panneaux, sous le regard curieux de Brooks.

— Je crois qu'il y a beaucoup de faux panneaux

ici, mais aucun d'eux n'est praticable à ce que je sache.

Quoi qu'il en fût, Tanner ne put découvrir aucune ouverture secrète. Pourtant, plusieurs panneaux sonnaient creux.

— Où est la chambre de Lady Lebanon?

— Veuillez me suivre.

L'appartement de la Comtesse, à l'autre bout du couloir, était bien moins morose que la chambre du défunt Lord. Il y avait un lit, un bureau, deux ou trois tapis de Perse et quelques bibelots modernes.

Tanner fit une visite générale, puis procéda à une inspection détaillée. Il aperçut sur le bureau un horaire de chemins de fer.

— Est-ce que la Comtesse voyage beaucoup? demanda-t-il.

— Non, mais elle a envoyé Gilder en ville, et je crois qu'elle a regardé l'heure du train.

— Gilder a fait le voyage aller et retour en voiture, dit Tanner. Trouvez une autre explication.

Il aperçut quelques feuillets froissés dans la corbeille à papier. Il la vida sur la table et examina les papiers un à un. Il n'y découvrit rien d'intéressant. Cependant, son attention fut frappée par un petit papillon où quatre chiffres étaient inscrits en colonnes :

630 10
83 105

Ces chiffres avaient été tracés avec le crayon bleu qu'il trouva sur le bureau. Il n'y comprit rien tout d'abord, mais bientôt l'idée lui vint que ces chif-

fres devaient avoir un rapport avec l'horaire. Ce ne pouvait être que des heures de départ de trains : 6 h. 30, 8 h. 03, 10 h., 10 h. 5.

Son étonnement s'en accrut. Pourquoi quatre trains? Tout à coup la solution surgit à son esprit. Il n'y avait ici que deux trains : l'un qui partait à 6 h. 30 et arrivait à 8 h. 03, et l'autre qui partait à 10 h. et arrivait à 10 h. 5. Il conserva le papier, se promettant d'éclaircir ce mystère.

— Voici la chambre que vous devriez visiter, dit Brooks en longeant le couloir. C'est la chambre d'amis où le Docteur Amersham dormait quand il passait la nuit au château.

— Et cette chambre-là? demanda Tanner en désignant une porte devant laquelle Brooks était passé sans s'arrêter.

— Ça? C'est un débarras.

— Je voudrais y jeter un coup d'œil.

— Mais voyons, Monsieur l'Inspecteur, il n'y a rien là-dedans, protesta l'homme.

— Il y a quelque chose que vous ne voulez pas me faire voir, répliqua Tanner calmement. C'est pourquoi vous montrez tant d'empressement à me faire visiter la chambre d'Amersham.

Le valet restait embarrassé, ses mains dans ses poches.

— Je n'ai pas la clef de cette porte. Mais croyez-moi, ça ne vaut pas la peine de l'ouvrir. Elle ne renferme que quelques antiquailles.

— Allez me chercher la clef.

— Il faut que vous demandiez cela à la Comtesse; moi, je ne m'occupe pas des clefs, répondit l'homme avec entêtement.

L'inspecteur frappa à la porte. Au bruit, on pouvait se rendre compte que la porte était épaisse.

— C'est une bien lourde porte pour un débarras. Vous avez peut-être peur que vos antiquailles ne s'envolent.

Il colla son oreille contre la porte, mais aucun bruit ne lui parvint.

— Eh bien! passons, nous y reviendrons.

Ils pénétrèrent dans la chambre du Docteur Amersham.

— A vrai dire, cette chambre n'offre pas grand intérêt, dit Brooks.

Il avait raison. En dehors de quelques objets personnels d'Amersham, rien ne retint l'attention de Tanner. En sortant de la chambre, l'inspecteur vit Totty s'avancer le fusil à la main.

— Puis-je vous parler un instant? demanda le sergent.

Il entra dans la chambre d'Amersham et ferma la porte.

— Voici ce que j'ai trouvé. C'est probablement l'arme et la pipe du garde-chasse.

Puis il lui raconta ses recherches.

— Pourquoi diable a-t-il tout laissé là? fit Tanner pensif. Sans aucun doute, il est arrivé quelque chose, et c'est pourquoi ces objets sont restés là.

— Je l'ai envoyé chercher, dit Totty.

L'inspecteur l'approuva d'un geste.

— Quant à Gilder, dit l'inspecteur, cette histoire de cigarettes ne m'étonne pas. Ce type a du toupet. Non seulement il se cherche un alibi pour lui-même, mais encore il se préoccupe d'en trouver un à la Comtesse. Probablement, dès que la Comtesse

a appris le meurtre, elle s'est rendue sur place, longtemps avant la découverte du cadavre. Mais pourquoi ne s'est-elle pas approchée du massif? se demanda-t-il à haute voix. Voulez-vous que je vous le dise, Totty? Parce qu'elle ne savait pas où exactement se trouvait le corps d'Amersham. Elle savait qu'il était quelque part par là et elle le cherchait. En tout cas, je serais curieux d'entendre ce que nous dira Mr Tilling.

Ils descendirent, et Tanner demanda la communication avec Scotland Yard.

— Voulez-vous me dresser une liste des trains de toute l'Angleterre qui partent à 6 h. 30 et arrivent à 8 h. 03, et une autre des trains quittant la gare à 10 heures, soir ou matin, je n'en sais rien, et arrivant à 10 h. 05, le jour même ou le lendemain?

Quel était donc le plan de Lady Lebanon? Avait-elle voulu s'enfuir dans la terreur où l'avait plongée cette découverte macabre? Le corps n'avait été trouvé que vers 11 heures du matin, mais le crime était déjà commis depuis douze heures; elle le savait et échafaudait des projets. Il était sur le point d'aller interroger la Comtesse, lorsque Totty arriva de nouveau à sa rencontre.

— Tilling n'est pas à Marks Thornton. Il est parti ce matin et personne ne sait où il est allé. J'ai déjà parlé à Lord Lebanon, mais il connaît à peine cet homme. Il prétend que sa mère ne sait rien non plus.

— Et qui vous dit qu'il est parti ce matin?

— Sa femme. C'est une très jolie personne, ajouta Totty en arrangeant sa cravate.

— Il faudrait que j'aille la voir.

— J'ai comme l'impression que cette femme aurait beaucoup de choses à nous dire. Elle a l'air aussi angoissée que l'autre...

— Vous voulez parler de Miss Crane? Elle vous paraît angoissée?

— Ferraby fait tout son possible pour lui calmer les nerfs, dit-il sur un ton de mépris, mais il n'y arrive pas.

— Allons-y tout de suite, dit Tanner.

La porte de la maison du garde-chasse était ouverte. Mrs Tilling avait les traits tirés et son visage était d'une pâleur extrême. Encore une qui n'avait pas dormi cette nuit! Elle regarda avec effroi l'inspecteur, hésita un moment, puis, d'une voix rauque, l'invita à entrer.

— Vous venez au sujet de Johnny, n'est-ce pas? dit-elle en cherchant à surmonter son émotion. Je ne sais pas où il est. Il est parti de bon matin. Il ne m'a rien dit.

— A quelle heure est-il rentré hier soir?

— Il n'est rentré que ce matin, et il est ressorti tout de suite.

— Ecoutez-moi bien, mistress Tilling, dit Tanner en souriant avec bienveillance. Parlez-moi ouvertement. Vos réticences ne servent à protéger personne, elles ne font que créer des soupçons. A quelle heure est rentré votre mari? Vous étiez déjà couchée?

— Il était une heure du matin. Je dormais et, tout à coup, j'ai été réveillée par le bruit de l'eau qui coulait dans la cuisine. Je me suis levée pour voir ce que c'était.

Elle cacha son visage entre ses mains et éclata en sanglots.

— Oh! mon Dieu, comme c'est terrible! Tous les deux! Amersham aussi.

L'inspecteur attendit qu'elle se fût calmée un peu.

— Voyons, mistress Tilling, vous me rendrez un grand service, à moi et à vous-même, en me racontant exactement ce qui s'est passé cette nuit. Je vois que vous ne dites pas ce que vous savez. Pour quand attendez-vous le retour de votre mari?

— Je ne sais pas, dit-elle en sanglotant. Peut-être ne reviendra-t-il jamais.

— Vous dites que l'eau coulait dans la cuisine. Que faisait-il là?

La jeune femme serra les lèvres.

— Il se lavait, n'est-ce pas?

— Ce n'était rien. Une petite égratignure, s'empressa-t-elle d'ajouter, mais son empressement fut assez éloquent. Il s'était probablement piqué à un buisson.

— Où portait-il cette égratignure? A la main?

— Oh! il en avait plusieurs.

— Sur les deux mains?

Elle ne répondit pas.

— Vous l'avez aidé à panser ses blessures? Allons, mistress Tilling, un bon mouvement. Vous lui avez fait des bandages?

— Non, il a mis son mouchoir, ce n'était pas bien profond.

— Il s'était donc battu?

Elle baissa les yeux.

— Je suppose. Il est si querelleur.

— Et maintenant, dites-moi, est-ce qu'il a changé de vêtements?

Son regard errait autour d'elle comme celui d'une bête prise à la trappe.

— Oui.

— Et où sont les vêtements qu'il a retirés?

Encore quelques questions insidieuses, et Tanner était parvenu à délier la langue de sa victime.

CHAPITRE XVIII

A une heure et demie du matin environ, Mrs Tilling avait entendu son mari rentrer. Contrairement à ce qu'elle venait de déclarer, elle ne dormait pas. Il ne lui avait rien dit. Il s'était contenté de faire allusion à une petite rixe où il avait été blessé; de plus, sa veste était déchirée, et ses deux mains portaient des blessures comme s'il avait lutté avec une bête féroce. Elle les lui avait tamponnées avec de la teinture d'iode, puis lui avait fait un bandage avec un mouchoir de soie. Ensuite, il avait changé de vêtements.

Mrs Tilling sortit de la cachette les effets en question. Ils étaient maculés de sang, des boutons manquaient et ils témoignaient d'une lutte violente.

— Vous a-t-il donné de l'argent avant de partir?

Elle ne montra pas d'empressement à répondre, mais, finalement, sortit quatre billets de cinq livres.

— Notez les numéros, dit Tanner au sergent. Avait-il encore d'autres billets sur lui? questionna-t-il encore.

— Oui, il en avait encore une grosse liasse. Il m'a dit qu'il serait de retour dans cinq ou six semaines. C'est tout ce que je sais. Mais je vous jure qu'il n'a pas tué le Docteur. C'est un homme emporté, mais pas méchant pour un sou. Et ce n'est pas lui qui a tué Studd non plus.

— Combien de pipes possède votre mari?

— Une seule. Il ne s'en sépare jamais et, quand elle est usée, il en achète une autre. Il est même assez maniaque pour ses pipes, et en achète de très chères.

L'inspecteur Tanner voulait savoir exactement à quelle heure le garde-chasse était parti. Mrs Tilling croyait qu'il était 3 heures et demie, mais elle n'en était pas tout à fait sûre. Sa montre s'était arrêtée.

Ayant quitté la maison du garde-chasse, Tanner tendit à Totty le papier portant le numéro des billets.

— Prenez la voiture de la police et allez me vérifier d'où viennent ces billets. Faites vite, j'aurai besoin de vous. Allez aussi faire un tour chez les marchands de pipes et demandez s'ils n'ont pas vendu ce matin une pipe de bruyère de la marque « *Orsus* ».

— Vous pensez à Tilling?

— Oui, un homme qui perd sa pipe favorite en achète aussitôt une pareille. D'ailleurs, demandez le signalement de l'acheteur.

Le mystère de l'horaire n'en était plus un. Tanner se dirigea vers le château, où il rencontra Ferraby en compagnie d'Isla Crane. La jeune fille ne semblait plus aussi effrayée qu'auparavant.

Les deux policiers s'éloignèrent, et Isla entra dans le salon où l'attendait Lady Lebanon.

— Avez-vous besoin de moi, Milady?

Un ricanement lui répondit. C'était Willie qui entrait à sa suite.

— Milady! Vous en avez une façon de vous exprimer. Tous ces titres sont parfaitement ridicules.

— Où as-tu été, Willie?

— J'ai essayé de faire un peu de travail de détective. Malheureusement la police ne semble pas apprécier ma collaboration.

— Ce n'est pas ton affaire, Willie, dit la Comtesse d'un ton énergique.

— Ils m'ont demandé si j'avais entendu quelque chose et j'ai répondu que oui. Naturellement, je n'ai rien entendu, mais ça me rendait intéressant. Je ne serais pas mécontent si on me prenait dans une chambre vide et si l'on commençait à me cuisiner. C'est comme ça qu'on dit, je crois.

— Willie, ton ironie est tout à fait déplacée. Tu peux te retirer, j'ai à parler à Isla.

Comme d'habitude, le jeune Lord obéit à l'ordre maternel.

Lorsqu'elles furent seules, la Comtesse s'adressa à la jeune fille :

— Qu'as-tu donc, Isla? demanda-t-elle rapidement. Parle vite avant que ces policiers reviennent.

Isla se tordit les mains. Elle haletait, et sa poitrine se soulevait par saccades.

— Rien, murmura-t-elle. Pourquoi cette question?

Elle se leva du canapé où elle s'était assise et alla vers le bureau devant lequel se tenait Lady Lebanon.

— J'ai ouvert ce matin le tiroir de votre bureau, et j'ai trouvé l'écharpe rouge, chuchota-t-elle d'une voix blanche.

Le visage de Lady Lebanon se raidit.

— Je crois qu'il n'est pas bon de la garder là. C'est même dangereux.

— Pourquoi as-tu regardé dans le tiroir de mon bureau?

La Comtesse scandait ses mots d'un air menaçant.

— Je cherchais le carnet de chèques, dit Isla avec impatience. Pourquoi avez-vous gardé cette écharpe dans le tiroir?

— Mais tu rêves, ma petite! Quel tiroir?

La jeune fille en désigna un, et la Comtesse l'ouvrit.

— Tu vois bien qu'il n'y a rien. Il faut que tu domines tes nerfs, Isla. Il ne faut pas que ces choses-là t'impressionnent à ce point.

— Ces choses-là! s'écria la jeune fille en proie à une agitation extrême. Comment pouvez-vous parler si légèrement? On assassine un homme comme un chien!... Il est vrai que je le haïssais de tout mon cœur... Non, je ne peux plus rester ici. Il faut que je parte.

Lady Lebanon eut un sourire indulgent. Elle chercha une lettre dans le tiroir et la montra à Isla.

— Je viens d'envoyer à ta mère son chèque trimestriel. Elle m'a déjà répondu. Elle est si reconnaissante! Tes deux sœurs sont heureuses d'être à l'école. Elle me dit qu'il est bien bon de se sentir en sécurité après avoir passé des temps aussi durs.

L'insinuation était trop transparente pour qu'Isla ne la comprît pas aussitôt. On lui faisait entendre que le bonheur de sa mère et de ses sœurs dépendait de sa complaisance.

— Vous savez bien que si je suis ici, c'est pour elles, dit en haletant la jeune fille. Elles ne savent

pas ce que je fais. Sans quoi elles préféreraient mourir de faim.

Lady Lebanon tendit l'oreille. La voix de Tanner lui parvenait de l'extérieur.

— Pour l'amour de Dieu, sois donc raisonnable, Isla. Je te rends un grand service.

Elle parlait en détachant chaque parole.

— Quand tu seras Lady Lebanon, je me montrerai pleine de compréhension pour ta vie conjugale. Tu m'entends bien? Pleine de compréhension.

Isla dévisagea avec étonnement la Comtesse. Ce n'était pas la première fois que celle-ci employait cette expression. Que voulait-elle au juste dire par là? Elle avait toujours refusé d'ajouter la moindre explication.

Le sergent Ferraby entra dans le salon.

— Je vous demande pardon. Mr Tanner désire vous parler. Je vais lui dire que vous êtes là.

— Ne vous donnez pas cette peine, Monsieur Ferraby, j'irai le trouver moi-même.

Isla resta seule avec le policier. Il y eut un long silence.

— Me permettrez-vous de vous poser une question? dit Ferraby.

Elle acquiesça de la tête.

— Qu'est-ce qui vous rend si nerveuse? Je vous pose cette question tout à fait en ami. Vous semblez anxieuse.

— Vous trouvez? fit-elle avec candeur.

— J'en suis sûr. Vous avez l'air de vous attendre à voir sortir un spectre d'un des panneaux creux de votre chambre. Il y a des passages secrets dans le château, n'est-ce pas?

La jeune fille eut un sourire forcé.

— Je suis peut-être nerveuse, mais quoi d'étonnant avec tous ces événements?

Cette réponse ne sembla pas satisfaire Ferraby

— Mais cela fait déjà quelque temps que vous êtes nerveuse comme cela.

— Comment le savez-vous? — Elle le regarda avec méfiance. — C'est curieux : vous ne me faites pas du tout l'effet d'un policier.

— Vraiment? Je ne sais si je dois prendre vos paroles pour un compliment. Vous voulez dire peut-être que vous ne me craignez pas?

— Je ne crains rien.

Tout à coup, elle leva les yeux vers l'escalier.

— Il y a quelqu'un ici, murmura-t-elle. On nous écoute. Il monta l'escalier et ne trouva personne. Il semblait préoccupé.

— Vous avez tous peur d'être espionnés ici. Il y a quelque chose dans la maison qui vous fait peur. Il y a le secret du Prieuré. Dites-moi, quel est ce secret? La jeune fille eut un sourire factice.

— Le secret du Prieuré! Un excellent titre pour roman policier. Avec Mr Tanner pour héros.

Puis, d'un ton plus sérieux :

— Est-ce qu'il est vraiment très intelligent?

— Qui? Tanner? C'est l'homme le plus fort de Yard. On l'appelle le sourcier de la vérité.

Un silence se fit.

— Et qui soupçonne-t-il?

— Tout le monde, je crois, répondit le sergent en riant.

La jeune fille se mit tout à coup à trembler et s'agrippa au revers du veston du détective.

— Il faut que je vous demande quelque chose... Supposons que quelqu'un sache qui a commis tous ces horribles crimes... Et qu'il n'en dise rien à la police. Est-ce de la complicité?

— Du point de vue de la police, je crois que oui.

Il regretta immédiatement ces paroles, tant la jeune fille en parut affligée.

— Oui, il faut dire ce que l'on sait, et il vous sera peut-être plus facile de me le dire à moi.

Isla eut un mouvement de recul.

— Mais moi, je ne sais rien! Qu'allez-vous penser? Parce que je suis nerveuse? C'est que j'ai une nature assez sensible.

Tout à coup le sergent renifla.

— Ça sent le brûlé ici. Quelqu'un a peut-être jeté une cigarette sur le tapis.

Après avoir regardé un peu partout, il se dirigea vers le poêle. Lady Lebanon n'avait pas réussi, comme elle le croyait, à attiser le feu. Au contraire, elle n'avait fait que l'étouffer.

— Quelqu'un a brûlé de l'étoffe ici, dit le policier en regardant à l'intérieur. On voit encore la trame du tissu. Et c'est ça qui sent mauvais.

— Je ne sens absolument rien, dit la jeune fille d'une voix presque imperceptible.

Totty entra dans la pièce. Lui aussi sentit l'odeur insolite. Il s'apprêtait à remuer les cendres avec le tisonnier quand Ferraby l'arrêta.

— N'y touchez pas. Vous voyez cette petite plaque de métal, là? Elle commence à fondre. Allez vite chercher Tanner.

Il leva le regard sur Isla. Elle se tenait comme rivée sur place, figée dans son mutisme.

CHAPITRE XIX

Tanner arriva en hâte et se livra à un rapide examen. Bien que la plaque métallique fût à moitié brûlée, on pouvait l'identifier avec celle fixée à l'écharpe trouvée autour du cou de Studd et de celle du tiroir d'Amersham.

La Comtesse entra à la suite du policier.

— Vous avez trouvé du tissu dans le poêle? demanda-t-elle d'un ton dégagé. De la soie, n'est-ce pas? J'ai habillé hier soir une poupée pour une vente de charité et j'ai jeté au feu les restes d'étoffe.

— Ce ne sont pas des restes, mais un grand morceau de tissu. Je crois que c'était une écharpe hindoue. On voit encore la marque du fabricant. J'en ai trouvé une pareille dans le tiroir du Docteur Amersham.

Tanner donna à voix basse à ses assistants quelques instructions que la Comtesse put cependant entendre.

— Je vous demanderai de veiller à ce que personne n'entre pendant que je parlerai à la Comtesse.

— Dois-je me considérer comme votre prisonnière?

— Non. Je désire tout simplement ne pas être dérangé.

Lady Lebanon s'assit et croisa ses mains sur le bureau.

— Vous avez des questions à me poser? Je crains de ne pas pouvoir vous être d'un grand secours.

— J'espère le contraire, dit Tanner. D'ailleurs, je ne me bornerai pas à vous interroger, j'aurai aussi quelques petits faits à vous communiquer. Tout d'abord, voulez-vous bien donner l'ordre d'ouvrir la porte d'une pièce close qui se trouve au premier étage? Les domestiques prétendent que c'est un cabinet de débarras.

— C'en est un, effectivement.

— Au premier étage, au milieu du corridor! Drôle d'endroit pour un cabinet de débarras.

Lady Lebanon haussa les épaules.

— Nous appelons la pièce le débarras, mais en réalité j'y conserve quelques objets de valeur.

— Vous avez la clef?

— Je n'ouvre jamais cette pièce, dit-elle d'une voix métallique.

Ils se turent tous les deux. L'escalier qui donnait dans le salon n'était pas gardé. Lord Lebanon entra; il avait entendu les dernières paroles de sa mère qui disait :

— Je vous dirai la vérité, Monsieur Tanner : mon mari est mort dans cette pièce; je ne l'ai pas ouverte depuis.

— Mais si, Maman! Vous parlez de la chambre à la porte massive? Je vous ai vue l'ouvrir plusieurs fois.

Lady Lebanon lui lança un regard foudroyant.

— Tu fais erreur, Willie. Cette porte reste close et tu n'as jamais pu la voir ouverte.

— J'ai pourtant grande envie de l'ouvrir, dit Tanner.

— Je crains fort que vous deviez y renoncer.

— Je regrette, mais je serai obligé d'insister.

— Soyez raisonnable, Monsieur Tanner, dit la Comtesse d'un air persuasif. Qu'y a-t-il dans cette chambre qui puisse vous intéresser? Quelques vieilles toiles.

— Voyons, Maman!...

— Voulez-vous nous laisser seuls, Lord Lebanon? dit Tanner.

Il attendit que le jeune homme fût sorti.

— Vous comprenez sans doute, Lady Lebanon, que je n'aurai pas de mal à me procurer un mandat de perquisition. Elle se raidit.

— J'espère que vous ne me ferez pas cet affront, lança-t-elle hautaine.

Puis, changeant de ton :

— Je croyais que vous aviez des questions à me poser?

Il ne servait à rien de s'éterniser sur la question de la chambre close. Au reste, l'inspecteur avait déjà fait le nécessaire pour avoir un mandat de perquisition.

— En effet, je voulais vous demander ce que vous saviez sur l'assassinat du Docteur Leicester Amersham.

— Je me souviens de vous avoir déjà dit que...

— Que vous ne saviez rien. Mais telle n'est pas mon impression, Lady Lebanon. Quand avez-vous vu le Docteur Amersham pour la dernière fois?

Cette fois, elle détourna le regard. L'ultime épreuve approchait.

— Je ne l'ai pas vu ce matin, commença-t-elle.

— Je m'en doute, interrompit Tanner. Il n'était plus en vie ce matin. L'examen médical a fixé l'heure de sa mort entre 11 heures et minuit. Quand l'avez-vous vu la dernière fois vivant?

— Hier matin, ou peut-être avant-hier. Je ne me rappelle pas au juste.

A peine eut-elle prononcé ces paroles qu'elle comprit qu'elle venait de commettre une faute grossière.

— Il était ici, hier à 11 heures du soir, quelques minutes avant sa mort. Il était dans cette pièce...

Elle eut un geste indigné.

— Vous puisez vos renseignements à l'office.

Tanner ne protesta pas.

— Naturellement. Cela vous étonne?

— La bienséance aurait voulu que vous vous adressiez d'abord à moi.

— Eh bien! c'est votre tour, maintenant, dit Tanner avec un sourire désarmant, mais qui ne réussit aucunement à désarmer Lady Lebanon. — Elle se tenait au contraire sur sa défensive et avait ses armes toutes prêtes. — Vous me dites que vous l'avez vu hier ou peut-être avant-hier. Pourtant, il s'agit, non pas d'une bagatelle, mais d'un événement grave, qui aurait dû vous affecter très profondément.

La Comtesse fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas très bien où vous voulez en venir.

— Quand on a un ami qui, aussitôt après vous avoir quitté, tombe victime d'un accident fatal, on

se dit immédiatement : « Comment! il y a un instant encore, je lui parlais! »

— Le Docteur Amersham n'était pas un ami pour moi, c'était un despote qui n'admettait aucune volonté en dehors de la sienne.

— Bref, le fait qu'il a été assassiné à quelques centaines de pas d'ici ne vous affecte même pas?

A nouveau elle se raidit.

— Est-ce que vous vous rendez compte de votre insolence, inspecteur?

— Peut-être. Mais vous, Lady Lebanon, est-ce que vous vous rendez compte que votre attitude est pour le moins bizarre? Vous prétendez ne pouvoir vous rappeler le moment de votre dernière entrevue avec le Docteur en prétextant que ce n'était pas un ami, mais un despote. Ce n'est pas tout à fait logique. Si ce n'était pas un ami, que faisait-il ici à 11 heures du soir?

— Il était venu me voir.

— En qualité de médecin?

Elle acquiesça de la tête.

— Vous l'aviez appelé?

— Non, sa visite était plutôt imprévue.

— Une visite imprévue à 11 heures du soir! remarqua Tanner incrédule.

— Je souffre d'accès de névrite.

— Mais vous ne l'aviez pas appelé. Il a pressenti que vous aviez un accès de névrite et il est arrivé tout droit de Londres. Vous a-t-il fait une ordonnance?

Il ne reçut pas de réponse.

— Il est donc parti avant minuit et, chemin fai-

sant, il a été attaqué et étranglé pendant qu'il était au volant.

— Je ne puis rien vous dire là-dessus.

— Laby Lebanon, vous connaissiez cet homme depuis de longues années; c'était votre médecin de famille, un ami de la maison, et son cruel assassinat vous laisse complètement indifférente.

Elle poussa un long soupir. Ses nerfs étaient à bout.

— Que savait le Docteur Amersham? demanda-t-il à brûle-pourpoint. Les derniers mots que vous lui avez adressés étaient les suivants.

Il sortit un carnet de sa poche et lut attentivement quelques notes.

— Vous étiez là, dit-il en lui indiquant le siège qu'elle occupait à nouveau. Vous parliez d'une voix courroucée et vous lui avez dit : « Personne ne vous croira. Osez seulement leur dire quelque chose. Vous semblez oublier que vous êtes compromis vous-même. » Peut-être ne sont-ce pas là exactement vos paroles, mais le sens est le même. En quoi était-il compromis?

Elle restait pétrifiée de constater l'exactitude de ses affirmations. Ses joues pâles se colorèrent de rose.

— C'est Jane qui vous l'a dit. Quelle fille ingrate! Si vous écoutez les domestiques renvoyés, Monsieur Tanner...

— J'écoute tout le monde, c'est mon devoir. Votre mari, Lord Lebanon, a-t-il été longtemps malade avant de mourir?

— Quinze ans.

— Et qui l'a soigné?

— Le Docteur Amersham.

Elle répondait à contrecœur. Le carnet de Tanner surgit à nouveau de sa poche.

— Cependant, il est mort subitement. J'ai vu le certificat de décès. Il est signé du Docteur Amersham. C'est bien vous qui avez géré sa fortune, au cours de sa maladie? Vous et le Docteur Amersham?

La Comtesse acquiesça d'un geste. Elle semblait soulagée comme si le point critique de l'interrogatoire était déjà passé.

— Oui, mon mari aimait beaucoup le Docteur, et il lui permettait d'administrer son domaine.

Elle attendit. Tanner la regarda un instant et, lorsqu'il parla, ce fut sur un ton calme, presque sur un ton de conversation :

— Pourquoi avez-vous épousé le Docteur Amersham?

Elle sembla ne pas comprendre toute la portée de cette question. Puis, se dressant sur ses pieds :

— Ce n'est pas vrai, haleta-t-elle.

— Pourquoi vous êtes-vous remariée à l'église de Peterfield?

Elle sentit ses forces défaillir et s'effondra dans le fauteuil.

— Qui vous l'a dit?

Bill Tanner sourit.

— Un certain registre de mariages de Peterfield et l'amitié du Rév. John Hastings m'ont fait comprendre le reste. Maintenant, dites-moi pourquoi vous avez épousé le Docteur Amersham trois mois après la mort de votre mari et pourquoi vous avez tenu ce mariage secret?

Une petite carafe de cristal se trouvait sur la

table. Elle se versa un peu d'eau dans un verre et but, tandis que Tanner attendait impatiemment.

— Ce mariage m'avait été imposé. Le Docteur Amersham était un aventurier de la plus basse espèce. Un médecin de l'armée des Indes complètement démuni de ressources. Il m'a forcé à l'épouser par chantage.

— Quel chantage? On ne peut exercer un chantage sur une personne que si l'on connaît sur cette personne un secret dont la divulgation pourrait lui être nuisible. Avez-vous transgressé la loi?

— Je ne vous répondrai pas. Je refuse catégoriquement de vous donner des précisions. De plus, cet homme était un faussaire.

— C'est fort possible, mais il se trouvait ici hier entre onze heures et minuit. Il vous a menacée, il a été tué quelques minutes plus tard, et vous ne semblez pas en être autrement émue.

Le visage de la Comtesse s'empourpra.

— Non, pas du tout. J'en suis même contente...

Elle s'arrêta.

— Oui, vous êtes contente qu'il soit mort, mais tout à coup vous vous êtes rappelé autre chose et vous êtes un peu moins contente.

Elle marmonna quelques mots incompréhensibles.

— Qui a vu le corps de Lord Lebanon après sa mort? continua Tanner inlassable.

— Le Docteur Amersham.

— Et vous?

— Non. Gilder et Brooks ont pris soin de tout.

— Je vois. Et le Docteur a signé le certificat de décès. Le fait est qu'il est mort, mais que personne n'a vu son cadavre en dehors d'Amersham, de Gil-

der et de Brooks. Or, Amersham avait tout intérêt à ce qu'il mourût.

La Comtesse s'agita sur sa chaise.

— Je n'accuse personne, je ne fais que constater les faits. Il a pu exercer sur vous un chantage parce qu'il savait quelque chose. Je voudrais savoir si ce chantage a commencé avant ou après la mort de votre mari. Cela m'intéresserait beaucoup.

— Je ne doute pas que bien des choses vous intéresseraient, dit-elle avec hauteur.

— En effet. Et ceci encore, par exemple : j'aimerais savoir pourquoi il vous semblait nécessaire d'éloigner le garde-chasse ce matin et pourquoi vous lui avez donné tant d'argent.

— C'est la première fois que j'entends dire qu'il a quitté le domaine. Je lui ai donné de l'argent, mais pour quelque chose qui le concernait. C'est tout ce que je sais.

— Dans ce cas, je pourrai dès ce soir compléter vos informations.

Il consulta sa montre et fut tout étonné de voir qu'il était si tard. La nuit tombait déjà et beaucoup de travail l'attendait encore au village.

— Revenons maintenant à cette chambre fermée, dit-il. Je vous tourmente sans doute, mais, voyez-vous, je suis très curieux et j'ai une idée. Je me trompe peut-être, d'ailleurs. Le Docteur avait un certain pouvoir sur vous, et ce pouvoir était en rapport avec cette pièce. Dites-moi maintenant si j'ai raison?

— Non, trancha-t-elle, il s'agissait de mon passé.

Il hocha la tête en souriant.

— Je comprends vos réticences. Vous avez du

sang noble dans les veines. C'est votre orgueil. Mais, à propos, vous êtes une Lebanon, vous aussi?

L'effet fut foudroyant. En l'espace de quelques instants, son visage devint radieux, presque heureux.

— Oui, je suis une Lebanon. J'ai épousé mon cousin. Notre famille est une des plus anciennes d'Angleterre. Ce serait un désastre si elle venait à s'éteindre.

Elle s'excitait en parlant. L'inspecteur alla vers la porte et appela Totty.

— Je crois que ce sera tout pour ce soir, dit-il en s'adressant à la Comtesse. Je me permettrai de venir encore vous ennuyer demain matin.

Il se trouvait juste au bas de l'escalier quand, par nasard, il leva la tête. Il aperçut Isla. Personne d'autre que lui ne pouvait la voir. Elle posa un doigt sur ses lèvres et lui fit signe de la rejoindre. Il monta l'escalier d'un air détaché. La jeune fille s'agrippa à son bras.

— Vous n'allez pas partir, Monsieur Tanner, supplia-t-elle d'une voix tremblante. Pour l'amour de Dieu, ne partez pas!

L'inspecteur redescendit lentement.

— J'ai fait avancer la voiture pour vous conduire au village, dit la Comtesse.

— J'espère que vous voudrez bien m'excuser, j'ai changé d'avis. J'ai décidé de passer la nuit ici. C'est une idée qui vient de me passer par la tête.

Il vit la colère enflammer les yeux de Lady Lebanon. Elle tourna les talons et sortit de la pièce.

— Qu'est-ce qui vous prend, chef? demanda Totty.

— Je voudrais pouvoir vous répondre, mais je ne pourrai le faire avant demain matin.

Totty poussa un gros soupir.

— Si ça vous fait plaisir de passer la nuit dans cette maudite boîte, à votre aise. Moi, ça ne me dit rien, mon cher Tanner.

— Monsieur Tanner, corrigea l'inspecteur. Ça sonne mieux, même dans une maison hantée.

CHAPITRE XX

Un agent de police arriva en motocyclette, tout éclaboussé de boue, et remit à Tanner un petit paquet. Tous les trains du Royaume-Uni semblaient partir à 6 h. 30 et arriver à 8 h. 03. Il les examina un à un et s'arrêta sur celui qui quittait Horsham à destination de London Bridge.

Quant aux trains partant à 10 h. et arrivant à 10 h. 05, il s'en trouvait parmi eux un dont le point de départ était Londres et la destination Aberdeen. Or, il savait que Lady Lebanon avait un pavillon de chasse à quelques kilomètres d'Aberdeen. Il était évident qu'elle y avait envoyé Tilling. Aussitôt, il fit lancer un télégramme à la police d'Aberdeen avec les instructions nécessaires.

Le paquet contenait encore une autre information. Un marchand de tabac des environs de la gare de King's Cross avait vendu, dès l'ouverture de sa boutique, une pipe à un individu dont le signalement concordait parfaitement avec celui de Tilling.

Au château, l'office était tout bouleversé par la présence des fonctionnaires de Scotland Yard.

Mr Kelver invita le sergent Totty, qui se démenait d'un air important, à passer dans sa chambre.

— Si j'étais à votre place, Monsieur le sergent, je ne me fierais pas aux dires des domestiques.

— Monsieur Kelver, je vous donne parfaitement raison.

Et après un moment :

— C'est un bien vieux château que le Prieuré.

— Oh oui! dit Kelver, c'est une demeure historique. La reine Elisabeth a vécu ici pendant des années. En entendant prononcer ce nom, Totty prit une attitude respectueuse.

— Vous avez ici deux valets bien stylés.

— Oh! oui, mais je n'ai pour ainsi dire pas affaire à eux.

Le détective le questionna alors sur le Docteur Amersham. Kelver ne savait rien d'important en dehors de ce que Studd lui avait dit.

— A en croire le pauvre Studd, ce n'était pas un véritable gentleman. Mais, comme je le dis souvent, le monde est fait de toutes sortes de gens.

Totty voulait encore savoir si le maître d'hôtel n'avait rien remarqué de bizarre dans la maison.

— Un matin, répondit Kelver, j'ai trouvé le salon tout sens dessus dessous. Les glaces étaient brisées, les chaises et les verres à vin jonchaient le parquet, et Gilder le valet avait un œil poché.

Il alla vers la fenêtre, la referma, puis poursuivit d'une voix plus basse :

— Il y a quelque chose dans cette maison que je n'arrive pas à saisir. On traite le jeune Lord comme s'il n'existait pas. On ne tient aucun compte de sa volonté et il me fait l'impression d'être tenu prisonnier dans cette maison.

Après avoir fait cette constatation dramatique, il attendit pour en goûter l'effet, et la réaction de Totty le satisfit complètement.

— Ils ne le perdent jamais de vue. Je dois vous avouer : j'ai reçu l'ordre d'écouter toutes les communications téléphoniques de Mylord. Naturellement, cette mission me répugne passablement. Si par hasard il y a des domestiques dans la maison qui sont en bons termes avec lui, ils sont immédiatement renvoyés. Son ami dans la maison était Studd... Il fit une pause dramatique.

« ...Et Studd fut assassiné. Je n'ai jamais dit ce que j'en pensais, Monsieur l'Inspecteur... Je ne fais pas erreur?

— Non, répondit froidement Totty.

— Eh bien! je crois que cela ne pourra plus continuer longtemps. Il se passe quelque chose dans cette maison qui m'irrite les nerfs. Je renoncerais facilement à mon mois pour ne pas rester cette nuit ici.

Totty se dressa sur ses pieds. Kelver se tut, gardant la bouche grande ouverte de stupeur. Un cri d'effroi venait de retentir dans le château.

Il ouvrit la porte qui donnait dans le couloir au bout duquel se trouvait l'escalier. Ils entendirent des pas rapides, et Isla Crane tomba littéralement entre les bras de Totty. Elle était à moitié évanouie et incapable d'articuler une parole.

— Qu'avez-vous, Miss?

Elle jeta un regard furtif vers l'escalier et eut un mouvement de frayeur.

— Quelqu'un vous a suivie? Monsieur Kelver, voulez-vous vous occuper de Mademoiselle?

Il se précipita dans l'escalier, mais s'arrêta sur la quatrième marche. Gilder se tenait immobile en haut de l'escalier.

— Que se passe-t-il donc? demanda-t-il de sa voix caverneuse.

— Descendez tout de suite. Qu'est-il arrivé à Miss Crane?

Le valet descendit lentement, traversa le couloir et dévisagea la jeune fille.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Miss?

— Non... Rien... répondit Isla un peu remise de sa frayeur.

Elle se tourna vers Totty.

— Je voudrais remonter dans ma chambre et je vous serais très obligée de m'accompagner.

Le sergent la précéda dans l'escalier, mais, lorsqu'ils furent arrivés devant la chambre, la jeune fille entra et lui ferma la porte au nez.

Bredouille, Totty redescendit dans la chambre de Kelver.

— Elle a dû apercevoir quelque chose.

— Je préfère ne pas y penser, Monsieur Totty.

— C'est peut-être ce valet qui l'a effrayée, dit le sergent à Tanner, qu'il alla trouver après avoir quitté Kelver.

Tanner hocha la tête sans répondre.

— A propos, Lord Lebanon se rend au village. Je vous demanderai de l'accompagner. Je vous engage à vous munir d'une arme, on ne sait jamais ce qu'il peut arriver.

— Quelle idée! s'exclama Totty étonné. Pourquoi va-t-il au village?

— Il veut voir Mrs Tilling pour lui parler de la disparition de son mari. Mais si vous avez peur, j'enverrai Ferraby.

Totty se sentit froissé.

— M'avez-vous jamais vu avoir peur? Et puis, qu'est-ce qui peut bien nous arriver dans le domaine? Vous êtes un peu romanesque, Tanner.

— Je ne le crois pas. Mais franchement je pense que ce petit tour n'est pas sans danger.

En dépit de ses affirmations, le sergent Totty sentit un frisson lui parcourir le dos.

— Vous croyez donc que l'oiseau est encore dans les parages?

— Il est encore dans le domaine, dit Tanner d'un air grave. Mais si vous voulez, Ferraby peut aller avec vous.

— Allons, allons, Tanner, pourquoi pas me faire escorter par un bataillon?

— Et surtout n'oubliez pas que vous êtes responsable de tout ce qui peut arriver à Lord Lebanon. Cependant, ne vous servez de votre arme qu'à la toute dernière extrémité.

Le sergent trouva le jeune homme qui l'attendait déjà dans le salon.

— Vous me traitez vraiment en petit garçon. Je ne savais pas que les officiers de Scotland Yard acceptaient des fonctions de nourrices.

Néanmoins il accepta de bonne grâce la compagnie de Totty qui l'amusait. Ils s'engagèrent sur la route plongée dans l'obscurité. Totty projetait le feu de sa lampe électrique sur les buissons qui bordaient la route. Il croyait apercevoir des ombres furtives à tout instant. Une fois même il crut entendre un bruit de pas derrière lui. Il se retourna. Il aurait juré qu'il avait vu une silhouette disparaître dans les broussailles, mais, quand il projeta sa lampe de ce côté, il n'aperçut rien d'anormal.

Ils arrivèrent à la grande route et à nouveau Totty crut entendre un bruit suspect dans la haie voisine. Il y dirigea sa lampe, à temps pour voir une ombre disparaître rapidement. Quelqu'un se cachait là, sous les arbres où avaient été retrouvés le pliant et le fusil de Tilling.

Lord Lebanon était sincèrement intrigué.

— Quelqu'un nous suit, n'est-ce pas?

Il se serait précipité vers la haie si Totty ne l'avait pas retenu.

— Qui diable est-ce? demanda le jeune homme.

C'était là une question à laquelle Totty, malgré tout son flair, ne pouvait donner de réponse satisfaisante. Ils arrivèrent bientôt à la maison du garde-chasse et Totty y pénétra à la suite du jeune Lord.

La visite de Willie Lebanon était celle d'un maître soucieux du sort de son personnel. Il voulait savoir si Mrs Tilling avait de l'argent et si elle avait des nouvelles de son mari. La jeune femme était nerveuse et réticente. Apparemment, cette visite inattendue la troublait.

— C'est une très brave femme, dit Lebanon lorsqu'ils furent sur le chemin du retour. Il n'est pas très prudent qu'elle reste ici toute seule après le départ de son mari.

Mais Totty était absorbé dans ses pensées. Ils s'approchaient à nouveau de la route et il avait nettement l'impression qu'une ombre les suivait pas à pas. Une fois même il crut entendre une branche craquer sous les pieds de l'inconnu. Il sursauta.

— Quelqu'un est là, murmura Lebanon, allons voir qui c'est.

— Laissez-le tranquille, fit Totty en s'efforçant de paraître calme.

Sa lampe tournait à droite et à gauche sans rien découvrir. Maintenant le bruit des pas ne faisait plus de doute. Arrivé au château, il laissa entrer Lebanon et revint sur ses pas en rasant la haie. Soudain il vit une silhouette et braqua son arme.

— Halte! cria-t-il, si vous ne voulez pas recevoir une balle dans le ventre!

Il dirigea sa lampe sur la silhouette noire.

Dans le halo lumineux se tenait Ferraby.

— Vous? Vous m'avez suivi?

— Suivi n'est pas le mot. J'allais de front avec vous. Je ne vous savais pas si nerveux, Totty.

— Que faisiez-vous?

— Je faisais mon devoir. J'avais reçu l'ordre de vous suivre.

— Eh bien! si Tanner n'a pas confiance en moi...

— Connaissez-vous quelqu'un en qui il ait confiance? Ils se dirigèrent vers le château, se perdant en conjectures.

— Qu'est-ce qu'il peut bien avoir derrière la tête, ce Tanner? Il prend des airs mystérieux comme s'il savait quelque chose. Mais ce n'est pas la peine de chercher à savoir. Je vous avoue, mon cher Ferraby, que je commence à en avoir soupé de toute cette histoire. Et cette femme hystérique...

— Quelle femme hystérique? coupa vivement Ferraby.

— Votre béguin. Comment donc s'appelle-t-elle?

— Miss Crane?

Totty lui raconta alors la scène dont il avait été témoin.

— Il y a quelque chose dans cette maison qui les tient tous en haleine. Cette « chose » se trouve peut-être dans la chambre qu'ils n'ont pas voulu ouvrir à Tanner. J'ai écouté tout à l'heure à la porte et j'aurais juré entendre une sorte de gémissement. Vous pensez peut-être que Miss Crane a vu quelque chose? Mon Dieu! Comme c'est terrible! Elle devrait partir d'ici. Tanner ferait bien de la renvoyer chez sa mère tant que cette histoire n'est pas élucidée.

Totty lui jeta un regard fulminant.

— Alors, c'est sérieux? Vous êtes amoureux de cette femme? Eh bien! mon cher, je vous donne un conseil d'ami : renoncez-y. Elle n'est pas de votre monde. D'ailleurs, elle est déjà promise à un autre. Bientôt elle sera comtesse.

Totty trouva Tanner dans le salon. Il finissait son rapport au chef constable qu'il allait envoyer à Londres par le messager qui lui avait apporté le paquet.

— Eh bien! comment va Mrs Tilling? demanda l'inspecteur.

— Elle n'est pas dans son assiette, patron, commença Totty. Elle a même l'air très inquiète. Il n'y a pas de doute, c'est son mari qui a fait le coup. Il faut espérer qu'on mettra la main dessus. C'est lui l'assassin.

— Non, ce n'est pas lui l'assassin, mais on mettra tout de même la main dessus cette nuit, déclara Tanner. Le meurtrier est ici. — Il désigna l'enveloppe qu'il venait de cacheter. — J'ai exposé là mon hypothèse, et cela m'étonnerait si je me trompais de beaucoup. Je puis vous affirmer, Totty, que c'est l'affaire la plus intéressante de ma carrière.

CHAPITRE XXI

Tanner alla vers la porte et l'ouvrit. Gilder se tenait sur le seuil, porteur d'un plateau avec du café.

— Depuis quand êtes-vous là?

— J'arrive. J'allais justement frapper à la porte quand vous avez ouvert. Voici votre café.

— Posez votre plateau, dit Tanner en désignant la table.

Il ferma la porte derrière le valet et la rouvrit l'instant d'après pour s'assurer qu'il n'était plus là.

— Le jeune Lord a tout à fait raison. On ne fait qu'écouter aux portes dans ce château.

— Qu'attendez-vous pour l'arrêter ? demanda Totty.

— J'ai d'excellentes raisons pour ne pas le faire. Cela nous attirerait trop d'ennuis dans cette maison. En tout cas, il est indiscutable que Gilder se livre à un espionnage systématique, d'autant plus que son compagnon n'a pas la moitié de sa finesse.

Tanner prit l'enveloppe sur la table et la porta au messager :

— Voici mon rapport au chef Constable. Mettez-le dans votre sacoche et faites attention de ne pas le perdre. On l'attend déjà à Londres.

L'agent enfourcha sa motocyclette et, avec un grondement, le moteur se mit en marche.

Il avait déjà viré au premier détour et seul le faisceau de lumière de son réflecteur était encore visible lorsque, soudain, la lumière s'éteignit brusquement. L'instant d'après, un cri déchira l'air. Tanner se précipita sur la route, suivi de Totty. Un bruit de lutte leur parvint. Arrivés sur les lieux, ils trouvèrent le cycliste à terre, à côté de sa motocyclette renversée. Totty sortit sa lampe de poche. Le messager était blême de peur. Il avait perdu sa casquette et ses cheveux étaient en broussaille. Tanner l'examina et ne constata aucune fracture.

— Une corde était tendue en travers de la route ou quelque chose dans ce genre-là, dit-il en tremblant. Quand je suis tombé, quelqu'un s'est rué sur moi et m'a passé quelque chose autour du cou.

Totty projeta de la lumière tout autour de lui.

— Comment était cet homme?

— Je ne l'ai pas vu. Mon réflecteur était déjà éteint. Mais il avait l'air très vigoureux. Je n'ai pas pu le repousser.

Aidé par Totty, l'agent releva sa motocyclette et n'eut à constater aucune grave avarie. Seule la lampe était brisée.

— Je ne suis pas du tout blessé, je peux continuer ma route.

— Vous avez bien toujours la lettre?

Il tâta sa sacoche. Son agresseur avait essayé de couper la courroie.

— C'est ça qu'il voulait! s'écria Tanner. Cachez-la dans votre poche maintenant. C'est plus sûr.

L'agent obéit et remit son moteur en marche. Totty lui donna sa lampe.

Les deux détectives le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu sur la grande route. Puis ils rebroussèrent chemin.

— C'est un beau travail. Je ne suis pas mécontent de vous avoir fait suivre tout à l'heure par Ferraby. Ça vous a peut-être évité des ennuis.

Lorsqu'ils regagnèrent le château, ils constatèrent quelque chose d'anormal dans l'atmosphère. Gilder entra dans le salon peu après eux. Il était essoufflé comme un homme qui vient de faire une longue course. Ses cheveux, d'ordinaire bien brossés, retombaient maintenant en mèches sur son front. L'angoisse se peignait dans ses traits.

— Qu'avez-vous donc? demanda Tanner.

— Je me suis endormi dans ma chambre et j'ai eu un cauchemar.

— Elle est bien humide, votre chambre.

Tanner regardait les chaussures du valet. Elles étaient trempées et quelques brins d'herbe y étaient accrochés. L'homme porta son regard sur ses chaussures, puis sur le détective, et sourit :

— Je suis sorti fumer une cigarette dehors.

Il allait déjà quitter la pièce, lorsque Tanner le rappela.

— Et dans votre cauchemar, il n'y avait pas de motocyclette, par hasard?

Avec tout son sérieux, Gilder secoua la tête négativement :

— Non, j'ai rêvé d'un tremblement de terre.

— Il est vraiment admirable, dit Tanner à Totty quand le valet fut parti. Et maintenant vous allez prendre la voiture, aller jusqu'à la maison du garde-chasse et emmener Mrs Tilling au « Cerf

Blanc ». Nous avons là-bas deux hommes. Vous leur direz de veiller sur elle.

— Une petite supposition qu'elle ne veuille pas quitter sa maison?

— Vous la prendrez alors tendrement dans vos bras, fit Tanner soudain ironique. Vous appuierez sa tête contre votre épaule et vous la porterez dans la voiture.

Arrivé à la maison du garde-chasse, Totty en trouva la porte entrebâillée.

— Regardez, sergent, lui fit remarquer son chauffeur, les carreaux sont cassés.

Totty éclaira la fenêtre et put constater que le chauffeur avait raison. Il pénétra dans la maison, où il trouva les meubles renversés et les tableaux arrachés des murs. Dans la pièce voisine, la chambre à coucher, il ne trouva personne. Mais le lit était retourné et la table de toilette toute démolie.

Nulle part trace de Mrs Tilling. Tout à coup il entendit le chauffeur l'appeler du dehors :

— Il y a un corps sous les arbres.

Totty sortit et se dirigea vers l'endroit désigné. La femme était dans un état lamentable, incapable d'articuler une parole, presque folle de frayeur.

Totty se rappela les recommandations ironiques de Tanner. Il porta la malheureuse dans la voiture et l'emmena au « Cerf Blanc ». Là, il appela aussitôt Tanner au téléphone.

— Elle n'est pas gravement blessée, mais elle est à moitié morte de peur. Cela a dû se produire quelques minutes avant mon arrivée.

— Appelez le Docteur et faites-la examiner.

— C'est déjà fait, inspecteur. Maintenant je re-

tourne à la maison du garde-chasse pour examiner plus attentivement les lieux.

— Non, revenez vite au château. Et faites attention sur la route.

Il était sur le point de quitter l'hôtel, quand Ferraby vint le rejoindre.

— Je ne suis pas encore tout à fait tranquille pour Mrs Tilling, dit-il. Je me rappelle trop bien une certaine aventure dans ce grand lit à quatre colonnes. — Et, après un moment de réflexion : — Je donnerais beaucoup pour la savoir loin d'ici.

— Qui? Mrs Tilling?

— Non, Miss Crane. J'ai essayé de persuader Tanner de la renvoyer à Londres.

— Et qu'est-ce qu'il a répondu?

— Il a répondu que, s'il fallait évacuer du Prieuré toutes les personnes qui sont en danger, il faudrait louer un autocar. Je suis sûr qu'il y a quelque chose dans cette chambre qu'on ne peut pas ouvrir. Je ne peux pas passer devant cette porte sans sentir mon cœur s'arrêter de battre. J'y ai vu aujourd'hui de la lumière du dehors. Ça a duré une seconde, puis ça s'est éteint.

— Quelles sont les chambres voisines?

— D'un côté, c'est l'ancienne chambre d'Amersham, et de l'autre c'est celle de Miss Crane. Kelver m'a longuement parlé de cette maison aujourd'hui. Il m'a dit qu'il y a un espace de trois pieds au moins entre la chambre de Miss Crane et celle qui est fermée. Il doit sans aucun doute y avoir un passage.

Il demanda au chauffeur de s'arrêter.

— Tenez! C'est la quatrième fenêtre à droite.

— Grands dieux!

Tout à coup la fenêtre s'illumina. Par malheur, la vitre était opaque et on ne pouvait pas voir au travers. Ferraby sauta de la voiture et Totty le suivit. Ils traversèrent la pelouse en courant et s'arrêtèrent sous la fenêtre. Maintenant une silhouette se profilait derrière la vitre. Une silhouette informe et bizarre qui remuait étrangement. Tout à coup la lumière s'éteignit.

CHAPITRE XXII

Les deux hommes se dévisagèrent dans l'obscurité.

— Donnez-moi votre lampe, dit Ferraby.

Il projeta la lumière sur le mur.

— Regardez! s'exclama-t-il tout à coup, en frappant un endroit avec son crayon. Ce n'est pas du ciment, mais du fer peint comme du ciment; c'est une porte!

Comme il tâtait la brique, celle-ci s'ouvrit comme le couvercle d'une boîte. Dans la cavité qu'elle découvrit se trouvait une poignée. Ferraby la saisit et la secoua, mais sans succès. La porte était vraisemblablement fermée de l'intérieur.

— Ces messieurs s'intéressent à l'architecture?

C'était Gilder qui s'était glissé silencieusement derrière eux et qui regardait maintenant par-dessus leurs épaules.

— Ça, par exemple! s'écria-t-il d'une voix où vibrait un étonnement sincère. Que le Diable m'emporte si je m'en suis jamais douté!

Ferraby lâcha le couvercle, et la brique se remit en place avec un bruit sec.

— Nous venons de voir de la lumière dans la chambre fermée. Qui s'y trouve? demanda Totty au valet.

— Brooks probablement, dit Gilder sans hésitation. Madame la Comtesse garde dans cette pièce des lettres qu'elle ne veut pas livrer à la police, des lettres personnelles comme toute femme en a.

— Où se trouve maintenant la Comtesse? Elle est couchée?

— Non, Monsieur, je l'ai vue tout à l'heure jouer au trictrac avec Monsieur le Comte. Ils se trouvent dans le petit salon. C'est à peu près la seule pièce où mes maîtres soient chez eux aujourd'hui, dit-il amèrement.

Totty s'empressa de faire part à Tanner de l'apparition de la lumière dans la chambre close.

— Je le sais. J'ai fait déjà deux fois cette observation. Ce que vous dites de la porte dans le mur est très intéressant. D'ailleurs, je m'en doutais un peu. Voulez-vous aller chercher Lord Lebanon? Il pourrait peut-être nous donner des détails complémentaires qui, je l'espère, nous intéresseraient beaucoup.

Totty trouva le jeune homme seul dans le petit salon, en train de jouer avec les dés sur la table.

— Tiens! c'est vous? Vous n'êtes pas encore couché? Voulez-vous faire une partie avec moi? Je gagne toujours, c'est pourquoi maman n'aime pas jouer avec moi. Ça fait une demi-heure que je joue tout seul; ma mère est allée écrire des lettres.

Il saisit Totty par le bras.

— Connaissez-vous votre grand-père, Monsieur Totty? Sinon, vous pouvez vous réjouir. Moi, on me rebat toujours les oreilles avec mon grand-père, mon arrière-grand-père et tous mes ancêtres. J'espère que ce que vous avez dit ce matin, que vous

apparteniez à une vieille famille italienne, n'est pas vrai. Je parie que vous ne savez même pas qui est votre père?

Totty protesta avec indignation.

— C'est dommage! dit le jeune homme. Je voudrais bien rencontrer un jour quelqu'un qui n'ait jamais connu ni son père ni sa mère. Est-ce que vous rentrez à Scotland Yard? En ce cas, j'irai peut-être avec vous. Je coucherai dans le bureau de M. Tanner. Comme ça je serai au moins en sécurité.

— Vous êtes partout en sécurité, le rassura Totty, partout où vous êtes avec moi.

— Vous êtes un peu trop petit pour être un protecteur idéal. Les gens n'ont pas peur des hommes de petite taille. Ce sont les grands qui leur en imposent.

Ils entrèrent dans le grand salon.

— Où est Miss Crane? demanda Tanner.

— Elle est probablement couchée. Ce n'est pas une personne très sociable. Ma vie conjugale ne sera pas toujours drôle. Elle est très gentille, mais, vraiment, nous n'avons pas les mêmes goûts.

Lebanon était décidément en veine de confidences.

— Si vous voulez, je peux vous dire qui, dans la maison, n'est pas content que vous soyez restés pour la nuit.

Gilder entra, soi-disant pour tisonner le feu que pourtant il avait secoué quelques minutes auparavant.

— Je n'ai pas besoin de vous, Gilder.

— Je suis venu pour voir le feu, Milord.

— A quelle heure avez-vous l'habitude de vous coucher? demanda Tanner.

L'interpellé ne répondit pas.

— Gilder, Monsieur Tanner vous parle!

Le valet affecta l'étonnement.

— Excusez-moi, je croyais que vous parliez à Monsieur le Comte. Je n'ai pas d'heure régulière, Monsieur Tanner.

— C'est dans cette aile que vous dormez?

— Quand je dors, répondit Gilder en souriant, c'est dans cette aile de la maison.

Brooks descendait posément l'escalier. Ses mouvements étaient empreints d'une grande lassitude.

— Vous avez l'air de dire que vous ne dormez pas très bien?

— Au contraire, Monsieur l'inspecteur, dit Gilder avec une politesse exagérée, quand je dors, je dors très bien.

Brooks était là, assistant à la conversation, ses puissantes mâchoires en travail.

— Vous attendez quelque chose? demanda Tanner.

Brooks tourna lentement la tête vers l'inspecteur.

— J'étais venu voir si Gilder n'avait pas besoin de moi.

— Pourquoi n'arrêtez-vous pas ces deux hommes? demanda Totty à mi-voix.

— Je ne crains rien, maintenant que quarante policiers surveillent le domaine, dit Tanner en insistant sur chaque mot. Tous des hommes habiles et entraînés. Ils viennent d'arriver à motocyclette et la maison est encerclée. Cette nuit, il n'y aura pas de crime au Prieuré.

Il parlait lentement. Totty le fixait, la bouche ouverte d'étonnement.

— Je n'aurais qu'à siffler, poursuivit Tanner en sortant un sifflet de sa poche.

Ferraby observait Brooks, qui semblait défaillir de peur. Lord Lebanon eut l'air de chercher quelque chose.

— Vous désirez, Milord?

— Apportez-nous du whisky and soda. Et vous, Brooks, vous pouvez vous retirer.

Brooks monta l'escalier d'un pas mal assuré.

— Vraiment, dit Lebanon, vous avez ici quarante hommes? Quelle organisation! C'est formidable!

— Pour être exact, il n'y en a que trente-six. Je comptais les chauffeurs, répondit Tanner. Vous avez insinué ce matin à Scotland Yard que vous ne vous sentiez pas en sécurité. Vous a-t-on menacé ou quelqu'un vous a-t-il attaqué?

Le jeune Lord dévisagea l'inspecteur avec surprise.

— J'ai insinué cela? Evidemment, il y a un tas de choses qui m'inquiètent dans cette maison, mais personne n'a jamais attenté à ma vie.

Tanner aborda le sujet le plus délicat.

— Avez-vous jamais vu votre père?

— Naturellement, quand j'étais enfant. Il était infirme en ce temps-là, mais il paraît que, dans sa jeunesse, il était très fort. On racontait qu'il pouvait à lui tout seul sortir un chariot embourbé d'un fossé.

— Avez-vous un portrait de lui... une photographie?

— Non. Je ne crois pas qu'il y en ait dans la

maison. Un jour, j'ai trouvé dans les feuillets d'un livre un instantané qui le représentait dans son fauteuil d'infirme. Je l'ai montré à ma mère, mais elle l'a déchiré.

— C'est assez bizarre, n'est-ce pas?

— Oui, en général, ma mère est un peu bizarre. Il est vrai d'ailleurs que cette photo était très mauvaise.

— Comment était-il sur cette photo? Le visage glabre ou avec une barbe?

— Il portait la barbe, si je me souviens bien.

— Pouvez-vous vous rappeler un événement quelconque qui vous ait frappé dans la maison?

— Attendez un moment. Un jour que Gilder m'avait donné du whisky à boire, je me suis réveillé dans ma chambre au milieu de la nuit. J'ai appelé Gilder et je me suis trouvé mal. C'est très drôle, ce n'est pas dans ma nature d'être sujet aux évanouissements.

— Comment expliquez-vous alors cette défaillance?

— Je n'en sais rien, dit-il en secouant la tête. Ça m'est arrivé deux fois après avoir bu. Et quand je suis descendu j'ai vu que le salon était tout bouleversé.

Au même instant, Gilder entra, portant le whisky. Les verres étaient déjà remplis. Le valet servit tout le monde.

— Pourquoi n'apportez-vous pas une carafe et un siphon? cria le jeune homme irrité. Vous n'avez aucun savoir-faire.

Le valet n'en prit pas ombrage. Il eut une grimace étrange.

— Je pensais que cela serait plus vite fait comme cela. La prochaine fois, je n'oublierai pas la carafe.

Il prit le plateau et sortit de la pièce.

Lord Lebanon porta le verre à ses lèvres, et son visage se crispa.

— Goûtez-y.

Tanner prit le verre et humecta ses lèvres. Un goût amer dominait celui du breuvage.

— Le vôtre est-il aussi amer?

Tanner but une petite gorgée de son verre. C'était du whisky naturel.

— Nous en parlions justement, dit Lebanon, qui se dirigea avec son verre dans la direction d'un vase à fleurs où il versa le liquide.

— C'est exactement ce qu'il m'avait donné à boire cette nuit-là.

De l'autre côté de la porte, Gilder prêtait l'oreille. Malheureusement pour lui, la porte était un peu épaisse. Il espérait que Brooks était posté en haut de l'escalier. Ce n'était pas le moment de perdre une parole.

Il entendit des pas derrière lui. C'était Lady Lebanon.

— De quoi parlent-ils? chuchota-t-elle.

Le valet s'éloigna de la porte. Sa voix sonore portait trop loin.

— Je ne sais pas, Milady, dit-il.

— Croyez-vous qu'il y ait un moyen de se débarrasser de cet homme?

Gilder secoua négativement la tête.

— Je crains fort que non. Quarante policiers sont à l'affût dans le domaine. Brooks commence à avoir sérieusement peur.

— Dites à Brooks qu'il aura mille livres s'il entre dans la pièce.

Gilder se glissa contre la porte pour écouter. Aucun bruit de conversation ne lui parvint. Il se retourna pour en informer Lady Lebanon, mais elle était déjà partie. Il tourna le bouton et entra dans la pièce. Elle était vide. Des bruits lui parvenaient du couloir. Lady Lebanon montrait aux détectives les portraits de ses aïeux.

Gilder jeta un regard sur les verres. L'un d'eux était beaucoup trop consciencieusement vidé. C'était le verre du jeune Lord, discrètement marqué à l'encre rouge. Le valet jeta un regard circulaire, s'arrêta devant le vase à fleurs, renifla : ça sentait le whisky. La potion de Lord Lebanon avait échoué là. Il vit son compagnon descendre l'escalier. Il lui fit signe d'approcher et lui indiqua le verre.

— Il ne l'a pas bu.

Brooks respirait avec difficulté.

— Bien sûr qu'il ne l'a pas bu. Vous le faites bien trop fort, vous n'aviez qu'à y goûter.

— Je croyais qu'il y était déjà habitué, dit Gilder d'un ton morose.

— Vous avez entendu ce qu'il disait?

— Oui. Il disait qu'on le droguait. Comprenez-vous ce que cela signifie?

— Evidemment, je comprends, dit Gilder froidement.

— Vous avez parlé à la patronne?

— Oui, il n'y a rien à craindre.

— Ça, c'est pas mal! éclata Brooks. Avec tous ces flics sur notre dos... Si la chose se découvre, nous sommes bons pour le reste de nos jours.

Quelqu'un descendait l'escalier. C'était Totty.

— Bonsoir, Double-Patte et Patachon! s'écria-t-il avec humour.

— Que pouvons-nous faire pour votre service? demanda Gilder.

— Un tas de choses, mon ami. Par exemple, veiller toute la nuit.

— S'il le faut, avec plaisir.

— Dites donc, mes garçons, est-ce que vous n'avez pas l'impression que vous allez vous attirer des ennuis?

Brooks s'arrêta sur le seuil et jeta un regard anxieux sur son compagnon. Gilder souriait.

— Les hommes sont faits pour subir des ennuis, dit-il sentencieusement.

CHAPITRE XXIII

Totty se livrait à l'inspection du couloir lorsqu'il s'entendit appeler par son nom du petit salon.

C'était Lady Lebanon.

— Voulez-vous entrer, sergent? Monsieur Tanner est-il déjà couché?

— Pas encore, Milady.

Cette invitation le flattait.

Lady Lebanon tenait sur ses genoux un petit coffret tendu de velours.

— C'est mon coffre-fort, dit-elle en souriant lorsqu'elle vit les yeux de Totty se poser sur l'objet. Je le monte toutes les nuits dans ma chambre.

— C'est très prudent de votre part, on ne sait jamais...

— Vous êtes sergent, n'est-ce pas, monsieur Totty?

— Oui, provisoirement.

— Et Monsieur Tanner est...

— Inspecteur. Pratiquement il n'y a aucune différence entre nous, ajouta-t-il sur un ton détaché. C'est une distinction de pure forme.

— Est-ce une indiscrétion de vous demander si vous touchez un traitement honorable? J'espère que oui, étant donné votre grade.

Totty était sur le point de se lancer dans une

explication concernant son traitement, mais Lady Lebanon poursuivit :

— Je voudrais tellement être au courant de votre enquête. Je crois qu'à tout instant vous découvrez de nouveaux indices. Par exemple, quand vous faites une découverte, vous la communiquez à Monsieur Tanner. Il a pleine confiance en vous. On m'a dit que vous étiez son bras droit.

Totty avala sa salive de contentement.

— Voyez-vous, poursuivit la Comtesse, l'inspecteur s'est montré d'une curiosité absolument injustifiée au sujet d'un cabinet de débarras qui reste fermé. Supposons que vous lui disiez : « J'ai visité cette pièce et elle ne contient que quelques vieux tableaux. »

Le sergent Totty écoutait, impassible.

— Cela lui suffirait. Vos paroles ont du poids. Si vous faisiez cette déclaration, vous m'éviteriez beaucoup d'ennuis.

Ce disant, la Comtesse ouvrit son coffret, et Totty entendit le froissement du papier.

— Je me sens si abandonnée... parmi tous ces représentants de Scotland Yard, tous si habiles, si curieux. Il serait si bon de savoir que l'on a un ami parmi eux.

Elle ferma la boîte et se leva. Quatre billets de 50 livres chacun étaient restés sur le bras du fauteuil.

— Bonne nuit, sergent.

— Bonne nuit, Milady.

La Comtesse se dirigea vers la porte.

— Excusez-moi, dit Totty en lui tendant les billets. Vous avez oublié quelque chose.

— Je n'ai rien oublié, dit-elle délibérément, sans regarder les billets.

— Mais si, regardez, dit Totty en lui tendant les billets.

Elle les prit sans manifester le moindre embarras.

— Je croyais que cela pouvait vous être utile.

Totty la suivit dans le couloir d'un air triomphant. Puis il alla trouver Tanner.

— Quel dommage! dit-il, énigmatique.

L'inspecteur leva sur lui un regard interrogatif.

— Dommage pour les 200 livres.

Tanner fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que la Comtesse vient de m'offrir 200 livres pour qu'on n'ouvre pas la chambre.

— Et qu'avez-vous fait?

— Ce que j'ai fait? s'exclama Totty d'un air digne. Je lui ai dit carrément qu'il n'y avait rien à faire avec moi, que j'étais un homme intègre et que, d'ailleurs, j'attendais de l'avancement de cette affaire. Car c'était entendu.

— Enfin! dit Tanner conciliant. Et qu'a-t-elle répondu?

— Elle a fondu en larmes et est montée dans sa chambre.

— Il y a peut-être tout de même quelque chose de vrai dans ce que vous dites, dit Tanner passablement impressionné. Bref, elle ne tient pas à ouvrir la chambre. Eh bien! demain je serai obligé de la contrarier.

— Je sais d'avance ce que vous y trouverez, dit Totty. Cette chambre est le siège d'une bande dont les deux Américains sont les chefs.

— Allons, allons, mon brave Totty, vous allez trop souvent au cinéma. D'ailleurs, les Lebanon sont si riches qu'ils n'auraient que faire d'une bande de voleurs.

Totty s'empressa de changer de sujet.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de quarante policiers dans le domaine?

Tanner s'approcha de lui et baissa la voix.

— Chut! il n'y a personne dans le domaine, mais motus!

— Je ne saisis pas, dit Totty soudain effrayé.

— Je vais vous l'expliquer. Je veux que cette nuit tous les crimes se passent à l'intérieur du château.

Le sang se glaça dans les veines du sergent.

— Vous en prévoyez beaucoup?

— Oui, et vous serez la première victime.

L'inspecteur Tanner était plutôt satisfait de lui ce soir-là et sa satisfaction se manifestait par un humour plutôt macabre.

***

La chambre du défunt Lord remplissait Isla d'une frayeur indicible. Elle ne se rappelait pas s'être endormie une seule fois aussitôt mise au lit. Chaque nuit, elle restait longtemps assise sur son lit, les mains jointes, prêtant l'oreille. Certaines nuits, tout était calme, mais quelquefois le craquement des panneaux s'accompagnait d'un bruit étrange qui pouvait tout aussi bien être produit par des souris que par des esprits.

Cette nuit-là, la maison résonnait de bruits mystérieux. Des chuchotements lui parvenaient dans les

ténèbres. Un moment, elle crut voir un panneau de mur remuer. La boiserie craqua. Ce n'était pas la première fois que cela se produisait. Depuis le temps, elle aurait due être immunisée contre la peur.

Elle ne pouvait quitter cette maison. Lady Lebanon aurait tout de suite coupé les vivres à sa mère et à ses sœurs. Ah! si quelqu'un pouvait venir la délivrer! Le visage du beau détective apparut à son esprit à moitié assoupi. Le sommeil la gagnait de plus en plus, mais ses pensées continuaient à travailler. Quelle imprudence, de la part de Lady Lebanon, d'avoir laissé l'écharpe dans son tiroir. Et si ce grand diable d'inspecteur allait l'y trouver!

Il fallait brûler cette écharpe. Sans s'en rendre compte, Isla s'était levée de son lit. Elle tourna la clef dans la serrure et, inconsciente, obsédée par l'idée de faire disparaître la preuve fatale, sortit dans le couloir.

Tanner donnait précisément ses dernières instructions à Ferraby, lorsqu'il entendit le bruit de la porte qui s'ouvrait. Les deux hommes s'arrêtèrent net et levèrent les yeux vers l'escalier.

Immobiles de stupeur, ils virent s'approcher une ombre blanche. Isla marchait, le regard fixe et les bras tendus, comme si elle craignait de se heurter contre un mur invisible.

Elle murmurait des paroles indistinctes.

— Il faut la brûler, il faut la brûler.

Elle se dirigea vers le bureau et porta la main au tiroir. Celui-ci était fermé, mais, dans son imagination, la somnambule crut l'ouvrir.

— Il faut brûler l'écharpe, continuait-elle sur le ton monotone propre aux somnambules. Je l'ai vue

dans votre main, c'est comme cela que vous l'avez assassiné. Il faut la brûler.

A nouveau elle se dirigea vers l'escalier. Ferraby voulut s'approcher d'elle, mais Tanner le retint. Ils la virent remonter l'escalier, entrer dans sa chambre et la refermer à clef.

« C'est comme cela que vous l'avez assassiné! »

A qui adressait-elle ces paroles dans son rêve? L'inspecteur croyait le savoir.

CHAPITRE XXIV

L'instant d'après, une autre porte s'ouvrit. Lady Lebanon en sortit. Elle était encore habillée.

— Etait-ce Miss Crane? Elle a encore marché en dormant?

Tanner hocha affirmativement la tête.

— C'est bien triste, cette maladie. Le pire, c'est que, dans ses crises, elle divague. Est-ce qu'elle parlait?

— Elle marmonnait, mais je n'ai rien compris, dit Tanner, peu soucieux de la vérité.

— Bonne nuit, inspecteur. J'irai voir Isla tout à l'heure. Il n'est pas bon de la réveiller tout de suite après sa crise.

Les détectives restèrent seuls. Tanner sortit une cigarette de la boîte posée sur la table et la renifla.

— Qui sait si elle n'a pas été empoisonnée par ce sacré valet?

— Au fait, qu'est-ce qu'il a donné à boire à Lord Lebanon?

— Du whisky mélangé avec une drogue. Le jeune homme soupçonne que quelque chose va se passer cette nuit. Ils ont l'habitude de le droguer toutes les fois qu'ils prévoient quelque chose. Ils le font boire cette drogue pour le tenir à l'écart. Je regrette qu'il ne l'ait pas bue.

Les yeux de Ferraby s'arrondirent d'étonnement. Tanner éclata de rire.

— Vous voulez savoir pourquoi? C'est que, s'il était tenu à l'écart, cela m'éviterait beaucoup d'ennuis cette nuit. Demain matin, le chef Constable m'enverra trois hommes qui m'aideront à percer le mystère.

Totty revint du « Cerf Blanc », où il était allé se renseigner sur l'état de santé de Mrs Tilling.

— Elle dort. J'ai appris également qu'on a arrêté son mari. Où sont les étrangleurs?

— Vous voulez dire les deux valets américains? Ils sont à l'office. Je voudrais bien savoir de quoi ils s'entretiennent. Est-ce qu'ils se doutent seulement que c'est la dernière nuit qu'ils passent au Prieuré?

Cependant, Gilder et son compagnon menaient une conversation animée. C'était surtout Brooks qui parlait.

— Ah! ferme ça! s'écria enfin Gilder impatient, tu me rends malade. Et moi, tu crois que je ne suis pas assez embêté? Miss Crane a encore marché en dormant et elle a certainement dit des choses qui ne sont pas de nature à nous tirer du pétrin. Ecoute-moi, il faut que je la sorte de sa chambre cette nuit.

Brooks le fixa, ébahi.

— Avec tous les détectives qu'on a sur le dos?

— Même si nous avions tout Scotland Yard sur le dos, grogna Gilder. Je ne veux plus courir le risque.

Brooks hochait la tête, admiratif.

— Tu as prévenu la patronne?

— Fiche-moi la paix avec la patronne. J'ai autre chose à faire qu'à penser à elle.

Il se leva, ouvrit un tiroir de la commode et sortit une boîte à outils. Il en tira une pince-monseigneur.

— Où penses-tu la mettre?

— Dans ma chambre, répondit brièvement le valet.

— Et si Tanner...

— Oh! ferme ça! Oiseau de malheur! Tu ferais mieux de retourner d'où tu es venu.

— Nous ferions bien tous les deux de retourner d'où nous sommes venus.

— Tu m'agaces, s'écria Gilder. Tu ne te la foules pas et tu es bien payé. Tu devrais être content. Mais il est temps. Je vais voir ce qui se passe. Je crois que tout le monde dort dans le château et ceux de Scotland Yard aussi, sans doute. Après tout, ce ne sont que des hommes.

Il regarda par un trou pratiqué dans la cloison et qui, au-delà du couloir, avait vue sur le salon.

Tanner, assis à une table, faisait une réussite, et Totty, devant une autre table, manipulait un jeu de cartes. Le troisième détective n'était pas dans la pièce. Gilder se glissa silencieusement dans le couloir, quand, tout à coup, il vit quelqu'un frapper à la porte d'Isla. C'était Lady Lebanon.

La Comtesse attendit quelques instants avant qu'Isla, tirée de son sommeil, vînt lui ouvrit la porte. Ayant pénétré dans la pièce, elle referma la porte à clef et vint s'asseoir près du lit.

— Est-ce que tu dors bien, Isla? Cette chambre est confortable? Cela fait cinq ans que je n'ai pas franchi ce seuil.

— J'ai horreur de cette chambre, dit la jeune fille avec violence.

— Vraiment? Mais c'est la première fois que tu me le dis. D'ailleurs, il n'y a aucune raison. Toutes les chambres se valent à peu près. Il y avait autrefois un passage secret derrière ce mur, mais il est depuis longtemps condamné. Il y a cent ans, un de mes ancêtres, qui était un excentrique, se faisait monter sa nourriture par cette voie. A propos, sais-tu, Isla, que tu as marché en dormant?

— Mon Dieu! Avant ce ne m'était jamais arrivé.

Elle s'arrêta net.

— Avant quoi?

— Avant cette terrible nuit.

Elle tremblait de tout son corps.

— Quand le mobilier a été tout brisé et que le Docteur Amersham... je croyais qu'il était tué.

Elle cacha son visage dans ses mains. La voix de Lady Lebanon se fit grave:

— Isla, je crains quelque chose pour cette nuit. Peut-être pourrait-on l'éviter, mais il faut y être préparé. Ecoute-moi, il faut que tu épouses Willie, tu m'entends? Je le veux.

Le désespoir perçait dans sa voix. Elle se cramponnait nerveusement au bras de la jeune fille.

— Je veux que tu l'épouses tout de suite. Dès demain matin.

La jeune fille la fixait, stupéfaite.

— Tout de suite? Mais c'est impossible. Je n'y ai pas encore réfléchi sérieusement.

— Mais si, il faut que tu l'épouses tout de suite. J'ai déjà la licence.

— Mais lui non plus ne voudra pas.

— Cela n'a aucune importance, il fera ce que je lui dirai, trancha Lady Lebanon impatiente. Willie

est le dernier des Lebanon. Comprends-tu seulement ce que cela veut dire? La dernière maille de la chaîne, une maille très faible... Tu devrais le comprendre, Isla. Toi aussi, tu es du sang des Lebanon. Ton arrière-grand-père était un Lord. Si vous vous mariez, vos enfants continueront la lignée des Lebanon.

Isla entendait sa respiration haletante. Elle semblait maintenant un peu soulagée, car sa voix redevint naturelle.

— Si tu trouves la vie avec Willie impossible, je serai pleine de compréhension.

Elle se leva.

— La voiture sera prête à 11 heures.

Isla se dressa sur son séant.

— Non, non, c'est impossible! cria-t-elle, ce n'est pas Willie que j'aime.

— Tu aimes ce jeune détective?

Elle se tut un instant, puis:

— Et quand bien même tu l'aimerais? Je t'ai déjà dit que je serai pleine de compréhension. Comprends-tu la tâche grandiose qui t'incombe? Tu auras la possibilité de revivifier la race. Notre lignée connaîtra un renouveau. Les femmes ont toujours été plus grandes que les hommes, dans la famille des Lebanon.

Un bruit se fit entendre à la porte.

— Qu'est-ce que c'est? demanda la jeune fille effrayée.

— C'est sans doute Gilder. Voilà une autre raison pour laquelle il faut que tu te maries. Ces hommes m'échappent. Peut-être qu'après cette nuit je n'aurai plus aucune influence sur eux.

Puis, se penchant vers la jeune fille, elle lui dit d'un seul souffle:

— Il ne faut pas que Gilder sache que tu vas te marier. Comprends-tu, Isla, pour rien au monde.

Lady Lebanon se dirigea vers la porte et sortit rapidement.

La jeune fille, qui sentait le sommeil l'envahir à nouveau, fit pourtant un effort pour se traîner vers la porte et la fermer à clef. Elle s'assoupit et n'entendit pas Gilder entrer dans la chambre. Il se dirigea vers le lit.

— Venez, Miss, il faut que vous sortiez d'ici.

La jeune fille avait les yeux grands ouverts, bien qu'elle dormît.

— Ça recommence, dit Gilder à Brooks qui était entré à sa suite.

— Je ne peux pas, murmurait Isla, je ne peux pas me marier!

Gilder ouvrit la bouche d'étonnement et dévisagea Brooks.

La somnambule se leva. Gilder la suivit doucement jusqu'à la porte, qu'elle ouvrit elle-même. Gilder savait qu'il était dangereux de brusquer son réveil. Mais lorsqu'ils passèrent devant la porte de la chambre occupée par les deux valets, où un lit était préparé, le valet l'y dirigea hâtivement. Elle se coucha et Gilder jeta sur elle une couverture.

— Elle dort dit-il, mais je vais quand même fermer la porte à clef. Va vite dans sa chambre chercher son peignoir et ses pantoufles.

Brooks fit un pas en avant, mais s'arrêta net.

— J'ai perdu mon revolver, tu ne l'as pas vu?

— Tu avais un revolver? Tu l'auras laissé quelque part.

— Mais il y a une heure encore il était dans ma poche.

— C'est fou de perdre son arme. Va chercher dans ta chambre. Après tout, qu'est-ce que tu as à traîner ton revolver dans ta poche? Tu deviens complètement gâteux.

Brooks monta dans sa chambre, mais revint bredouille.

— Tant pis, dit Gilder. Maintenant, va chercher le peignoir et les pantoufles.

La chambre du défunt Lord était ouverte. Pourtant, Brooks aurait juré qu'il l'avait fermée derrière lui. En tout cas, il l'avait laissée éclairée et maintenant elle était plongée dans l'obscurité. Il se dirigea vers le commutateur pour faire la lumière. Tout à coup, il sentit un lien souple autour de son cou. L'espace d'une seconde, il réussit à glisser son doigt entre le lien et sa gorge, mais l'étreinte se resserrait. Brooks s'effondra sans connaissance et tout s'obscurcit à ses yeux.

CHAPITRE XXV

Dans le salon au-dessous, Mr Tanner finissait sa partie de cartes avec le sergent Totty.

— Savez-vous que Ferraby m'a dit que cette maison le remplissait d'angoisse? A propos, cet Américain porte un revolver dans sa poche. Je l'ai bien remarqué tout à l'heure. Il nous donnera encore bien du tourment.

— Les plus grands tourments seront pour lui, dit énigmatiquement Tanner. Mais quel est ce bruit? Montez voir.

Totty se leva à contrecœur.

— Vous avez peur, je vois.

— Eh bien, oui, j'ai peur. Néanmoins, je m'exécute.

Il monta quatre à quatre l'escalier et, l'instant d'après, Tanner entendit sa voix:

— Venez, venez vite!

L'inspecteur se précipita dans l'escalier. Sur le seuil de la chambre du vieux Lord, gisait Brooks. Le détective se démenait pour défaire le lien qui enserrait le cou de Brooks.

— Il n'est pas mort, dit Tanner après avoir examiné l'homme. Apportez-moi de l'eau-de-vie.

Sous l'effet de l'alcool, le valet donna bientôt des signes de vie.

— Je crois qu'il s'en tirera, dit Gilder qui venait d'arriver. Portons-le dans sa chambre. Pauvre Brooks! Son revolver ne lui aurait pas été d'un grand secours.

Malgré sa compassion, le valet gardait tout son sang-froid. Ils portèrent l'homme évanoui sur son lit. Tanner se rappela alors que, dans la chambre où il avait été trouvé, et qui était celle d'Isla, le lit était vide.

— Où est Miss Crane? demanda-t-il, inquiet.

Gilder le regarda d'un air candide.

— Je ne sais pas, elle doit être quelque part dans la maison.

— Allez la chercher tout de suite. Où diable peut-elle bien être? Allez! Tous à la recherche de Miss Crane. Totty, ne restez pas auprès de cet homme qui est déjà remis. Mais où est passé Gilder?

Le valet avait subitement disparu. Par contre, Ferraby venait d'accourir. Tout à coup, la lumière s'éteignit partout.

— Quelqu'un vient de fermer le compteur.

— Je sais où il se trouve, dit Totty.

— Eh bien, allez-y tout de suite. Vous avez votre lampe? Et votre matraque? Vous en aurez peut-être besoin. Quant à moi je vais me poster dans le salon.

A l'aide de sa lampe, Totty se guida jusqu'à l'office. Le compteur se trouvait là, dans une petite cave donnant dans la cuisine. Toujours en s'éclairant, il descendit l'escalier. Il n'aperçut personne; cependant, deux ou trois coins restaient dans l'ombre où un homme pouvait très bien être caché.

— Eh là-bas, sortez, cria-t-il.

Pas de réponse.

Il s'agissait d'abord de rétablir le courant. Il tendait déjà la main vers la manette du compteur, lorsque, derrière lui, une main invisible lui assena un coup violent sur la tête. Sa lampe tomba sur le sol avec fracas. Il envoya des coups de poing dans l'obscurité tout autour de lui, mais il ne rencontrait que le vide. Quelque chose vint frapper contre sa tête, puis rebondit et alla se briser contre le mur. C'était un morceau de charbon. Le coup était douloureux, mais nullement dangereux.

Un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier, puis il resta seul. Totty rétablit le courant et la lumière inonda la cave. Il s'approchait déjà de la porte, lorsque la voix de Ferraby lui parvint de la cuisine.

— Avez-vous trouvé Miss Crane? demanda-t-il à Trotty.

— Non, mais elle doit être quelque part dans la maison et Tanner n'est plus inquiet. Mais vous, que vous arrive-t-il?

— Vous l'avez vu? demanda Tanner lorsque les deux détectives l'eurent rejoint.

— Mieux que cela. Je l'ai senti. Il est diablement habile.

— Il ne vous a attaqué qu'avec un morceau de charbon, vous avez de la chance, il avait une arme dans sa poche. L'arme de Brooks.

— Vous savez qui c'est? demanda Totty haletant.

— Je crois que oui. Quand Lord Lebanon m'a dit qu'on le droguait, j'ai tout compris.

Il posa la main sur l'épaule de Totty.

— Si cette nuit se passe bien, j'irai demain voir le chef Constable et lui demander votre avancement.

Vous ferez un drôle d'inspecteur, mais je crains qu'il faille en passer par là.

Totty sourit modestement. Tanner arpentait maintenant le salon d'un air soucieux.

— La Comtesse est dans sa chambre et elle refuse d'ouvrir. Elle essaie de lutter, mais elle est à bout de forces.

Ferraby entra, les yeux hagards, les cheveux en désordre.

— Impossible de la trouver nulle part.

— Cela n'a pas d'importance, ne cherchez plus : elle est dans la chambre de Gilder, je l'ai vue à l'instant. Voici la clef de la porte si vous voulez. Aucun danger ne la menace, j'espère.

— Dieu soit loué! dit Ferraby en poussant un soupir. Lord Lebanon vient de me demander ce qui se passait dans la maison, mais j'étais tellement énervé que je ne lui ai même pas répondu. Il était devant la porte de la chambre de sa mère qui n'a pas voulu lui ouvrir.

— Tiens, tiens, dit Tanner, je m'en doute. Lady Lebanon a d'excellentes raisons pour vouloir rester seule maintenant. Mais que fait le jeune Lord en ce moment?

A peine avait-il posé cette question qu'il vit le jeune homme, très excité et les cheveux en désordre, descendre l'escalier. Il semblait avoir été arraché à son sommeil, car il était en pyjama sous sa robe de chambre et pieds nus dans des sandales.

— Vous allez prendre froid, remarqua Tanner.

— Ma mère ne veut pas me recevoir, commença Lebanon.

— Elle n'est pas très bien disposée ce soir, dit

Tanner d'une voix rassurante. Totty, montez chez la Comtesse et demandez-lui en mon nom de descendre. Vous, Ferraby, allez à l'office calmer les domestiques et dites-leur de se recoucher.

Tanner resta seul en compagnie du jeune Lord. Le moment critique approchait. L'inspecteur n'attendait que l'arrivée de Lady Lebanon, mais aurait-elle le courage d'affronter la révélation du secret qu'elle avait mis toute son énergie à dissimuler?

— Que se passe-t-il? demanda à nouveau Lebanon d'une voix ferme. Je ne reste plus ici un seul instant. C'est une maison diabolique. Savez-vous, Monsieur Tanner, qui se trouve dans la chambre qu'elle ne veut pas ouvrir? Mon père. Je ne suis pas encore Lord Lebanon.

Tanner le dévisagea, stupéfait, mais il se ressaisit. Rien de ce que pouvait dire maintenant le jeune homme ne pouvait plus l'étonner.

— C'est cet homme qui est cause de tout.

Ses paroles déferlaient comme un torrent impétueux.

— Maintenant il est loin, il peut sortir de la maison quand il veut. Cela vous surprend, hein?

— Un peu, concéda Tanner tranquillement.

Le jeune homme occupait le fauteuil de sa mère, devant le bureau. Tanner approcha son siège du sien.

— La famille, la famille, on n'entend que cela!

Il se pencha vers Tanner:

— D'abord Studd, puis Amersham et maintenant ce pauvre Brooks!

Tanner secoua la tête.

— Vous allez un peu trop vite, Brooks n'est pas mort.

— Vraiment? On m'avait dit... Tant mieux. Eh bien, Monsieur Tanner, ne croyez-vous pas que notre lignée ferait bien de s'éteindre?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire par là.

Le jeune homme eut un geste d'impatience.

— Demandez-le à ma mère. Ce n'est pas depuis hier que cela dure. Elle a toutes les dates, tous les noms, tous les arbres généalogiques. Que sais-je encore? Les Lebanon ont toujours été comme ça.

Il baissa la voix sur un ton de confidence.

— Mon père aussi. Il est resté quinze ans dans cette chambre, fou à lier.

Il éclata de rire. Ces deux individus étaient déjà là à le surveiller.

Tanner hocha la tête. Ce n'était pas du nouveau pour lui.

— Mais il n'a jamais étranglé personne, dit-il comme à lui-même.

L'orgueil faisait vibrer sa voix. Ses yeux s'enflammèrent d'une fièvre étrange.

— Mon père est mort, toujours fou à lier. Je vous ai dit qu'il est dans cette chambre. Eh bien, je mentais. Oh! je sais très bien mentir. J'ai pour ça un don extraordinaire! Non, il n'a jamais étranglé personne.

Il baissa encore la voix et parla presque en chuchotant.

— La première fois que je l'ai vu faire, c'était à Poona. Un petit garçon s'était glissé derrière un fort gaillard et lui avait jeté un morceau d'étoffe autour du cou, et c'en était fait de l'homme... C'était fascinant.

Tanner se taisait.

— J'ai d'abord essayé sur une jeune fille, poursuivit-il en se penchant encore davantage vers l'inspecteur. Une indigène. Ça marchait tout seul.

Le visage du jeune homme était animé, ardent, il ne ressemblait plus à cet homme mou que l'inspecteur avait tout d'abord vu en lui.

— C'est merveilleux, n'est-ce pas, comme les gens meurent vite! Il plongea la main dans la poche de son peignoir et sortit une écharpe rouge.

— Regardez, j'en ai tout un tas que j'ai rapporté des Indes. Amersham m'en a confisqué plusieurs, mais il m'en est resté suffisamment. Vous n'auriez pas cru cela, n'est-ce pas, inspecteur? Je ne suis pas grand, mais je suis fort. Regardez plutôt.

Il tendit ses biceps et Tanner put constater la puissance de ses muscles.

— Voyez-vous. Ah, ah, ah! Les gens se disent: un avorton.

Tout à coup, il prit un air sérieux.

— Naturellement, l'histoire de cette métisse a suscité tout un scandale. Les jeunes gens de mon régiment n'auraient jamais cru que j'avais la force de le faire.

— C'est la même dont vous m'avez parlé à Scotland Yard?

Lebanon hocha la tête affirmativement.

— Bien sûr. Croyez-vous qu'Amersham était assez crâne pour faire ça? Quand ma mère l'a su, elle a envoyé Amersham me chercher. Entre nous, cet Amersham, c'était un ignoble individu. Il contrefaisait les signatures. Je n'ai rien de commun avec cet homme, dit-il avec dignité. Quand il m'a ramené en Angleterre, ma mère a fait de nouveau venir les

deux Américains qui avaient surveillé mon père... Gilder et Brooks. Naturellement, ce ne sont pas des valets, ce sont... comment vous dirai-je... eh bien, ils me surveillent.

— Je l'avais compris, dit Tanner.

Le jeune homme eut une pensée qui le fit rire.

— Savez-vous, cette chambre que ma mère ne veut pas vous ouvrir? Elle est toute capitonnée. Les murs sont tapissés de coussins de caoutchouc. On me conduit là-bas quand je commence à voir clair.

— Quand vous commencez à être gênant, répliqua Tanner avec un sourire.

— Non, quand je commence à voir clair, répéta-t-il fâché. Je sais ce que je dis. C'est seulement quand je suis excité que mon cerveau travaille bien. Je vous ai entendu téléphoner à Scotland Yard pour demander trois médecins, reprit-il après un moment de silence. J'ai écouté derrière la porte. J'ai compris. Vous voulez me faire examiner. Mais je suis tranquille, je pourrai les duper comme j'ai dupé tout le monde, Amersham et les autres. Ma mère aussi.

— En somme, pourquoi avez-vous été si méchant avec Studd, votre chauffeur?

Une grimace défigura le visage du jeune homme.

— Je regrette beaucoup, c'était un si brave type. Mais les Hindous me font peur. Ils m'ont presque tué après cette histoire de la jeune fille. Quand j'ai vu l'Hindou, j'ai été tout de suite pris de frayeur et...

Il avait l'air sincèrement contrit. Les larmes brillaient dans ses yeux.

— J'ai beaucoup pleuré après cet accident. Ma-

man peut vous le dire. J'ai envoyé de très jolies fleurs à son enterrement.

Tout à coup, il changea d'expression.

— Si vous me promettez que vous ne direz rien à personne, je vous confierai quelque chose.

Il plongea la main dans la poche de sa robe de chambre et sortit un revolver. Tanner ne broncha pas. Il s'y attendait.

— C'est la première fois que j'ai pu m'en procurer un, je l'ai sorti de la poche de Brooks. Voyez-vous comme je suis malin, hein?

Maintenant, il regardait Tanner droit dans les yeux.

— Vous savez, on ne peut pas s'étrangler soi-même, c'est très difficile. Et puis, on est si laid après. Ha, ha, ha! la lignée des Lebanon sera éteinte.

« Je me demande où il a bien pu la mettre, dit-il après un instant. Ce soir, elle avait les yeux hagards comme cette métisse; je l'ai surprise par derrière, mais elle s'est mise à crier. Elle a descendu l'escalier. Naturellement, Gilder était là, comme toujours. Je crois qu'il me tuerait si je lui arrachais un cheveu. Vous croyez que Gilder est une brute? Pas du tout. Il est très doux, surtout pour Isla. Personne ne la surveille avec autant de soin que lui. Surtout depuis qu'elle sait. Car elle sait tout, et c'est pour cela qu'elle a toujours peur. Elle était descendue le soir où j'avais tout cassé dans le salon.

Il jeta un regard autour de lui.

— A vrai dire, je ne me rappelle pas du tout comment j'ai fait cela. Je crois que j'ai presque eu Amersham cette nuit-là. Ils étaient deux à me maintenir. Puis, le jour où je l'ai eu enfin, elle m'a vu

aussi rentrer avec l'écharpe. Alors, maman m'a pris l'écharpe et m'a envoyé me coucher. Oh! je suis très fort. Hein! vous ne l'auriez jamais cru?

— Mais si, je l'ai toujours pensé.

Ce n'est pas la première fois que Tanner se trouvait en face d'un fou. Il constatait que les symptômes n'étaient pas encourageants. Le point culminant de la crise n'était pas encore atteint et le pistolet armé était à la portée de la main du fou.

— Je leur ai causé une grande frayeur cette nuit, quand ils ont vu que je n'avais pas pris la potion. Vous savez ce que c'était?

— Oui, c'était du bromure. Ils s'étaient aperçus que vous étiez un peu excité et ils voulaient vous calmer. Mais ce n'est pas la première fois qu'ils ont fait ça.

— Non, mais cette fois je les ai roulés.

Tanner se leva délibérément et bâilla.

— Je monte me coucher.

— Non, vous n'allez pas vous coucher, s'écria Lebanon, tandis qu'un éclat étrange s'allumait dans ses yeux. Vous avez peur.

— Peur de vous? dit Tanner en souriant. Soyez donc raisonnable et donnez-moi cette arme. Que voulez-vous en faire?

— Je vais mettre fin à la lignée des Lebanon.

Tout à coup, on entendit un cri dans l'escalier. L'inspecteur ne tourna pas la tête, mais il comprit que c'était Lady Lebanon.

— Willie.

Toute l'audace du jeune homme disparut comme par enchantement. D'un geste preste, il cacha l'arme dans sa poche.

— Que fais-tu là? Donne-moi tout de suite ce revolver.

— Non, je ne veux pas, gémit-il. J'ai toujours voulu avoir un revolver.

Il courut vers l'escalier, mais Gilder lui barra le passage. Il hésita une seconde, puis...

Une détonation. L'arme glissa de la main du jeune homme. Il s'effondra.

Tanner se pencha sur lui.

— Il est mort, c'est fini, dit-il d'une voix rauque.

Lady Lebanon ne disait rien. Elle se tordait les mains de désespoir. Elle passa devant le corps de son fils sans même le regarder, puis se dirigea vers l'escalier. Prise d'une faiblesse soudaine, elle s'appuya contre le mur.

— Après dix siècles de grandeurs, il n'y a plus personne pour continuer la lignée, murmura-t-elle.

Les hommes l'écoutaient en silence. Tanner avait les yeux fixés sur le cadavre.

— Dix siècles de grandeurs, répéta-t-il amèrement.

CHAPITRE XXVI

— Pour moi, dit Tanner à son supérieur en lui racontant l'affaire du Prieuré, ce crime me semblait d'abord un acte de simple vengeance. Il y avait plusieurs personnes suspectes. Et en premier lieu Amersham. Il se trouvait sur le lieu du crime quand le chauffeur a été tué. Il était le rival de la victime. De plus, son passé n'était pas exempt de tout reproche. J'ai ajouté foi à l'histoire de Lebanon qui me le représentait comme l'assassin d'une indigène aux Indes. Tous les soupçons convergeaient alors vers cet homme. Ce n'est qu'après sa mort que j'ai reçu la réponse à mon télégramme envoyé à Poona, qui m'a fourni tous les détails. C'était le jeune Lord Lebanon qui était l'auteur de ce crime. Le médecin l'avait déclaré irresponsable et les autorités locales étaient contentes de le voir partir. Ce n'était même pas son premier crime. Il avait l'habitude de tirer sur ses porteurs quand il allait à la chasse.

« Quant à Amersham, c'était un voleur et un maître-chanteur. Ç'a été pour lui une chance d'être engagé par Lady Lebanon pour soigner le vieux Lord. L'ancien médecin de la famille était mort et la Comtesse avait besoin d'un homme de confiance qui, moyennant une récompense, consentît à ne pas dénoncer aux autorités qu'on gardait un fou dans le

château. Amersham était l'homme qu'il lui fallait.

« Ayant compris à la longue qu'il la tenait, ses exigences devinrent de plus en plus grandes et il finit par dominer complètement la famille Lebanon.

« Le jeune Lord était atteint de démence héréditaire. Une insolation attrapée aux Indes avait accéléré l'évolution du mal. S'il a pu entrer dans l'armée, c'est qu'on ignorait ses charges héréditaires.

« Lady Lebanon était déjà sur le point de se débarrasser d'Amersham qui devenait de plus en plus encombrant, lorsque le scandale éclata aux Indes. Amersham accepta la mission, mais il fixa son prix: le mariage discret à Peterfield. Naturellement, il n'a jamais été question d'amour entre la Comtesse et le médecin. De retour des Indes, Amersham fut chargé de surveiller l'état du jeune Lebanon. En outre, Gilder et Brooks étaient engagés pour ne pas quitter de vue le fou et empêcher l'accident de se reproduire. Ils y réussirent jusqu'à la mort de Studd.

« Le jeune homme avait, en effet, découvert un passage secret qui conduisait de la chambre capitonnée dans le parc. Tout le monde dans la maison ignorait cette ouverture. Gilder lui-même ne s'en doutait pas.

« La vitalité du jeune Lebanon tenait du miracle. On aurait pu s'en rendre compte la nuit de sa mort. En l'espace d'un quart d'heure, il avait attenté à la vie de l'agent à motocyclette, s'était rendu à la maison du garde-chasse et avait tout saccagé, était revenu au château, avait changé de vêtements, tout cela, je vous le dis, en moins d'un quart d'heure.

« Quand il est venu me voir à Scotland Yard, il m'a fait l'effet d'un garçon sans caractère, trop

choyé par sa mère, comme il n'est pas rare d'en rencontrer dans l'aristocratie, mais un peu poseur, affectant une simplicité démocratique, mais en somme l'effet d'un garçon assez sympathique.

« Maintenant, je comprends le mobile de sa visite. Il avait tué Amersham dans la nuit et tenait à voir aussitôt la police pour diriger les soupçons ailleurs. C'est une chose assez fréquente chez les criminels responsables, mais assez inattendue chez un fou.

« Par la suite, son instinct meurtrier alla en s'accentuant. L'assassinat d'Amersham avait été médité avec une ingéniosité remarquable. Il attendit dehors que le Docteur fût sorti et, au milieu de la route, il l'attaqua en sautant par derrière dans la voiture. Il ne rentra pas tout de suite au château. En longeant les arbres, il se heurta contre Tilling. Dans sa frénésie de meurtre, le fou se jeta sur le garde-chasse. Mais celui-ci était assez fort pour lui résister. Il maîtrisa Lebanon et le reconduisit lui-même au château.

« Lady Lebanon se trouvait devant un dilemme. Pour la première fois, le secret avait transpiré en dehors du cercle de ses hommes de confiance. Comprenant ce qui s'était passé, elle se mit aussitôt à la recherche du cadavre, en compagnie de Gilder et de Brooks, mais ne put le trouver. En tout cas, ils éloignèrent la voiture.

« Il restait Tilling qui savait tout. Il fallait écarter ce danger. La Comtesse lui donna beaucoup d'argent et l'expédia dans son domaine d'Aberdeen.

« Quant à Miss Crane, elle avait toujours inspiré de l'animosité au jeune fou. A trois reprises, il avait

essayé d'attenter à sa vie, mais chaque fois Gilder avait prévenu le danger. La dernière tentative avait eu lieu la nuit fatale. Heureusement, le valet américain, qui savait pressentir les crises, avait enlevé la jeune fille de sa chambre. A sa place, c'était Brooks qui, en entrant dans la chambre de la jeune fille, faillit être étranglé. Naturellement, la chambre du défunt Lord avait trois passages secrets; deux avaient été condamnés par Lady Lebanon, mais le troisième, dont elle ignorait l'existence, avait servi au criminel la dernière nuit.

« Voici en gros l'histoire du cas du Prieuré. Il ne me reste plus qu'une chose à ajouter. Vous demander la nomination du sergent Totty au grade d'inspecteur. »

Les yeux du chef s'arrondirent d'étonnement.

— Mais quel exploit a-t-il donc accompli?

Tanner eut un geste évasif.

— Ne me le demandez pas, je n'en sais rien moi-même.

— Eh bien, c'est accordé!

Imprimé en France
BRODARD & TAUPIN
Coulommiers-Paris
6 · 0491

EDGAR WALLACE est, à l'heure actuelle, le grand maître du roman policier et du roman d'aventures. Aucune œuvre contemporaine n'est plus passionnante que la sienne. Tous ses romans renferment du mystère, des énigmes, des péripéties, du drame. Aucune œuvre non plus n'est plus variée. Toujours le lecteur est intéressé, entraîné, saisi dans les fils d'une intrigue captivante. Successivement tous les romans d'Edgar Wallace vont prendre place dans la collection l'Enigme.

VOLUMES à paraître

•

LE SERPENT JAUNE

LA ROUILLE MYSTÉRIEUSE

LE " 55 "

LAQUELLE DES DEUX ?

L'HOMME DU CARLTON

UNE LUEUR DANS L'OMBRE

L'HOMME SANS NOM

LE MYSTIFICATEUR

•

VOLUMES à paraître

•

LE RUBAN VERT

LE TALISMAN MYSTÉRIEUX

LA TERREUR

QUELQU'UN A TUÉ

LA PORTE DU TRAITRE

L'ILE D'ÈVE

LE GAGNANT DU DERBY

LA CHATELAINE D'ASCOT

•

HACHETTE

Imprimé en France

Imp. D.M. Paris

EDGAR
WALLACE

QUELQU'UN
A TUÉ

L'ÉNIGME

HACHETTE

QUELQU'UN A TUÉ

PAR EDGAR WALLACE

6 frs

HACHETTE